

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et légendes des

Xavier de Planhol

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Xavier de PLANHOL

CONTES ET LÉGENDES DES PEUPLES TURCS

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

**CONTES ET LÉGENDES
DES
PEUPLES TURCS**

PAR

XAVIER DE PLANHOL

Illustré par PIERRE LEROY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

*Pour mon jeune cousin Dominique,
en espérant
que le Grand Loup Gris ne le mangera pas*

© F. NATHAN, 1958.

INTRODUCTION

Des buildings de béton armé d'Ankara aux humbles maisons de pisé des paysans ou aux tentes noires des nomades, du vieillard encore enturbanné qui mendie aux portes des mosquées de Brousse au lycéen qui arbore fièrement sa casquette galonnée, le contraste est permanent, dominateur, entre la vieille et la jeune Turquie. Peu de pays ont connu en si peu de temps une révolution qu'on se soit efforcé de faire si totale. L'enfant turc d'aujourd'hui n'est plus guère élevé par sa « dada » (nourrice) dans le monde des djinns et des géants, mais déjà bien souvent plongé de bonne heure dans la société de Mickey ou de Félix le chat. Pourtant les contes que nous présentons ici aux petits enfants de France et à leurs grands frères ne sont pas seulement les belles histoires qu'on racontait aux petits Turcs en robe longue du siècle dernier. La renaissance du Turquisme a remis à la mode les épopées nationales, et des bébés à bouclettes portent les noms des grands ancêtres des steppes de l'Asie centrale, Attila ou Oghouz. Si la littérature féerique à thèmes proche-orientaux disparaît peu à peu du folklore urbain pour se réfugier dans les longues veillées paysannes, autour du feu de la maison commune où les villageois se groupent chaque soir d'hiver, des créations typiques du génie turc, comme le garçon chauve ou comme Nasreddin hodja, seront demain comme hier le lien qui unit les générations, inséparable des souvenirs et de la vie de tout un peuple.

Ce sont ainsi les éléments propres au génie de la nation turque que nous avons voulu faire connaître ici, et que nos lecteurs retrouveront sous l'étonnante diversité de ses manifestations. Toute la conception chamaniste du monde, à peine défigurée par ses transcriptions islamiques, s'exprime dans les épopées cosmogoniques et les légendes proto-historiques ; la ténacité du nomade à demi sédentarisé qui se taille un empire, mais aussi sa loyauté et son esprit chevaleresque constituent la trame des contes médiévaux que nous avons tirés du livre de Dede Korkout ou des légendes anatoliennes que nous ont fait connaître Fouat Keuprulu, Pertev Naili Boratav et les érudits qui suivent leurs traces. On verra, dans des contes comme « Le Vannier et la caravane », comment, sous le fatras merveilleux de la tradition arabo-persane, percent le réalisme foncier, l'inaltérable sens de l'humour et l'acceptation philosophique de la vie quotidienne, qui sont les qualités maîtresses du peuple turc. Elles trouvent leur couronnement dans le bon Nasreddin hodja qui, perché sur son âne, friponne ses voisins avec bonhomie, mais ne craint pas d'affronter les grands de ce monde avec une égale sérénité. Derrière cette façade paisible enfin apparaît aux heures graves l'héroïque inquiétude qui, de Peurtedjene gisant dans son marécage

et sauvé par le loup magique au jeune Osman menant l'armée à la conquête de Bagdad et à Emine appelant, en plein XX^e siècle, les paysans de son village au combat, anime les cœurs et entraîne à la lutte.

Ainsi se trouvera reflétée l'évolution du peuple turc depuis l'antique époque où le loup gris le protégeait dans les steppes jusqu'aux heures, encore proches, de la guerre de l'Indépendance ; mais nous avons également voulu, dans la mesure du possible, réunir un échantillonnage géographiquement complet du folklore des peuples turcs. Certes les contes anatoliens dominent largement dans ce volume. C'est là que le génie turc a trouvé sa plus parfaite expression, comme le prouve surabondamment toute comparaison des développements divers de thèmes communs. Mais on trouvera en outre ici, à côté de légendes kirghizes ou bachkires, des contes des Gagaouz (Turcs chrétiens de Roumanie) ou des Turcs d'Ada Kale, île du Danube dans le Banat yougoslave. Nous voudrions que la leçon de cette juxtaposition fût la prise de conscience, sous la variété des cultures et des religions, sous le bonnet de feutre du nomade cavalier ou le chapeau mou du citadin, de cette profonde unité de l'âme turque, à la fois rêveuse et pleine de philosophie pratique, volontiers paresseuse mais toujours prête à de vigoureux réveils, persistante à travers tous les renouveaux. Puisse ce petit livre faire mieux connaître au lecteur français un peuple séculairement ami, qui unit à sa foi dans ses destinées européennes la conscience de son passé, et qui a su réaliser un syncrétisme original et séduisant.

L'esprit de cette collection ne comporte ni bibliographie ni appareil critique. Reconnaissons une fois pour toutes notre dette d'une part envers les travaux scientifiques qui, tant en Turquie qu'au dehors, ont exhumé et rassemblé des textes, d'autre part envers les recueils d'adaptations populaires, en général assez fragmentaires, publiés en assez grand nombre en Turquie au cours des dernières années. De plus on a joint à chaque conte l'indication sommaire de son origine.

Enfin, ce livre n'ayant pas de caractère scientifique, nous avons, pour en simplifier la lecture, résolument écrit tous les noms en une transcription phonétique, destinée à donner, certains sons turcs étant inexprimables dans notre langue, et d'autres étant représentés par des signes différents, une image aussi exacte que possible de la prononciation réelle. On notera simplement que, dans la transcription adoptée, toutes les lettres doivent se prononcer, sans nasalisation (ainsi Nasreddin = Nasreddine), et que les e doivent être prononcés ouverts (comme è).

Ergenekon

LÉGENDE COSMOGONIQUE



ES tentes blanches s'alignaient à perte de vue au bord de la Mer Caspienne. Les chevaux noirs bondissaient follement dans les prairies verdoyantes. Coiffés de leurs hauts bonnets de fourrure et les reins ceints de leurs lourds coutelas, les jeunes guerriers erraient dans la steppe jusqu'à la tombée de la nuit.

Un soir, comme le vent d'Ouest faisait flotter l'étendard au-dessus de la tente royale, le prince Sevintch en sortit et fit allumer un grand feu. Bientôt tous les chefs de tribus se rassemblèrent autour de lui et, après avoir ployé le genou, s'assirent à ses côtés autour du feu. Alors Sevintch parla en ces termes :

— Ô chefs des tribus, les hommes jaunes de l'Est se sont de nouveau mis en marche. Ils ont envahi le pays du peuple turc. Ils ravagent, détruisent et massacrent tout sur leur passage. Leur immense armée a passé les fleuves Seyhoun et Djeyhoun. Préparez-vous à combattre, et à bien combattre, car dans cette lutte notre race jouera son existence.

Alors un chef nommé Kazan prit la parole :

— Ô prince, le torrent s'écoule mais le sable reste. La flèche troue et passe mais laisse une blessure. Sur ce sable nous rebâtirons toujours notre puissance. Blessés, nous nous relèverons plus forts que jamais.

Et tous les autres chefs, se levant, s'écrièrent :

— Nos armes ne nous quittent pas. Nous combattons jusqu'à l'épuisement de nos forces.

Le combat dura des jours et des jours. De la Mer Caspienne aux monts Altay ce n'étaient que dévastations, villes incendiées et pillées, troupeaux enlevés. Enfin, devant la force supérieure et toujours renouvelée des envahisseurs, les restes du peuple turc durent se rassembler et commencèrent, tout en combattant, une lente et pénible

émigration vers les montagnes. Pendant la retraite un jeune guerrier du nom de Peurtedjene, combattant toujours à l'arrière-garde, fit preuve d'une éclatante bravoure qui faisait l'effroi des Mongols. À la fin, un jour de grand désastre, debout sur un monceau de cadavres où se mêlaient les corps de ses compagnons et des ennemis, son épée brisée, Peurtedjene tomba aux mains des adversaires. Ceux-ci, dans leur haine atroce, ne le tuèrent pas, mais lui coupèrent les mains et les pieds et le jetèrent, tout sanglant, dans un marécage.

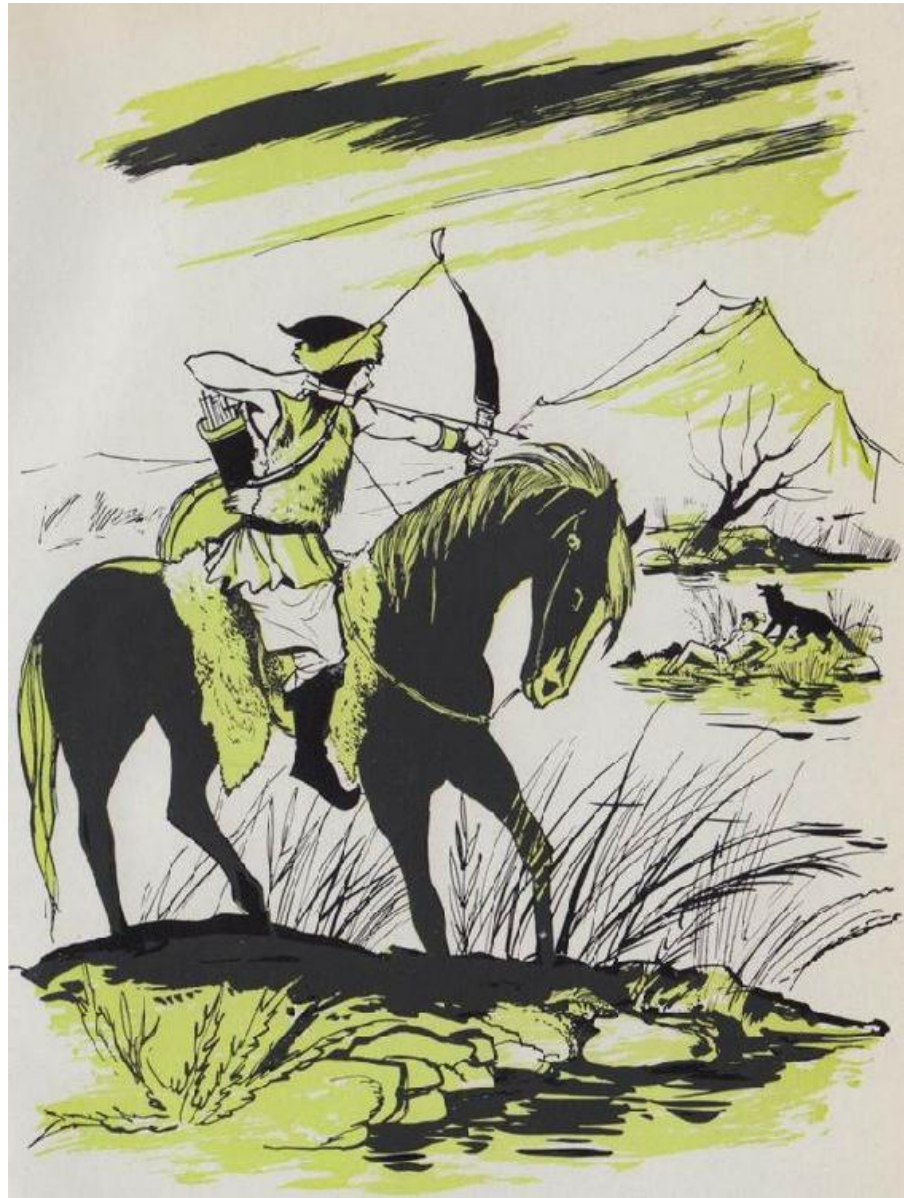
C'était les derniers jours du peuple turc : les débris de l'armée, dispersés, étaient traqués dans les montagnes. Familles, tribus, tous étaient séparés, sans nouvelles les uns des autres, prêts à disparaître sous le joug des hommes jaunes...

Une nuit et un jour s'étaient passés. Peurtedjene, à demi enseveli dans le marais, souffrait en silence. Tout à coup, dans l'obscurité qui tombait sur la plaine, le tonnerre retentit, un éclair brilla, une lueur bleue descendit du ciel et de cette lueur sortit une louve qui s'approcha du jeune homme. Celui-ci gémit :

— Approche, ô loup, vois dans quel état gît le peuple turc. Ces jeunes gens qui couraient et riaient dans les prairies, leurs corps sont étendus là, couverts de sang. Ô loup magique et sauveur, viens à notre aide !

La louve s'approcha : puis elle partit chercher de la nourriture et apporta à Peurtedjene ce qu'elle put trouver dans le voisinage. Elle chassait pour lui, le nourrissant à la becquée.

Mais un jour un soldat mongol qui patrouillait dans le marécage vit la louve nourrir le blessé.



Il tira sur eux plusieurs flèches mais la louve était invulnérable ; prenant le corps du jeune homme entre ses dents elle partit vers les montagnes, cachant sa piste aux cavaliers qui les poursuivaient. Ils s'enfoncèrent dans les vallées profondes et désertes. Un soir, ils s'arrêtèrent pour passer la nuit dans une caverne creusée au flanc d'une haute montagne. Au matin, la louve pénétra plus avant pour enfin trouver dans le roc une ouverture par où filtrait la lumière du jour. La louve et Peurtedjene regardèrent et ce qu'ils virent les émerveilla.

Une vaste plaine s'étendait là, entourée de toutes parts par d'abruptes montagnes à la cime neigeuse. Les torrents à l'eau limpide comme le cristal en descendaient et se perdaient dans des prairies verdoyantes où folâtraient des troupeaux de gazelles et où des paons faisaient orgueilleusement la roue, tandis que des cerfs aux longues ramures paissaient dans des forêts de pommiers sauvages. Ce pays s'appelait l'Ergenekon et c'était le séjour qu'avait préparé pour le peuple turc le grand dieu Karahan qui trônait au sommet de ces montagnes, au-dessus de dix-sept étages de ciel. Nul autre que les dieux ne l'avait jamais habité. La louve y descendit avec Peurtedjene et ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un arbre... Dix enfants naquirent de leur union et ils furent la souche d'une nouvelle race turque qui vécut dans ce pays, chassant les animaux sauvages, buvant leur lait en été, se nourrissant de leur chair en hiver et se vêtant de leurs peaux, cueillant les fruits des forêts et récoltant les racines et les plantes qui croissaient au bord des ruisseaux.

Les fils de la louve vécurent ainsi quatre siècles dans l'Ergenekon, croissant toujours en nombre. Enfin cette terre devint trop étroite pour eux et ils décidèrent de la quitter. Mais ils cherchèrent en vain une route dans le chaos de rochers abrupts qui entouraient la plaine.

Alors un vieux forgeron qu'on surnommait le Loup Gris dit un jour :

— Une de ces montagnes qui nous barrent le chemin est faite de fer natif. Allumons un grand feu, faisons fondre cette montagne et nous ouvrirons une route vers notre ancien pays.

Ainsi firent-ils. Un monceau de bois fut accumulé et un immense feu s'éleva que soixante-dix soufflets attisaient jour et nuit. Enfin, la montagne rougeoya et un ruisseau de fonte commença à couler. Une fissure s'ouvrit dans le roc, juste assez large pour le passage d'un chameau chargé.

— Un loup nous a conduits dans ce pays, un loup encore nous guide pour le retour à la terre natale, s'écrièrent les fils de la louve, et le peuple turc se répandit à nouveau dans les steppes de l'Asie.



La légende d'Oghouz

LÉGENDE COSMOGONIQUE ET ÉPONYME DES « TURCS OGHOUZ » DONT SONT
ISSUS LES « OSMANLIS »



Le jour-là était sombre. Des nuages noirs se pourchassaient dans le firmament et les éclairs se fichaient comme des flèches au sommet des montagnes. Les torrents d'eau tombaient du ciel et allaient gonfler les fleuves qui débordaient et noyaient les plaines. Sur les versants boisés de l'Altay, les peuples turcs invoquaient les puissances divines.

Vers le soir, avant que ne s'éteignît complètement la lueur mordorée du soleil qu'on entrevoyait, dans la pluie finissante, au-dessus de l'horizon, le croissant de la lune parut dans le ciel et il enserrait entre ses branches une étoile d'un éclat extraordinaire. Chacun regardait le prodige. L'étoile magique glissa sur la voûte céleste, disparut un instant derrière les montagnes pour brusquement réapparaître toute proche et environner de sa lueur bleue la tente d'une jeune fille...

De cette jeune fille naquit un fils qu'on nomma Oghouz. Ses yeux étaient bleus, ses lèvres rouges et brûlantes comme le feu, ses cheveux et ses sourcils noirs comme la nuit. Il était plus beau que les dieux eux-mêmes.

Après avoir goûté une première fois du lait de sa mère, il refusa d'en boire de nouveau, mais réclama de la viande et du vin. À quarante jours il parlait, marchait et jouait. Il grandit et devint rapidement d'une force prodigieuse, avec une poitrine plus large que celle des grands ours, des reins plus agiles que ceux des loups. Il passait son temps à chasser et à dompter les troupeaux de chevaux sauvages.

Les jours et les années passèrent. L'enfant était devenu adolescent. Or, il y avait en ce temps-là, dans ces parages, une grande forêt, traversée de rivières profondes et peuplée de nombreuses bêtes

féroces. Dans cette forêt vivait un dragon terrifiant, qui dévorait hommes et chevaux et était le fléau des habitants de la contrée. Oghouz décida de lui donner la chasse.

Un jour, prenant son arc et ses flèches, son épée et son bouclier, il s'enfonça dans la forêt. Il força un cerf, le lia à un arbre avec une branche de saule et s'en alla.

Le lendemain il revint dès l'aube. Le dragon avait dévoré le cerf. Cette fois il prit un ours, l'attacha au tronc d'arbre avec sa ceinture d'or et s'en alla.

Le lendemain matin, quand il revint, le dragon avait dévoré l'ours. Alors cette fois il resta lui-même au pied de l'arbre, pour y passer la nuit. La veille fut longue et semblait avoir été inutile, lorsqu'aux premières lueurs de l'aurore le dragon parut. Dans un bruit d'ouragan qui faisait trembler le feuillage et s'entrechoquer les branches, le monstre à tête d'animal, aux pieds humains, aux griffes tranchantes, se jeta sur le héros qui l'attendait de pied ferme.

Oghouz poussa un grand cri et de son bouclier repoussa le dragon. Celui-ci revint à la charge et renversa de son aile le héros sur lequel il s'abattit. Mais Oghouz, se relevant avec agilité, échappa à l'étreinte du monstre et lui creva l'œil d'un coup de javeline. Le dragon aveuglé hurlait de douleur, déracinant les arbres de la forêt et heurtant le sol de terribles coups de queue. Oghouz s'approcha, lui plongea son épée dans la gorge et, tandis que le monstre, perdant son sang à flots, se tordait dans d'effroyables convulsions, il lui coupa la tête d'un revers de lame.

Un vautour rôdait au-dessus de la dépouille encore pantelante, prêt au festin. Oghouz l'abattit d'une flèche à côté du dragon et, pressant son cheval, retourna vers les siens qui pleuraient déjà sa mort, l'ayant vainement attendu toute la nuit.

Aussitôt tout le peuple s'assembla et le jeune héros jeta sur la place la tête du monstre, encore toute frémissante.

Puis, tandis que la foule s'abandonnait à la joie de la délivrance, Oghouz se retira dans une vallée écartée, pour prier Dieu et le remercier de sa victoire. Comme le soir tombait, une lueur descendit du ciel dans l'obscurité naissante. Dans cette lueur se trouvait une jeune fille, environnée d'un fin halo de pourpre et plus resplendissante que le soleil. Oghouz, à sa vue, en tomba amoureux fou et crut en perdre l'esprit.

Il épousa la jeune fille et en eut trois fils qu'on appela Jour, Lune et Étoile...

Un autre jour qu'Oghouz chassait comme à l'accoutumée, il s'égara dans une région inconnue de lui. Sur sa route s'offrit un lac et au milieu du lac il y avait une petite île où, à l'ombre d'un arbre, était

assise une merveilleuse jeune fille, aux yeux plus bleus que le ciel, aux dents de perle, aux cheveux ondulés comme les vagues. Il l'épousa et eut d'elle trois autres fils qu'on appela Ciel, Montagne et Mer...

L'autorité d'Oghouz était maintenant reconnue par toute sa tribu. Il donna un jour à tout le peuple un grand festin, et quand les convives furent rassasiés des viandes les plus fines, de vin et de lait, il se leva et prit la parole :

— Nos guerriers s'amollissent dans l'oisiveté et la paix. Moi que vous reconnaissez pour votre roi, je vous ordonne de prendre vos arcs et vos flèches, vos javelines et vos boucliers. La fortune suivra nos pas. Le nom du loup sera notre cri de guerre. Les forêts fourniront pour nos arcs leurs bois plus durs que le feu. Les terrains de chasse regorgeront pour nous de bêtes sauvages. Marchons avec le soleil pour drapeau et le ciel pour tente.

Et il envoya partout des émissaires porter ses ordres et enjoindre aux tribus voisines de reconnaître son autorité, promettant de traiter amicalement ceux qui se soumettraient et menaçant de faire des autres ses ennemis et de marcher contre eux avec tout son peuple.

Un de ses voisins, qu'on appelait le roi d'or, accueillit tout de suite avec faveur les ambassadeurs d'Oghouz et envoya à celui-ci un riche tribut d'or et d'argent en signe de soumission. Oghouz accepta le tribut et assura le roi d'or de son amitié. Mais sur l'autre frontière régnait un roi nommé Ouroum, qui possédait de nombreuses villes et une grande armée. Il refusa de payer tribut. Oghouz marcha contre lui avec toutes ses forces. Au bout de quarante jours, l'armée campa au pied d'une montagne de glace. Aucun passage n'apparaissait et Oghouz ne savait que faire.

Mais un jour à l'aube, une lueur plus brillante que le soleil pénétra dans la tente d'Oghouz et de cette lueur sortit un grand loup gris, à la crinière et aux poils azurés.

— Je viens te montrer la voie, dit-il au conquérant, et je marcherai devant ton armée.

Et quand les troupes levèrent le camp, le loup gris les précédait et les guidait dans les passages difficiles.

Au bout de quelques jours le grand loup s'arrêta, et l'armée avec lui, sur les bords du fleuve Idil. C'est là que se livra la bataille, au pied d'une montagne boisée. La lutte fut terrible et les eaux du fleuve furent teintes du sang des combattants. Oghouz remporta la victoire et s'empara du royaume de son ennemi.

Dans une ville éloignée restait seule une garnison commandée par un neveu du roi nommé Ourouz. Celui-ci, dont le père et l'oncle avaient péri dans la bataille, se hâta de faire sa soumission et de payer

tribut, reconnaissant Oghouz pour son roi. Comme il n'avait pas pris part à la lutte, Oghouz accepta son hommage et le laissa gouverner sa province en lui donnant, ainsi qu'à ses descendants, le nom de Saklap(1).

L'armée continua son chemin, toujours guidée par le loup et toujours soumettant les pays qu'elle traversait. Un jour Oghouz perdit son cheval pie, qu'il montait toujours et qu'il aimait beaucoup. Or c'était sur les flancs d'une montagne couverte de neiges que le cheval s'était enfui. Oghouz était très affecté de cette perte, quand un jeune guerrier, qui ne craignait ni Dieu ni diable, s'enfonça dans les neiges à la recherche du cheval, le trouva et le ramena à son maître.

Oghouz se réjouit et, voyant le jeune guerrier tout poudreux de la neige blanche qui le couvrait jusqu'aux cheveux, il lui laissa, avec le nom de Karlouk(2), le commandement de toute la région. Et l'armée continua sa marche, toujours guidée par le loup gris.

Elle pénétra dans un pays riche et fertile où paissaient d'immenses troupeaux. Après une grande bataille Oghouz vainquit le roi de ce pays dont toutes les richesses tombèrent en son pouvoir. Elles étaient à ce point considérables que tous les chevaux, les mulets et les bœufs de l'armée ne suffisaient pas à les transporter. Mais il se trouva un homme ingénieux et habile qui construisit, avec des arbres trouvés dans la forêt, le premier chariot. Il y attela les bêtes prises à l'ennemi et le chargea des dépouilles et des trophées.

Oghouz et tout le peuple furent saisis d'admiration et l'on construisit un grand nombre de chariots semblables. Ces chariots en roulant sur les pierres rendaient un son étrange et nouveau « Kanga, Kanga ». Oghouz donna à cet homme le nom de Kangalouk(3) et le nomma gouverneur de cette contrée.

L'armée parcourut encore beaucoup d'autres pays, toujours précédée par le loup gris, toujours conquérant et soumettant tout sur son passage. Au terme de ses victoires, Oghouz revint enfin dans son pays.

Oghouz était devenu vieux. Il avait pour ministre et confident un vieillard fort expérimenté, à la barbe et aux cheveux blancs, qui s'appelait Oulou Turuk.

Une nuit cet homme vit en rêve un arc d'or et trois flèches d'argent. L'arc couvrait la terre de l'Orient à l'Occident et les flèches s'étendaient vers les pays du Nord. À son réveil il raconta son rêve à Oghouz et lui en expliqua le sens :

— Ô grand roi, le dieu du ciel m'a révélé la vérité dans ce songe. Il veut que tu partages tes immenses domaines entre tous tes enfants, afin que la race turque règne sans conteste sur toute la surface de la

Terre.

Oghouz approuva ces paroles et fit appeler ses enfants.

— Je voudrais pouvoir encore chasser, leur dit-il, mais je suis devenu vieux et je suis affaibli par l'âge. Allez chasser pour moi et vous me rapporterez votre butin. Vous trois, dit-il à Jour, à Lune et à Étoile, allez du côté de l'Est. Que Ciel, Montagne et Mer aillent vers l'Ouest.

Les enfants partirent. Vers le soir les trois grands frères réapparurent. Ils avaient trouvé un arc d'or qu'ils apportaient à leur père.

— Qu'il soit à vous, dit Oghouz, et comme lui, lancez toujours vos flèches droit vers le but.

Peu après rentrèrent les trois frères cadets qui avaient beaucoup chassé et avaient trouvé sur le chemin trois flèches d'argent. Leur père les leur partagea en disant :

— Que ces flèches soient à vous. Comme elles, soyez toujours rapides et sûrs.

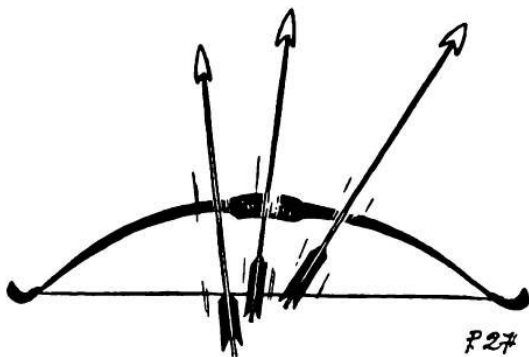
Puis Oghouz réunit tout son peuple en une immense assemblée. Sur la grande place du camp il fit planter à droite et à gauche deux mâts de quarante coudées de haut. Au sommet de l'un était fixée une poule d'or, et à son pied était lié un mouton blanc. Au sommet de l'autre était fixée une poule d'argent et à son pied attaché un mouton noir(4). Les frères aînés se groupèrent autour du premier et les plus jeunes autour du second.

Oghouz fit diviser le peuple en deux parties qui se groupèrent autour des deux mâts et jurèrent fidélité à leurs nouveaux chefs. Les festins et les réjouissances qui suivirent durèrent quarante jours et quarante nuits.

Enfin Oghouz, sentant sa fin prochaine, partagea son empire entre ses enfants et leur dit ces simples mots :

— Mes enfants, j'ai beaucoup combattu. J'ai tiré beaucoup de flèches et bien souvent bandé mon arc. J'ai fait du mal à mes ennemis et du bien à mes amis. J'ai toujours rendu au dieu du ciel ce que je lui devais. Je vous laisse maintenant la terre turque. Protégez-la et défendez-la comme je l'ai fait.

Et le vieux roi, penchant la tête sur son épaule, s'endormit du dernier sommeil.



Comment le héros Kantourali prit épouse

EXTRAIT DU LIVRE DE DEDE KORKOUT



ES tribus Oghouz eurent jadis un khan nommé Kanli Kodja. Il avait un fils, accompli en tous points, nommé Kantourali. Kanli Kodja se sentit vieillir. Un jour il fit venir son enfant.

— Mon fils, quand mon père est mort j'ai pris le trône à sa place. Je peux mourir demain puisque j'ai un fils qui me succédera. Mais ma plus grande joie serait de te marier, mon fils, tandis que mes yeux voient encore la lumière du jour.

— Mon père, puisque tu veux me marier, voici l'épouse qu'il me faut. Ma femme devra être debout avant moi quand je me lève. Quand j'enfourcherai mon cheval noir, elle sera montée avant moi sur son coursier. Quand je me lancerai à la poursuite des païens maudits, elle les rattrapera avant moi et me les amènera prisonniers.

— Mon fils, ce n'est pas une femme que tu veux, c'est un compagnon d'armes, un redoutable guerrier.

— Mon père, telle est bien la femme qu'il me faut. Qu'on me cherche une fille turkmène, élevée dans les camps et habituée à la rude vie des combats.

— Mon fils, cherche toi-même ton épouse. Je paierai sa dot, quelle qu'elle soit.

Kantourali partit accompagné de quarante jeunes guerriers. Il parcourut toutes les tribus Oghouz, mais sans trouver fille à sa convenance, et revint chez son père.

— Mon fils, as-tu trouvé une épouse ?

— Que détruites soient les tribus des Oghouz ! Mon père, je n'ai pu y trouver femme qui me convienne.

— Mon fils, en ces sortes d'affaires partir le matin et revenir le soir ne vaut. Une telle entreprise nécessite de longues recherches. J'irai moi-même te chercher une femme. Quant à toi, veille pendant ce

temps sur les troupeaux.

Kanli Kodja rassembla ses sages conseillers à la barbe blanche et se mit en route. Il visita toutes les tribus Oghouz, les plus proches comme les plus lointaines, celles des montagnes comme celles des plaines, celles de l'intérieur comme celles des frontières. Mais nulle part il ne put trouver femme pour son fils. Enfin, il poussa jusqu'à Trébizonde.

Le prince de Trébizonde avait une fille dont la beauté ne le cédait qu'au courage et à l'adresse. Elle était capable de bander un arc en même temps dans chaque main et les flèches qu'elle lançait ne touchaient plus jamais terre. Mais cette princesse était liée par un redoutable enchantement. Trois bêtes féroces veillaient sur elle : un taureau noir écumant, un lion furieux, enfin, le plus redoutable de tous, un chameau monstrueux. Son père avait promis sa main à qui vaincrait les trois monstres, mais il faisait trancher la tête de ceux qui succombaient dans la lutte, et les têtes de trente-deux prétendants malheureux étaient déjà suspendues aux murailles de la forteresse. Aucun d'eux n'avait d'ailleurs jamais affronté le lion ou le chameau. Les cornes terribles du taureau avaient suffi à les renverser. Kanli Kodja vit les monstres et décida de regagner son pays. J'avertirai mon fils, pensa-t-il. S'il a confiance en sa destinée, qu'il vienne. Sinon, qu'il épouse une fille de chez nous.

Quand Kanli Kodja eut regagné sa demeure, il fit venir son fils. Celui-ci baisa les mains de son père :

— Mon père, m'as-tu trouvé une épouse ?

— Mon fils, j'ai trouvé, mais il faut que la fortune te favorise.

— Que faut-il donc, mon père, de l'or, des chevaux, des étoffes précieuses ?

— Mon fils, ce n'est pas une question de dot. Mais tu as besoin, je le répète, de la protection du destin.

— Mon père, faut-il que je monte à cheval et que j'envahisse le pays des païens maudits ? Faut-il que je coupe des têtes, que je verse le sang et que je ramène des esclaves en foule ? Je montrerai que la fortune me protège.

— Mon fils, la fortune dont je parle n'est pas de cette sorte. Trois monstres épouvantables défendent cette fille. Celui qui les vaincra l'aura pour épouse. Mais celui qui échoue aura la tête tranchée et elle sera suspendue aux murailles de la forteresse.

Kantourali, mon fils,
Au pays d'où je viens
Les routes sont pleines d'embûches.
Dans leurs fondrières
Le cavalier s'embourbe et s'enlise.
Dans les forêts de ce pays

Le serpent lui-même ne peut se glisser.
Les murailles des forteresses
Y approchent le ciel.
Les beautés de ce pays enchaînent les cœurs,
Mais les hommes d'armes ont sur les épaules
De lourds boucliers,
Et le bourreau, prompt à exécuter les ordres,
Fait tomber les têtes.

C'est un pays terrible, mon fils. Renonce à ce projet et aie pitié de ton père à la barbe blanche et de ta vieille mère.

Mais Kantourali fut pris de colère :

Que dis-tu, mon père ?
Celui que la peur habite est-il digne du nom de guerrier ?
Les routes semées d'embûches,
Si le sort m'est propice, je les suivrai même la nuit.
Ces fondrières et les sables mouvants où le cavalier s'enlise,
Je les foulerai sans crainte du pas de mon cheval.
Ces forêts impénétrables où le serpent ne peut se glisser,
Je les ravagerai par le feu.
Les forteresses dont les murailles menacent le ciel,
Si le sort m'est propice, je les détruirai.
Les beautés qui enchaînent les cœurs,
Je les soumettrai à ma loi.
Leurs hommes d'armes aux lourds bouchers.
Si Dieu le permet, je les abattrai.
Que le chameau monstrueux me foule aux pieds,
Que les cornes du taureau écumant me transpercent,
Que les griffes du lion furieux me déchirent
Ou que je revienne victorieux.

Alors les parents de Kantourali comprirent que sa fierté ne pouvait être fléchie.

— Que ta route soit heureuse. Va et reviens sain et sauf, dirent-ils.

Kantourali partit avec ses quarante compagnons et chemina pendant sept jours et sept nuits. Ils arrivèrent au pays des infidèles et plantèrent leur tente sous les murs de la cité. On mena le jeune homme devant le prince, tandis que la princesse Saldjan, sa fille, entourée de ses suivantes, l'observait de la fenêtre de son kiosque.

— Jeune guerrier, que viens-tu chercher ici ? demanda le prince.

Si j'ai traversé les montagnes noires qui se dressent devant toi,
Si j'ai traversé les torrents aux flots rapides,
Si j'ai suivi les sentiers creusés aux flancs des ravins.
Si je suis arrivé dans tes plaines fertiles,
C'est par l'ordre de Dieu et avec l'aide du prophète
Pour prendre ta fille pour épouse.

— Ce jeune homme a la langue bien pendue, dit le prince des infidèles. Nous verrons si son courage égale son orgueil et si la fortune lui est favorable. Qu'on le dépouille de ses vêtements et qu'on le fasse combattre.

Kantourali, à demi nu, les reins ceints d'une légère pièce d'étoffe, fut mené au champ du combat.

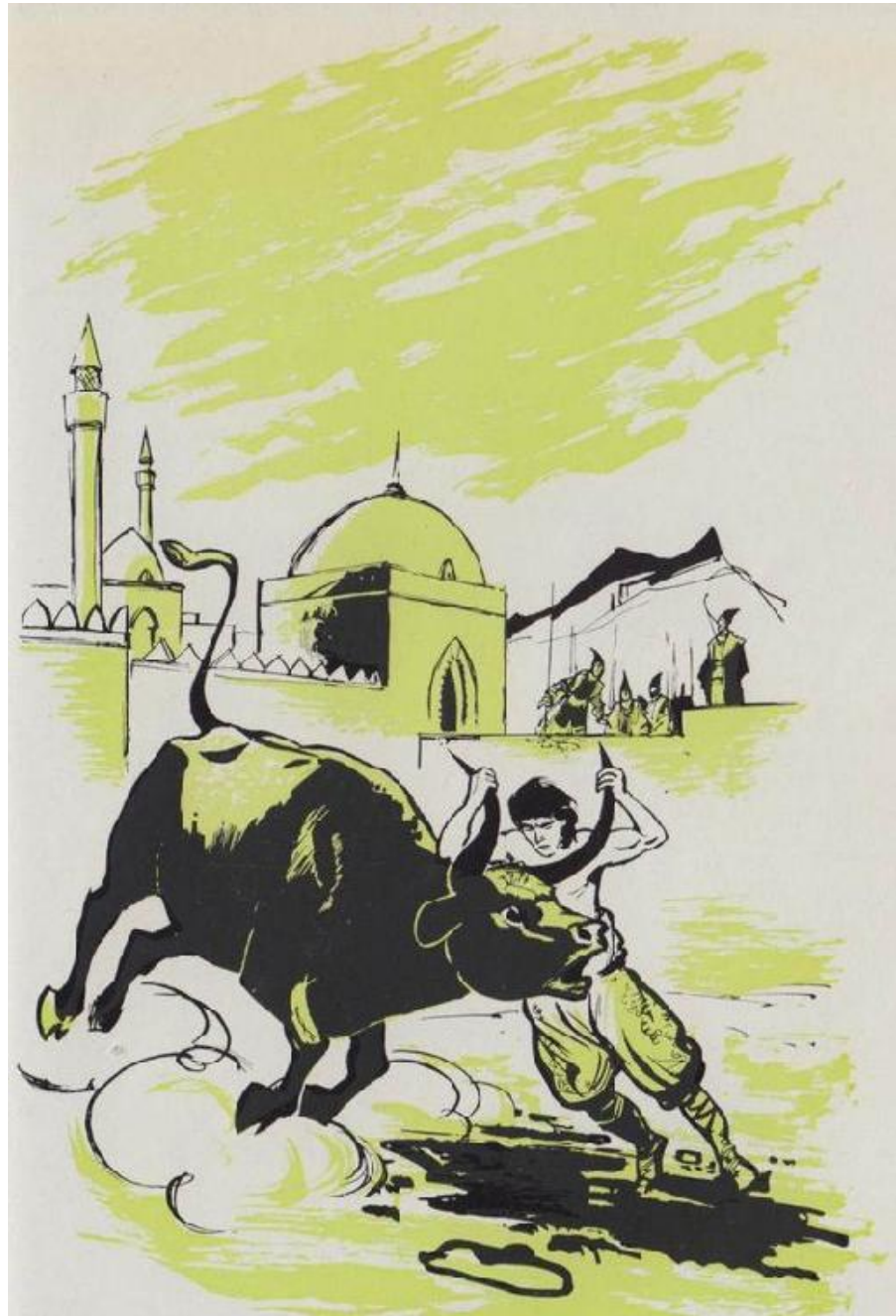
On amena le taureau écuman, entravé par des chaînes de fer. Le monstre frappait le sol de ses sabots et d'un coup de corne il fit voler en poussière un bloc de marbre qui se trouvait sur le chemin. Le peuple des infidèles se réjouissait en pensant au sort qui attendait le jeune prince Oghouz, dont la tête allait rejoindre aux murailles de la forteresse celles des autres prétendants. Quant aux compagnons du jeune héros, à la vue de la bête, ils n'avaient pu cacher leurs craintes. Kantourali regarda autour de lui et vit ses amis qui retenaient mal leurs larmes.

— Eh ! mes compagnons, que pleurez-vous là ? Apportez-moi ma longue massue et encouragez-moi plutôt.

Alors les guerriers chantèrent :

Kantourali, ô mon prince,
N'as-tu pas chevauché des coursiers à la crinière indomptée ?
Les vastes monts, les cols ardu,
Ne les as-tu pas gravis dans tes chasses acharnées ?
Au seuil de la maison de ton père,
N'as-tu pas vu les esclaves qui trayaient les vaches noires ?
Ce taureau redoutable
N'est-il pas issu de ces vaches paisibles ?
Voici le combat singulier, fait pour les vaillants guerriers.
Vois la demoiselle Saldjan à sa fenêtre :
Elle enflamme d'amour quiconque la regarde.

Kantourali lança un long regard éperdu à la princesse et fit signe de lâcher le taureau. Celui-ci se jeta sur le jeune homme, le front bas. Mais d'un coup de massue asséné en plein élan, Kantourali fit fléchir la bête et, l'empoignant par les cornes il cherchait à la renverser.



Le taureau se débattait furieusement sans que Kantourali lâchât prise, mais le jeune guerrier ne pouvait le mettre à terre. Le taureau écumait et Kantourali sentait ses forces diminuer. Alors, d'un bond, Kantourali s'écarta et le monstre emporté par son élan s'abattit sur le sol, ses deux cornes enfoncées profondément dans la terre. De sa massue, le jeune héros lui brisa les os et, saisissant son couteau, il écorcha le monstre à peine expirant. Puis il alla jeter la peau aux pieds du prince des infidèles.

Alors on amena le lion dans sa cage et tous les chevaux se cabraient sur son passage et suaient des sueurs de sang. Les compagnons du héros se lamentaient déjà, mais lui, se tournant vers eux, dit :

— Donnez-moi ma massue blanche et prenez courage. Croyez-vous qu'il suffise d'un lion pour me faire renoncer à mon amour ?

Et Kantourali, s'enveloppant le bras dans son grand manteau de feutre, attendit la bête. Quand le lion se jeta sur lui, il lui enfonça dans la gorge cette boule de feutre et, tandis que le lion à demi étouffé se débattait vainement, il lui fracassa les reins d'un coup de massue.

Alors vint le chameau noir. C'était le plus terrible des trois monstres. Kantourali eut un moment d'effroi. Déjà sur le bord de la lice se tenait le bourreau du prince, l'épée nue. Mais le héros, se tournant vers le kiosque de la princesse Saldjan, la vit qui souriait à sa fenêtre. Et ses compagnons chantèrent :

Kantourali, ô mon prince.

Tu as quitté ton pays aux gras pâturages,

Tu as chevauché des coursiers à la crinière indomptée,

Tu nous as amenés avec toi, nous, les jeunes guerriers aux yeux perçants,

Tu as gravi les vastes monts, les cols ardu,

Tu as traversé les torrents aux flots rapides.

Tu es arrivé au pays des païens sanglants ;

Le taureau écumant, tu l'as abattu,

Le lion furieux, tu lui as brisé le reins,

Mais qu'as-tu fait quand est paru le chameau noir ?

Les nouvelles traversent les fleuves et les montagnes ;

Les nouvelles arriveront au pays des Oghouz.

Qu'a fait Kantourali, le fils de Kanli Kodja ? demanderont les Oghouz.

Il n'a pas tremblé devant le taureau écumant,

Il n'a pas frémi devant le lion furieux,

Pourquoi, quand le chameau noir est paru, est-il resté en arrière ? Les grands et les petits en parleront,

Les mères et les épouses en parleront,

Ton père à la barbe blanche en mourra de chagrin,

Et ta vieille mère en pleurera des larmes de sang.

Courage ! Si tu ne te dresses pas pour combattre vaillamment,

Crains le bourreau qui, derrière toi, se tient prêt, l'épée nue. Mais n'as-tu pas levé la tête ?

Ne vois-tu pas Saldjan qui te sourit ?
La princesse Saldjan est à sa fenêtre
Et qui la regarde est enflammé d'amour.

Et comme le héros se préparait à combattre, un messenger de la princesse arriva en toute hâte lui indiquer le moyen infailible de vaincre le chameau. Il suffisait de le saisir aux naseaux et de lui couper le souffle. Mais Kantourali ne voulut pas que l'on pût dire au pays des Oghouz que les conseils d'une femme lui avaient valu la victoire. Il attendit la charge du chameau et comme celui-ci se précipitait sur lui, il esquiva adroitement le choc et de sa massue frappa la bête aux jambes. Le chameau s'abattit et Kantourali sautant sur lui empoigna le cou du monstre et l'égorgea. Alors coupant deux lanières dans la peau de la bête, il les jeta aux pieds du prince des infidèles.

— Voici, dit-il, du bon cuir pour réparer les lanières des étriers ou des carquois.

— Par Dieu, dit le prince des infidèles, ce garçon me plaît.

Et il fit dresser des tentes somptueuses et venir des musiciens qui jouèrent des airs de fête, tandis que la princesse Saldjan s'avavançait en souriant vers celui qui venait de la conquérir.

Kantourali et ses compagnons reprirent rapidement la route pour le pays des Oghouz. Après avoir traversé les montagnes ils firent halte dans une prairie verdoyante où couraient des biches et où Saldjan se plaisait. Ils dressèrent les tentes et Kantourali s'endormit d'un profond sommeil aux côtés de son épouse. Or, en ce temps-là, tous les désastres qui frappaient les Oghouz survenaient pendant leur sommeil. Pendant que Kantourali dormait, Saldjan, mue par un sombre pressentiment, sella le cheval de son époux et veilla sur son repos. Bientôt, elle entendit au loin un bruit sourd qui résonnait sur le sol de la plaine.

Le prince des infidèles avait bien vite regretté d'avoir tenu sa parole et donné sa fille après la défaite des trois monstres. Il avait réuni six cents guerriers au manteau noir et aux cuirasses brillantes. C'était la troupe qui arrivait au grand galop. Saldjan éveille le jeune héros :

— Mon noble seigneur, l'ennemi arrive. À moi incombait la veille, à nous deux maintenant la lutte.

Et comme Kantourali sautait sur son cheval, il vit Saldjan qui pressait sa jument et chevauchait à ses côtés.

Les deux jeunes époux combattirent vaillamment tout le jour et avec eux les quarante compagnons de Kantourali. Vers le soir les païens défaits abandonnaient enfin la lutte. Mais tous les guerriers

Oghouz étaient dispersés. Nombre d'entre eux gisaient blessés ou mourants. Saldjan avait été séparée de son époux. Elle monta sur une colline et vit au loin dans la plaine un nuage de poussière qui s'élevait encore. Elle y courut. C'était Kantourali blessé qui faisait face à quelques infidèles. Il était désarçonné et à demi aveuglé par le sang qui coulait de son front. Comme il voyait approcher un guerrier qui venait à son secours, sans reconnaître Saldjan, il lui cria :

Qui donc es-tu, guerrier,
Toi qui approches à grands pas ?
Qui donc es-tu, guerrier,
Assez présomptueux pour venir à mon secours ?
Qui donc es-tu, guerrier,
Toi qui presses ainsi les Infidèles qui m'assaillent ?
Ne sais-tu pas qu'au pays des Oghouz
Il est honteux pour un guerrier d'être secouru dans son combat ?
Écarte-toi, de peur que je ne fonde sur toi comme le faucon sur l'oiseau,
Écarte-toi, de peur que je ne verse ton sang comme celui de ces maudits.

Mais Saldjan, l'épée haute, se jeta sur les ennemis et les mit en fuite, et tandis que Kantourali, épuisé par ses blessures, perdait connaissance, elle le chargea sur sa selle et prit le chemin du retour.

Quand le jeune héros reprit ses sens, il reconnut son épouse dans le guerrier qui l'avait sauvé et qui l'emportait au galop de son cheval. Alors le rouge de la honte lui monta au visage :

Ô Saldjan,
Quand tu passeras le seuil de mon père
On admirera ta vaillance ;
Quand les filles des Oghouz te pareront pour les noces,
Elles vanteront ton courage ;
Quand on racontera dans les veillées les exploits des héros,
C'est ta renommée qu'on chantera,
Et tu te lèveras pour dire :
« Kantourali était vaincu.
Je l'ai enlevé sur mon cheval et je l'ai sauvé ».
Ah ! mes yeux se ternissent, mon cœur se ferme,
Je te tuerais...

Alors Saldjan se mit en colère :

— Puisqu'il en est ainsi, je te combattrai, avec l'épée ou avec l'arc et les flèches.

Elle arrêta son cheval et prit deux flèches dans son carquois. Elle en tendit une à Kantourali et se plaça bien en évidence sur un tertre dans la plaine :

— Lance ta flèche, compagnon.

— Les filles passent les premières, tire toi-même.

Saldjan banda son arc et tira, si adroitement que sa flèche coupa l'aigrette du bonnet de Kantourali. Alors celui-ci lâcha son arc et se jeta dans les bras de sa femme :

Ô toi dont les joues sont rouges comme le sang sur la neige,
Toi qui marches sans toucher terre, comme un mince cyprès,
Toi dont les cheveux sont plus noirs que la plus sombre nuit,
Ô race de héros, ô fille de prince,
Tu es l'âme de mon âme !

Et les deux époux, montés sur deux chevaux gris semblables, gagnèrent le camp des Oghouz.

C'est ainsi que le héros Kantourali trouva l'épouse qu'il souhaitait.



Le pillage de la maison de Salour Kazan

EXTRAIT DU LIVRE DE DEDE KORKOUT



ALOUR KAZAN, le grand khan des innombrables tribus des Oghouz, avait fait bâtir sur le roc d'immenses maisons décorées de toutes parts de tapis bigarrés et de tentures de soie, remplies de coupes et de vaisselle d'or. Les filles des infidèles, d'une beauté provocante avec leurs yeux noirs, leurs cheveux nattés, leurs mains parfumées au henné et leurs ongles peints, servaient à boire à la foule des convives, les beys des tribus des Oghouz.

À force de boire, les fumées du vin montèrent à la tête de Salour Kazan. Accroupi sur ses talons, il se redressa et dit à ses convives :

— Beys des Oghouz, écoutez mes paroles et comprenez mon ennui. L'inaction pèse sur nous. Nos flancs s'endolorissent sur ces tapis moelleux, nos muscles s'engourdissent. Partons à la chasse, lâchons nos faucons, poursuivons la biche et son petit, dressons nos tentes dans de gras pâturages et vivons-y dans la liesse.

Doundar le fol, Boudak le noir, d'autres encore approuvèrent.

— Ô mon seigneur Kazan, tes domaines sont dangereusement proches de la frontière des infidèles, ces chiens de Géorgiens. Qui laisseras-tu pour les protéger ? demanda alors le grand Ourouz à la bouche de cheval.

— J'y laisserai mon fils Ourouz avec trois cents guerriers, dit Kazan, et il fit harnacher son cheval brun tacheté de vert.

Doundar monta sur son coursier au front blanc, Gune le noir, frère de Kazan, enfourcha son cheval blanc comme la neige, Beyrek accourut du château de Baybourt au galop de son cheval gris, les beys des Oghouz, si nombreux qu'on n'en pourrait dresser le compte, sautèrent sur leur monture et tous partirent à la chasse vers les montagnes.

Aussitôt les espions qui veillaient avertirent Melik, le chef des infidèles. Au nombre de sept mille, les ennemis de la foi, aux longs

cheveux noirs tombant sur les épaules, au long manteau fendu par derrière, arrivèrent au milieu de la nuit près des domaines de Kazan et surprirent les gardiens. Ils incendièrent les maisons, enlevèrent les quarante concubines de Kazan, les filles à la taille fine, et avec elles sa femme légitime, la dame Bourla, ainsi que sa vieille mère, qu'ils lièrent au bât d'un chameau. Ils pillèrent le trésor et, poussant devant eux une caravane de chameaux et des plus beaux chevaux du khan, avec une longue file de prisonniers enchaînés où figurait Ourouz, ils reprirent le chemin de leurs terres. Kazan, ignorant de tous ces événements, continuait à chasser dans les montagnes.

Cependant, sur la route du retour, Melik pensa porter un dernier coup à Salour Kazan en razziant les dix mille moutons qui paissaient dans de gras herbages sous la conduite de quelques bergers, et y détacha un groupe de six cents hommes.

À ce moment le berger Karadjouk(5) qui dormait s'éveilla en sursaut au milieu de la nuit, en proie à de sombres cauchemars. Avec l'aide de ses deux frères, il renforça la porte de l'étable, amoncela des pierres, et, armé de sa fronde, attendit l'attaque qu'il pressentait. Dans l'ombre les infidèles soudain cernèrent l'étable.

— Ô berger solitaire, toi qui vis ici, seul avec tes soucis dans les soirées obscures, occupé seulement de ton lait et de ton fromage, écoute-nous, dirent les infidèles. Nous avons enfourché les chevaux du roi, nous avons emmené ses chameaux liés en une longue caravane. Nous avons pillé son riche trésor. Nous tenons prisonniers son fils Ourouz et quarante guerriers. Nous avons enlevé sa femme légitime avec ses quarante concubines. Berger, courbe le front, demande merci et livre tes troupeaux. Nous ne te tuons pas. Nous te conduirons à notre roi Melik et tu vivras en paix à sa cour.

— Chiens d'infidèles, répondit le berger, vous qui buvez dans de sales écuelles une eau impure, que vous enorgueillissez-vous de vos montures ? Elles n'égalent pas ma chèvre à la tête bigarrée. Vos splendides aigrettes ne valent pas pour moi mon bonnet de feutre, vos épées ma baguette d'aulne, ni vos carquois pleins de flèches ma robuste fronde.

Alors les infidèles se ruèrent à l'attaque, arrosant l'étable de flèches. Les deux frères de Karadjouk tombèrent à ses côtés, percés de flèches, mais le berger, de sa fronde, faisait dans les rangs serrés des ennemis de terribles ravages. Quand les pierres s'épuisèrent, ramassant les charbons ardents du brasier il les lança sur les infidèles. Ceux-ci, voyant les pertes qu'ils subissaient, se retirèrent, abandonnant la lutte. Le berger réunit les cadavres des infidèles en un monceau funèbre auquel il mit le feu, puis, s'enroulant dans son grand manteau de feutre, il s'assit sur le bord du chemin et pleura sur la mort de ses

frères.

— Salour Kazan, mon roi, es-tu mort, es-tu sourd, ne sais-tu rien de tout ceci ? cria-t-il dans la nuit.

Or cette nuit-là, Salour Kazan s'éveilla subitement en sursaut. Il appela son frère et lui dit :

— Mon frère Gune, j'ai fait un songe inquiétant. J'ai vu un oiseau fondre du ciel et enlever sur mon poing mon faucon familier. J'ai vu la foudre tomber du ciel sur ma blanche demeure et une fumée noire s'en élever. J'ai vu des loups enragés envahir mes domaines. J'ai vu mes cheveux s'allonger, noirs comme des corbeaux, et couvrir mes yeux, m'empêchant de voir. J'ai vu du sang couler de mon poignet sur mes doigts. Que veulent dire toutes ces choses ? Ô mon frère, explique-moi ce rêve.

— Le nuage noir de fumée est ta propre puissance. Le sang, ce sont tes soldats. Les cheveux qui poussent, ce sont les malheurs qui s'abattent sur toi. Quant au reste, que Dieu le résolve. Pour moi, je ne le peux.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Kazan, sans interrompre ma chasse ni réunir mes soldats, j'éperonnerai mon cheval et, couvrant en moins d'une journée la route de trois jours, j'arriverai avant le milieu du jour auprès de mes foyers. Si tout y est en ordre, je serai de retour ici avant le soir.

Et il partit au galop de son cheval brun tacheté de vert.

Au bout de son chemin, Salour Kazan ne trouve que décombres et désolation.

— D'où venait-il l'ennemi qui a ruiné ma demeure ? Là où s'élevait ma grande maison blanche il ne reste que le sol rasé, la cible seule subsiste là où mon fils Ourouz lançait des flèches, et les cendres du foyer là où se dressait une vaste cuisine ! s'écria-t-il, et des larmes de sang lui vinrent aux yeux, tandis qu'il talonnait son cheval, sur la route prise par les infidèles.

À la source qu'il rencontre en chemin il confie sa plainte :

— Eau vive qui sourd des rochers et, palpitante, fait jouer les feuilles mortes, eau qui féconde la vigne et les jardins, eau que boivent les chevaux magiques, où passent avec dédain les caravanes de chameaux et où se vautrent les blancs troupeaux de moutons, donne-moi des nouvelles des miens.

Mais la source reste muette.

Plus loin, c'est un loup qui paraît sur le chemin.

— Ô toi qui restes ferme dans la neige et l'ouragan, toi dont la vue fait trembler les plus solides béliers et porte le désordre dans les troupes de chameaux, toi qui, forçant les portes les plus solides,

pénètres dans les bergeries et tiens tête aux chiens furieux, toi qui hantes les nuits des bergers, ô loup sanglant et propice, donne-moi des nouvelles des miens.

Mais le loup disparut au détour de la route.

Plus loin, c'est le chien du berger Karadjouk que rencontre Salour.

— Ô chien fidèle, qui aboies dans le silence du soir et effraies les voleurs, toi qui lapes goulûment les gouttes de lait aigri tombant des jarres que transvasent les femmes, approche et donne-moi des nouvelles des miens ! implore Kazan, mais le chien se contente d'aboyer sauvagement et tente de mordre le cheval qui l'écarte de ses ruades. Kazan le suivit et le chien le mena ainsi jusqu'à son maître. Kazan interpelle le berger dès qu'il le voit :



— Ô berger, serviteur fidèle et gardien vigilant du troupeau, que sais-tu du sort des miens ?

— Où étais-tu donc, ô Kazan ? Étais-tu donc sourd et muet ? s'exclame le berger. Ta famille et tes biens sont passés hier par ici, mais ta vieille mère était attachée au bât d'un chameau, tes quarante concubines à la taille fine et ton épouse légitime, la dame Bourla, se lamentaient tandis que ton fils Ourouz et tes guerriers marchaient pieds nus, affamés, prisonniers des infidèles. Tes chevaux magiques, tes infatigables chameaux, ton trésor de pièces d'or, les infidèles ont tout enlevé.

À ces mots un nuage de ténèbres s'étendit devant les yeux de Kazan qui, perdant le sens, maudit le berger :

— Que ta langue pourrisse et que tes lèvres se dessèchent, ô berger ! Que le destin marque sur ton front une destinée fatale.

Mais le berger lui répondit :

— Ô mon maître Kazan, pourquoi retourner sur moi ta colère ? Six cents infidèles ont attaqué mon troupeau et mes deux frères sont tombés dans la lutte. Je n'ai livré aux infidèles aucune de tes grasses brebis. Trois fois blessé, je reste seul avec ma peine. Est-ce là mon crime ? Donne-moi ton cheval brun tacheté, ton bouclier et ton épée faite de noir acier, ton arc durci dans la poussière blanche et ton carquois plein de flèches. Je courrai sus à l'infidèle et j'effacerai par la victoire la tache sanglante qui marque mon front. Si je meurs, ce sera pour l'honneur de ton nom, et avec l'aide de Dieu je sauverai ta famille et tes biens.

Et comme Kazan pressait son cheval le berger le suivit :

— Ô mon maître, tu vas recouvrer ta fortune et les tiens. Moi je vais venger le sang de mes frères.

Avant de partir ils s'assirent au pied d'un arbre pour manger un agneau que le berger avait tué et fait cuire la veille au soir. Tandis qu'ils mangeaient, Kazan pensa que ce serait nuire à sa renommée de courage que d'emmener ce berger avec lui à la poursuite des infidèles. Les beys des Oghouz penseraient qu'il aurait hésité à combattre seul. Saisissant le berger, il le lia solidement à un arbre et s'en alla en lui disant :

— Ô berger, coupe tes liens et défais-toi de cet arbre avant que la faim ne te prenne et que tes yeux ne s'obscurcissent, ou bien les loups et les vautours te dévoreront.

Kazan s'éloignait à peine que le berger, rassemblant ses forces, déracine l'arbre et, le portant sur son dos, suit le sultan. Kazan le voit venir, s'arrête et l'attend :

— Que viens-tu donc faire ici avec cet arbre ?

— Ô mon maître, tu poursuis les infidèles, mais bientôt tu auras faim. Avec ce bois je ferai cuire ton repas.

Cette réponse plut à Kazan qui descendit de son cheval, délia le berger et, l'embrassant sur le front, lui dit :

— Si Dieu me permet de délivrer les miens, je te ferai écuyer.

Et ils prirent tous les deux le chemin.

Pendant ce temps Melik passait son temps en orgies et en débauches.

— Savez-vous, dit-il à ses compagnons, comment nous mettrons le comble à l'affliction de Kazan ? Faisons venir sa femme légitime, la dame Bourla, et contrainsons-la à remplir nos verres.

Mais Bourla, soucieuse de cacher sa qualité, avait déjà fait la leçon aux quarante concubines de Kazan.

— Si quelqu'un demande qui est la femme légitime de notre maître, répondez toutes d'une seule voix.

Et quand les hommes de Melik arrivèrent, entre ces filles toutes plus belles les unes que les autres et qui affirmaient toutes avec énergie être l'épouse légitime de Kazan, ils ne surent qui choisir.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Melik, pendez à un crochet Ourouz, le fils de Kazan, dépecez-le, faites-le rôtir à grand feu et donnez sa chair à manger aux prisonnières. Celle qui refusera d'y toucher est la dame Bourla.

Quand elle apprit ce projet, Bourla se précipita auprès de son fils :

— Ô mon fils, sais-tu ce que j'ai pu comprendre dans les chuchotements des serviteurs de Melik ? Ô mon fils que j'ai porté dans mon sein et que j'ai tant de fois veillé, quand tu dormais dans ton berceau doré, voici ce qu'ont décidé les infidèles :

« Sortez Ourouz, le fils de Kazan, de sa prison, étranglez-le avec une couverture, suspendez-le à un crochet, écorchez-le et faites de sa chair un plat que vous porterez aux prisonnières. Celle qui refusera d'en manger est la dame Bourla. Amenez-la à notre festin et nous lui ferons remplir nos verres. »

— Que dois-je faire, ô mon fils ? Dois-je accepter de manger la chair de ma chair, ou dois-je me prostituer auprès des infidèles à la bouche impure, et perdre l'honneur de mon époux ?

Ourouz, les larmes aux yeux, s'écria avec force :

— Que ta langue pourrisse, ô mère, pour oser dire de pareilles choses. Si la crainte de Dieu ne m'arrêtait pas, je t'écraserais la face contre terre et te ferais rentrer tes paroles dans la gorge. Qu'ils me pendent à un croc, qu'ils me dépècent et qu'ils grillent ma chair. Quand on te la présentera pour la manger, cette chair de ton fils, mange-la comme les autres femmes de mon père et que les infidèles ne

puissent te reconnaître. L'honneur de mon père doit passer avant tout.

Puis comme sa mère se lamentait, déchirant ses vêtements et dénouant sa chevelure, il reprit :

— Pourquoi gémir, ô mère ? La mort du poulain entrave-t-elle la marche de la horde de chevaux sauvages ? Et quand meurt un agneau, le troupeau de moutons ne peut-il plus profiter des gras pâturages ? Que tu survives et que mon père soit sain et sauf et vous retrouverez bien des fils comme moi.

Mais quand sa mère eut rejoint le groupe des femmes, Ourouz, comme on venait le chercher pour le conduire au supplice, pleura sur sa jeunesse et sur la mort qui le frappait avant qu'il eût pu devenir un guerrier accompli, sur son cheval et son faucon, sur ses frères d'armes et ses compagnons de chasse qui l'attendraient en vain dans la steppe...

C'est alors que parurent Salour Kazan et son fidèle berger armé de sa redoutable fronde qui avait déjà fait tant de ravages dans les rangs des infidèles. Bientôt tous les chefs des tribus, avertis du désastre, accoururent avec leurs troupes se ranger à ses côtés. Gune le noir, son frère, arriva le premier, puis Doundar le fol, Boudak le noir qui avait forcé les forteresses de Mardin et de Diyarbekir, et Chir Chemseddin qui avait tué de sa main soixante mille infidèles et Beyrek, conseiller préféré de Salour, et le grand Ourouz à la bouche de cheval dont soixante peaux de bouc ne suffisaient pas à couvrir les larges épaules, et Bukduz qui voyait en songe le visage du prophète, et Eren le brave, conquérant de trente-sept citadelles, et tous ceux qu'il serait trop long d'énumérer. Tous tirèrent leur épée et se groupèrent autour de leur chef. Salour, s'approchant de l'ennemi, réclama à haute voix qu'on lui rendît au moins sa vieille mère, mais des insultes furent les seules réponses. Et tandis que les trompettes sonnaient, les Oghouz se préparèrent au combat par des ablutions et des prières.

Ce fut une lutte digne de la fin des temps. Les têtes roulaient de toutes parts, les sabres s'entrechoquaient et la pluie de flèches obscurcissait le jour. Doundar le fol attaqua par la gauche et Boudak le noir par la droite. Salour Kazan, fonçant au centre des rangs ennemis, renversa Melik et lui coupa la tête. Douze mille infidèles furent passés au fil de l'épée. Cinq cents des fils d'Oghouz périrent glorieusement. Salour Kazan recouvra son fils, ses femmes, ses trésors. Il fit écuyer le berger Karadjouk, qu'il garda désormais à ses côtés, et des fêtes se déroulèrent pendant sept jours et sept nuits.



Les aventures de Bamsou Beyrek

EXTRAIT TIRÉ DU LIVRE DE DEDE KORKOUT



Le grand khan Bayoundour avait réuni autour de lui les chefs des tribus Oghouz, des plus proches comme des plus lointaines. En face de lui se tenait son fils, Boudak le noir ; à sa droite Ourouz, fils de Kazan ; sa gauche Yugnek, fils de Kazlouk le grand. À la vue de tous ces jeunes gens dans la fleur de l'âge, les larmes vinrent aux yeux de Beure, un de ceux qui étaient là. Le gendre de Bayoundour, Salour Kazan, lui demanda la cause de sa tristesse.

— N'ai-je donc pas de quoi pleurer ? dit alors Beure Bey. Le sort ne m'a pas favorisé à ce point. Je n'ai ni fils, ni frères. Je pleure pour mon domaine, pour ma couronne, pour mon trône qui restera vacant quand je viendrai à disparaître. Si j'avais un fils, il serait là aussi aux côtés de Bayoundour khan, et je me reposerais sur lui de l'avenir de ma tribu.

Tous ceux qui étaient présents prièrent Dieu pour qu'il donnât un fils à Beure. Alors l'un des convives, nommé Bidjan, se leva à son tour et demanda de prier Dieu qu'il lui donnât, à lui Bidjan, une fille.

— Soyez témoins, dit-il, que si Dieu me donne une fille je la promets dès aujourd'hui solennellement au fils qui doit naître de Beure.

Un an plus tard, Dieu donna un fils à Beure et une fille à Bidjan. Beure se réjouit fort de la naissance de ce fils tant désiré. Quand celui-ci entra dans son adolescence, Beure envoya une caravane jusqu'en Roumélie chercher pour son fils de somptueux cadeaux. Les caravaniers allèrent jusqu'à Istanbul et en revinrent avec un magnifique cheval gris doué de qualités magiques, un arc fait d'un bois précieux d'une dureté à toute épreuve et une massue enrichie de pierres précieuses. Le fils de Beure bey avait alors quinze ans. Il n'avait pas encore de nom, car en ce temps-là on ne donnait pas de nom à un garçon avant qu'il n'ait versé le sang et triomphé dans des

combats. Un jour qu'il chassait non loin de la frontière des pays païens, il s'arrêta pour passer la nuit chez un palefrenier de son père qui y gardait des troupes de chevaux. Or, non loin de là, de l'autre côté de la frontière, la caravane qui revenait avec les cadeaux qui lui étaient destinés fut aperçue par des espions des païens et attaquée de nuit, à l'improviste, par cinq cents hommes qui la pillèrent de fond en comble. Quelques caravaniers réussirent à s'échapper et à gagner le pays Oghouz. À la première cabane où ils s'arrêtèrent, ils virent un jeune guerrier richement armé, environné d'une troupe d'hommes en armes. Ils se jetèrent à ses pieds.

— Ô seigneur, écoute-nous. Nous rapportons au pays Oghouz des objets de prix. Nous étions parvenus au défilé noir quand les païens nous ont assaillis, nous ont enlevé nos marchandises, ont fait prisonniers nos compagnons. Viens à notre secours !

À ces paroles le fils de Beure, vidant d'un trait le vin qui était dans sa coupe d'or et jetant celle-ci à terre, commanda qu'on lui amène sa monture et sauta à cheval, suivi de ses compagnons. Un des caravaniers leur servit de guide. Ils tombèrent à l'improviste sur les païens sans méfiance, les dispersèrent et firent un grand carnage de ceux qui voulaient résister. Les caravaniers purent recouvrer leurs marchandises et délivrer leurs compagnons. Alors le chef de la caravane s'inclinant devant le jeune guerrier lui offrit, en remerciement et signe de gratitude, de choisir ce qui lui plairait dans les marchandises. Le fils de Beure demanda un coursier gris, un arc et une massue qui lui avaient plu particulièrement. Les caravaniers changèrent de visage.

— Est-ce trop ? demanda le jeune homme.

— Non, dirent-ils, mais ce sont précisément les cadeaux que nous rapportons d'Istanbul pour le fils de notre prince.

— Qui est-ce donc ?

— C'est le fils de Beure bey.

Alors le jeune guerrier, sans mot dire, pressa son cheval et s'éloigna.

Peu après son retour auprès de son père, la caravane arriva également. Beure fit dresser une somptueuse tente, y étala les tapis les plus magnifiques et fit asseoir à ses côtés son fils qui n'avait pas soufflé mot de son équipée. Quand les caravaniers entrèrent et virent devant eux le jeune guerrier qui les avait sauvés, ils se précipitèrent à ses genoux et lui baisèrent les mains. Beure se courrouça d'abord de voir rendre à son fils les premiers honneurs, avant lui-même. Mais il se réjouit fort, quand il en eut l'explication, du courage déployé par celui-ci. Il fit réunir tout le peuple et, en présence d'une foule immense, le vieux Dede Korkout choisit le nom du jeune guerrier.

— Le Dieu tout-puissant t'a donné un fils, Beure bey. Qu'il étende sur lui sa bénédiction. Qu'il lui livre passage dans les eaux des torrents teintes du sang des combats et qu'il le protège dans la mêlée. Que son nom soit Bamsou Beyrek au cheval gris.

— Que ce nom lui soit propice ! cria la foule, et tous élevèrent les mains vers le ciel.

Après la fête, tout le monde monta à cheval et partit pour la chasse. Un troupeau de cerfs apparut. Bamsou Beyrek en poursuivant un des animaux se laissa entraîner assez loin et arriva à une plaine verdoyante. Au milieu d'une vaste prairie se dressait une tente qui était celle de la princesse Fleur, fille de Bidjan, qui lui était de tout temps destinée en mariage. Le cerf se réfugia près des tentes et c'est là que Bamsou Beyrek alla le forcer. Les femmes avaient vu la scène.

— Quel est donc ce coquin qui vient chasser dans nos pâturages ? dirent-elles. Voyons s'il saura se montrer généreux.

Et une vieille femme alla lui demander une part de son butin.

— Vieille, dit Beyrek, je ne suis pas un chasseur de métier. Je suis prince et fils de prince. Tout le gibier est pour vous. Mais, si je ne suis pas indiscret, dites-moi donc à qui sont ces tentes ?

— Jeune seigneur, ce sont les tentes de la princesse Fleur, fille de Bidjan bey.

À ces mots Beyrek s'en retourna, sentant son cœur battre.

Il n'était pas encore loin que les compagnes de la princesse lui présentent la dépouille du cerf, qui était splendide.

— Qui donc était ce jeune guerrier ? demande-t-elle à ses compagnes.

Elles ne purent lui répondre, mais elles avaient bien vu qu'il s'agissait du fils de quelque puissant seigneur.

— Appelez-le donc, dit la princesse, et sachons à quoi nous en tenir.

On appela Beyrek qui revint sans se faire prier.

— Qui es-tu ? lui demanda la princesse.

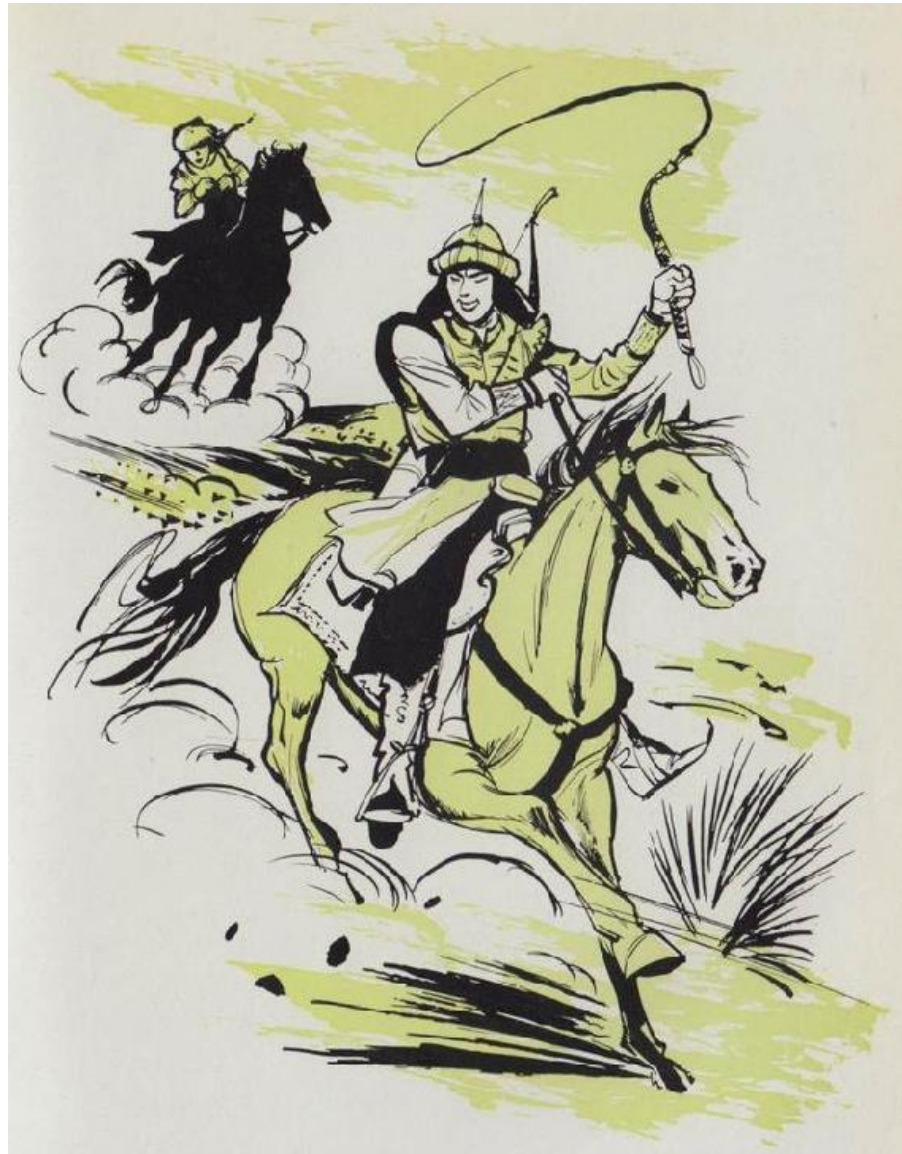
— On m'appelle Bamsou Beyrek et je suis le fils de Beure bey.

— Et quel bon vent t'amène donc dans ces parages, jeune homme ?

— On dit que Bidjan bey a une fille belle comme le jour. C'est elle que je voudrais voir.

— Bidjan bey n'est pas homme à te laisser approcher de sa fille. Mais je veux faire quelque chose pour toi. Je suis la meilleure amie de la princesse et je veux savoir si tu es digne d'elle. Allons chasser ensemble. Si ton cheval se montre plus rapide que le mien, si ta flèche s'envole plus loin que la mienne, si tu peux triompher de moi à la lutte, je te promets de te mener à elle.

Beyrek accepte et les voilà partis. Le cheval de Beyrek donne facilement la victoire à son maître, de même que son arc, tendu à l'extrême, lance ses flèches plus loin qu'aucun autre.



— Nul n'a encore jamais vaincu mon cheval à la course, ni dépassé mes flèches, dit la jeune fille. Mais maintenant luttons ensemble que j'éprouve ta force et ta souplesse, et non la rapidité de ton cheval ou la valeur de ton arc.

La lutte est sévère et un moment Beyrek, renversé par un habile croc-en-jambe, a le dessous, mais il pense aux railleries qui se déchaîneraient s'il était vaincu ; il pense aussi à sa fiancée inconnue et, rassemblant ses forces, il renverse facilement la jeune fille et lui fait toucher le sol de ses deux épaules.

Alors la jeune fille se révéla. Bamsou Beyrek l'embrassa trois fois et la dernière fois si fort qu'il la mordit jusqu'au sang. Puis, tirant l'anneau qu'il portait au doigt, il le passa à celui de sa fiancée, en signe de promesse mutuelle.

Beyrek retourne le soir à la maison de son père et lui déclare qu'il veut se marier.

— Quelle fille te chercherons-nous, mon fils, parmi les tribus Oghouz ?

— Mon père, il me faut une épouse qui, lorsqu'il faudra partir, soit prête avant moi, qui sautera sur son cheval avant que je ne sois monté sur le mien, qui m'apporte la tête de mon ennemi avant que je ne l'ai atteint.

— Mon fils, si c'est un tel compagnon d'armes qu'il te faut, la seule épouse qui te convienne à ma connaissance est la princesse Fleur, fille de Bidjan bey.

— Mon père, c'est elle que je veux.

— Ce serait chose facile si un de ses frères, Kartchar le fou, n'était atteint d'une telle jalousie qu'il a tué jusqu'à présent tous ceux qui ont prétendu à la main de sa sœur. Je vais réunir un conseil pour examiner la situation.

Les discussions furent longues et compliquées, car il n'y avait guère de volontaires pour aller demander la princesse en mariage au nom de Beure bey et de son fils. Enfin on jugea convenable d'y envoyer le vieux Dede Korkout.

— J'y consens, dit celui-ci, mais vous savez quel risque je cours. Apportez-moi donc deux des chevaux magiques de l'écurie de Bayoundour khan.

Et Dede Korkout se mit en route, monté sur un des chevaux et tenant l'autre par la bride. Kartchar le fou tirait à la cible avec ses compagnons d'armes devant sa demeure. Dede Korkout le vit de loin et courbant la tête lui adressa un respectueux salut. Kartchar le fou fronça les sourcils.

— Que veux-tu, vieillard au front blanc et à la mort prochaine ?

Que viens-tu chercher ici ?

— J'ai traversé les montagnes noires et les torrents écumants pour venir, par l'ordre de Dieu et selon la parole du prophète, demander en mariage ta sœur, la princesse Fleur, qui est plus belle que le jour, pour Bamsou Beyrek.

À ces paroles Kartchar écuma.

— Qu'on m'amène mon cheval ! cria-t-il.

Sans l'attendre Dede Korkout éperonna son cheval et s'enfuit à toute allure. Mais le démon le poursuivait. Quand son cheval se fatigua, il l'abandonna et sauta sur l'autre, regagnant alors un peu de terrain. Mais bientôt, malgré ses efforts désespérés, il fut rejoint. Kartchar avait tiré son sabre et s'apprêtait à lui trancher la tête quand Dede Korkout invoqua le seigneur et dit au dément :

— Que ta main se dessèche !

Et par l'ordre de Dieu la main de Kartchar fut paralysée. Alors il se jeta aux pieds du vieillard.

— Sauve-moi. Redonne la vie à ma main et je donnerai ma sœur.

Dede Korkout pria encore et la main de Kartchar retrouva la vie. Mais il commença tout de suite à regretter sa promesse.

— Je donnerai ma sœur, dit-il, mais en échange il me faut mille chamelles qui n'aient jamais porté de petits, mille étalons qui n'aient jamais approché de juments, mille béliers qui n'aient jamais conduit de troupeaux, mille chiens sans queue et sans oreilles et mille puces dévorantes.

Dede Korkout promit tout cela et s'en retourna. Avec bien de la peine on rassembla tous les cadeaux, chameaux, étalons, béliers, chiens auxquels on avait coupé les oreilles et la queue, sans oublier les puces. Dede Korkout poussant devant lui les troupeaux les amena à Kartchar qui les inspecta avec satisfaction, et rit aux éclats en voyant les pauvres chiens mutilés.

— Mais où sont donc les puces ? dit-il.

— Mon fils, dit Dede Korkout, ce sont là des animaux terribles. Je les ai toutes enfermées dans une grande caisse, de peur qu'elles ne s'échappent. C'est là seulement que tu pourras les voir et les examiner à loisir.

Et il fit entrer le fol dans la caisse aux puces dont il referma la porte sur lui à double tour. Au bout de quelques secondes Kartchar poussa des cris perçants :

— Ah ! mon Dieu ; vieillard, ouvre-moi. Je meurs. Vieillard, ouvre donc cette porte !

— Eh ! Jeune homme. N'est-ce pas là ce que tu désirais ? De quoi te plains-tu ?

Et il laissa Kartchar mijoter quelque peu dans la caisse avant de lui ouvrir. Quand on le laissa sortir il était en piteux état, la tête enflée et informe, prêt à rendre l'âme. Il se jeta aux pieds du vieillard.

— Sauve-moi de cette torture, au nom du Dieu tout-puissant !

— Va te jeter dans l'eau, mon fils, dit Dede Korkout.

Quand le fol, tout grelottant et débarrassé de ses puces, sortit du fleuve voisin, il était résigné à laisser faire les préparatifs des noces.

Or la renommée de beauté de la princesse Fleur n'avait pas été sans se répandre dans les pays voisins. Et beaucoup qui ne l'avaient jamais vue, en étaient devenus, au simple dit de ses charmes, follement amoureux. Le prince païen qui tenait le château de Baybourt était de ceux-là. En apprenant que les noces devaient avoir lieu la nuit suivante, il réunit 700 hommes et fondit sur le camp, tout aux fêtes et sans méfiance. Les païens échouèrent dans leur tentative mais beaucoup des compagnons de Beyrek tombèrent en protégeant les tentes et trente-neuf autres furent faits prisonniers et emmenés en captivité, avec Beyrek lui-même. Le père de Beyrek arracha son turban qu'il foula aux pieds et, de douleur, déchira ses vêtements en appelant son fils. Sa vieille mère aux cheveux blancs pleura des larmes amères, se laboura le visage de ses ongles et, coupant ses cheveux et voilant son visage, s'enferma dans sa demeure. Ses sœurs prirent le deuil. Quant à la princesse Fleur elle éclata en plaintes :

— Ô toi, mon héros magique et royal, disait-elle, toi dont je n'ai pu voir le visage jusqu'à m'en rassasier, où donc es-tu parti, me laissant ainsi seule ? Ô mon âme, toi que j'ai vu de mes yeux, aimé de mon cœur, choisi pour mon maître, ô toi, objet du désir et de l'affection de toute la race d'Oghouz, ô Beyrek, où t'en es-tu allé ?

Et tous les seigneurs et le peuple tout entier prirent le deuil de celui qu'ils aimaient.

Seize ans s'étaient passés. On ne savait si Beyrek était mort ou vivant. Kartchar se rendit à l'audience de Bayoundour khan, fléchit le genou et dit :

— Que Dieu accorde une longue vie à Votre Majesté. Si Beyrek était encore en vie, depuis seize ans qu'il a disparu, nous l'aurions vu revenir. S'il se trouvait un guerrier pour faire des recherches et s'il m'apportait la certitude que Beyrek est vivant, je lui donnerais des riches étoffes et de l'or. S'il m'apportait la nouvelle de sa mort, je lui donnerais ma sœur en mariage.

Alors se leva un nommé Yaloundjouk(6) :

— Ô mon sultan, j'apporterai la nouvelle de sa vie ou de sa mort.

Or Beyrek lui avait jadis fait don d'une de ses chemises, qu'il avait gardée sans la porter. Il l'imbiba de sang et la porta à Bayoundour :

— Qu'est-ce donc que cela ? dit le sultan.

— Voici la preuve de la mort de Beyrek. Il a été tué près du défilé noir.

À cette vue les compagnons de Bayoundour se lamentèrent et le khan ordonna de porter la chemise à la fiancée de Beyrek pour qu'elle pût la reconnaître. La princesse Fleur fondit en larmes en voyant le linge ensanglanté. L'espoir abandonna ceux qui espéraient encore. Kartchar fit célébrer les fiançailles de sa sœur avec le fourbe.

Seul Beure, le père de Beyrek, n'était pas convaincu. Il fit appeler ses caravaniers et leur ordonna de se mettre en quête, eux aussi, et de chercher la preuve de la mort de son fils. Ils partirent, marchant jour et nuit. Bientôt ils passèrent devant le château de Baybourt. C'était jour de fête chez les païens et, tandis qu'ils mangeaient et buvaient, ils faisaient venir Beyrek et lui faisaient jouer du luth pour les distraire.

Alors Beyrek, voyant par la fenêtre la caravane qui passait, chanta de sa voix puissante :

Réponds, caravane qui passe,
Présent de mon père, présent de ma mère,
Caravane qui presses la marche de tes chevaux royaux,
Entends ma voix, comprends ma peine.
Les tribus des Oghouz quel est le destin ?
Salour Kazan, le fils d'Oulach,
Est-il en vie ? dis-moi, caravane.
Deli Doundar, le fils de Kazan Seldjouk,
Est-il en vie ? dis-moi, caravane.
Mon père à la barbe blanche, ma mère aux cheveux blancs,
Sont-ils vivants ? dis-moi, caravane.
Et celle que mes yeux ont admirée, que mon cœur aime,
La princesse Fleur, fille de Bidjan,
Est-elle dans sa demeure ou déjà dans la tombe ?
Réponds, caravane qui passe.

Et au loin le chant des caravaniers lui répondit :

Es-tu donc vivant, est-ce toi qui chantes, Bamsou, ô mon âme ?
Deli Doundar, fils de Kazan Seldjouk,
Est en vie, si tu veux le savoir, ô Bamsou,
Et Boudak, fils de Gune le Noir,
Est en vie, si tu veux le savoir, ô Bamsou.
Mais pour toi, Bamsou, ils ont pris le deuil.
Ton père à la barbe blanche, ta mère aux cheveux blancs,
Ils sont vivants, si tu veux le savoir, ô Bamsou,
Mais pour toi, Bamsou, ils ont pris le deuil.
Et tes sept sœurs,
Je les ai vues pleurer sur tous les chemins
Et déchirer leurs vêtements, ô Bamsou.

Et celle que tes yeux ont admirée,
Celle que ton cœur a aimée,
La princesse Fleur, fille de Bidjan,
On l'a promise au fourbe Yaloundjouk.
Ah ! Beyrek,
Envole-toi bien vite de ce château de Baybourt.

Beyrek rejoignit en pleurant ses compagnons de captivité. Et ils se lamentèrent ensemble sur leurs familles lointaines et la patrie perdue.

Or le prince des païens avait une fille qui s'était éprise de Beyrek et qui venait le voir chaque jour en secret dans sa prison. Elle le vit ce jour-là plus triste que de coutume. Beyrek expliqua son chagrin, atténué par le temps et brusquement ravivé par les nouvelles reçues. Alors la fille du prince lui dit :

— Je veux te rendre heureux. Si je t'apporte une corde qui te permette de descendre au bas de la muraille, me promets-tu, quand tu auras retrouvé ta famille, de revenir m'enlever et de m'emmener dans ton pays ?

Beyrek jura selon la formule consacrée :

— Que mon épée me déchire, que mes flèches me transpercent, que je sois labouré comme le sol et que je sois dispersé au vent comme la poussière du chemin si je ne reviens pas te chercher.

La jeune fille apporta la corde et Beyrek se laissa glisser jusqu'au pied de la muraille. Il remercia Dieu et prit la route. Non loin de là, il vit son cheval magique, Bengiboz, qui l'attendait au milieu de la prairie. En le voyant, le cheval se cabra et hennit joyeusement.

Beyrek se tourna vers lui et embrassa son frère retrouvé. Monté sur son coursier il retourna provoquer les païens sous les murs de leur château, les menaçant des pires vengeances s'ils touchaient un cheveu de la tête de ses compagnons. Puis il partit au galop, vainement poursuivi par une troupe de cavaliers qui cessèrent bientôt leurs efforts inutiles. Il atteignit la frontière et rencontra peu après sur le chemin un barde qui suivait la même route.

— Où vas-tu donc, poète ?

— Je vais aux noces, seigneur.

— À quelles noces ?

— À celles de Yaloundjouk.

— Qui donc épouse-t-il ?

— L'ancienne fiancée du seigneur Beyrek qui fut jadis tué par les païens.

— Poète, donne-moi ton luth. Je te laisse mon cheval en échange. Garde-le jusqu'à mon retour.

Beyrek prit le luth et poursuivit son chemin jusqu'au camp de son

père. Il rencontra sur le chemin quelques bergers qui amoncelaient des pierres.

— Que faites-vous là ? dit-il. Quand un voyageur trouve une pierre sur sa route, il la prend et la jette au loin. Pourquoi donc en accumuler de la sorte ?

— Étranger, tu ne connais pas notre peine. Notre maître avait un fils qui disparut voici seize ans, enlevé par les païens. On le dit mort mais rien n'est moins certain. Et voici qu'ils donnent sa fiancée en mariage à un imposteur, qui a apporté la nouvelle de sa mort. Nous ramassons des pierres pour tuer ce fourbe s'il passe par ici.

Ensuite Beyrek arriva près des maisons. Il y avait là une fontaine à l'ombre d'un grand arbre. Et il vit la plus jeune de ses sœurs qui, penchée sur la source, pleurait et gémissait, appelant son frère Beyrek. Alors il s'approcha doucement et chanta sur son luth :

Ô jeune fille, qu'as-tu donc à pleurer ?
Pourquoi te lamenter sur celui qui n'est plus là
Quand devant toi s'étend la montagne noire et ses verts pâturages,
Quand tu peux boire à ses sources exquis.
Quand les chevaux royaux piaffent dans les écuries.
Et quand les chameaux reviennent lourdement chargés de présents,
Quand les moutons de tes étables sont engraisés pour le festin,
Et quand s'offrent à toi l'ombre et la fraîcheur des tentes ?

La jeune fille répondit :

Ô poète, tais-toi ; ne chante pas, poète.
La montagne noire qui s'étend en face de nous,
C'était l'alpage de Beyrek, mon seigneur.
Je n'y suis pas montée depuis qu'il est parti.
Ses eaux froides et ses sources délicieuses,
Beyrek mon seigneur y buvait.
Je n'y ai pas goûté depuis qu'il est parti.
Les chevaux royaux qui remplissent les écuries
Sont semblables à ceux que montait Beyrek, mon seigneur.
Je ne les ai pas montés depuis qu'il est parti.
Les chameaux qui revenaient lourdement chargés de présents,
C'était pour Beyrek qu'ils portaient leurs fardeaux,
Mais ils n'apportent plus rien depuis qu'il est parti.
Les moutons gras des étables.
C'était pour les festins de mon seigneur Beyrek,
Mais il n'y a plus de festin depuis qu'il est parti.
Les tentes noires, c'est Beyrek qui y demeurerait,
Et je n'y ai pas dormi depuis qu'il est parti.

Puis elle reprit :

Mais dis-moi, poète, toi qui viens d'au-delà des monts,
N'as-tu pas vu un jeune guerrier du nom de Beyrek ?
Toi qui as traversé les torrents écumants,
N'as-tu pas vu un jeune guerrier du nom de Beyrek ?
Toi qui es passé par les villes fameuses,
N'as-tu pas vu un jeune guerrier du nom de Beyrek ?
Ô poète, la montagne noire s'est abattue dans l'abîme
Et tu ne le savais pas.
L'arbre au frais ombrage a été coupé
Et tu ne le savais pas.
J'avais un frère au monde et il m'a été pris
Et tu ne le savais pas.
Ô poète, tais-toi, ne chante pas, poète,
Il ne faut pas de chants pour une fille qui pleure.

— Poursuis ton chemin, dit-elle. Un peu plus loin il y a une noce et des réjouissances. Tu y trouveras à t'employer.

Un peu plus loin Beyrek vit ses grandes sœurs qui se lamentaient également. Il tendit la main et demanda quelque chose à manger. On lui donna les restes du repas. Il quémenda alors quelque vieux vêtement qui lui permît de se vêtir honorablement pour la noce. Elles lui apportèrent un vieux caftan qui avait jadis été le sien. Il le revêtit et il lui allait si bien, on l'aurait si bien dit fait pour lui que les filles saisirent la ressemblance et en furent tout attristées. L'image de leur frère leur revint à la mémoire et des larmes remplirent leurs yeux. Alors Beyrek, craignant d'être reconnu à la noce par quelqu'un de ses anciens compagnons d'armes, jeta dans un coin le vieux caftan et se rendit aux fêtes avec ses haillons qui le rendaient méconnaissable.

Les plus habiles archers étaient réunis et tiraient à l'arc, au milieu d'une foule considérable. Il y avait là Boudak, fils de Gune le Noir, Ourouz, fils de Kazan, Yugnek et Chirchemseddin, Kartchar le fou et d'autres encore. Il y avait aussi Yaloundjouk. Beyrek se glisse au premier rang et, s'accompagnant sur son luth, encourage les concurrents. Mais quand le fiancé prend son arc, il lui crie :

— Que ta main se dessèche, que tes doigts pourrissent, ô porc, fils de porc.

Yaloundjouk se met à rire en voyant le pauvre hère qui l'insultait.

— Insensé, qu'es-tu donc pour oser dire de pareilles choses ? Prends cet arc et voyons si tu pourras seulement le tendre, ou bien je te briserai en deux comme un roseau.

Beyrek prit l'arc et le banda si fort qu'il cassa net.

— Ton arc n'est bon qu'à jeter au feu, dit-il.

Yaloundjouk écumant ordonna d'apporter l'arc de Beyrek, que nul autre que le héros disparu n'avait jamais pu tendre. Beyrek banda l'arc sans effort et à la première flèche traversa l'anneau qui servait de

cible. Tout le monde applaudit et le bruit parvint jusqu'à Kazan qui fit appeler le vainqueur. Le poète arriva, s'inclina profondément.

— Eh bien ! poète, que veux-tu comme récompense ? Une tente, un esclave, de l'or ?

— Ô grand khan, répondit le poète, je voudrais seulement prendre ma part du festin et me remplir le ventre.

— Certes, tu y auras ta part, daigna dire le grand khan. Et de plus je veux qu'aujourd'hui s'attachent à toi tous les privilèges de la couronne, et se tournant vers ses conseillers :

— Qu'on le laisse aller où bon lui semble et que ses moindres désirs soient exécutés, dit-il.

À ces mots Beyrek se dirigea vers la salle du festin et fit honneur aux mets succulents qu'on lui présenta. Puis il se dirigea vers les appartements des femmes. Il chassa les joueurs de flûte et de tambourin. D'abord interloquées, les femmes apprirent que c'était par l'ordre du khan que le poète errant avait le droit d'entrer où bon lui semblait. Il exigea de faire danser la future épousée. Or la princesse Fleur, toute à sa tristesse et à ses souvenirs, n'avait nulle envie de danser. Une de ses compagnes se leva à sa place, mais le poète la renvoya en disant que ce n'était pas elle la véritable épousée. Une autre, sous ses voiles, eut le même sort. Enfin la princesse Fleur arriva et se mit à danser. Elle avait encore au doigt l'anneau de fiançailles que Beyrek lui avait jadis donné. Le poète le lui demanda. Mais la princesse refusa.

— Cet anneau n'est pas à toi. Il est à Bamsou Beyrek que j'aimais et qui n'est plus. Tu ne peux savoir, ô poète, les souvenirs qui s'y attachent pour moi.

Alors Bamsou chanta :

N'ai-je donc pas chassé le cerf jusqu'à ta demeure
Monté sur mon cheval gris ?
Ne m'as-tu donc pas rappelé lorsque je m'en allais ?
N'avons-nous pas chevauché côte à côte ?
N'avons-nous pas lutté tous les deux ?
N'est-ce pas moi qui passai cet anneau à ton doigt,
Moi Bamsou Beyrek ?

À ces mots la princesse Fleur reconnut celui qu'elle n'avait pas cessé d'attendre au fond de son cœur. Le bruit de ce retour se répandit vite dans tout le camp. Beure bey, le vieux père de Beyrek, affaibli par l'âge et devenu aveugle, refusa d'abord d'y croire. Mais quand Beyrek s'approcha, les yeux du vieillard recouvrèrent subitement la lumière.

Le fourbe Yaloundjouk s'était enfui à la nouvelle. Il s'enfonça dans une plaine couverte de roseaux, impénétrable aux chevaux. Beyrek fit

mettre le feu aux roseaux et le fuyard, débusqué par la fumée, dut sortir et s'enfuir en terrain découvert où Beyrek le rejoignit vite. Renversé et l'épée sur la gorge il demanda grâce et Beyrek lui accorda la vie.

Avant de célébrer ses noces, Beyrek avait encore une dette à remplir, libérer ses compagnons toujours captifs. Kazan et lui conduisirent l'armée jusqu'à la citadelle de Baybourt. Après une grande bataille les païens furent vaincus, leurs murailles abattues et les trente-neuf compagnons de Beyrek recouvrèrent la liberté. Alors les noces du héros furent célébrées au milieu d'une grande joie et le pays des Oghouz connut des jours heureux.



La légende du jeune Osman

D'APRÈS LA VERSION DE BAGDAD



’ÉTAIT pendant le glorieux règne de Sultan Mourad. Le shah de Perse Abbas venait de conquérir Bagdad et y faisait régner la plus sombre terreur, persécutant les vrais croyants, les musulmans orthodoxes, transformant en écurie les tombeaux sacrés des plus vénérables imans. Nul ne pouvait quitter la ville et les routes étaient gardées. Enfin un homme d’une noble famille réussit à s’échapper en empruntant le costume d’un derviche persan et, ainsi déguisé, se dirigea vers Istanbul, dans le dessein d’informer le sultan du sort cruel des habitants de Bagdad. Mais le peuple d’Istanbul ainsi que les fonctionnaires du palais cachaient soigneusement au sultan toutes les nouvelles de Bagdad de peur que celui-ci, mettant fin à la paix où prospérait la cité, n’organisât une expédition de secours. Tous les gens qui venaient de la région de Bagdad se voyaient sévèrement interdire l’accès du palais et même l’entrée de la ville.

Notre homme, réussissant à dissimuler son origine, se fit admettre dans le personnel de la mosquée où le sultan allait faire sa prière. Il se fit vite une réputation de sagesse et de vertu. Un vendredi, alors que le prédicateur était malade au point de ne pouvoir accomplir son office, il lui proposa de prêcher à sa place, ce que ce dernier accepta avec empressement. Montant à la chaire, l’orateur se mit à décrire la grande souffrance du peuple de Bagdad, pris par les hérétiques qui attachaient leurs chevaux dans les lieux sacrés et tourmentaient sans cesse les véritables croyants. Le peuple, ému, se mit à faire retentir la mosquée du bruit de ses lamentations et le sultan, après avoir fait appeler le prédicateur, auquel il fit narrer en détail ce qui se passait à Bagdad, décida d’organiser une expédition.

Sur toutes les places de la ville les crieurs publics annoncèrent qu’on n’accepterait dans l’armée que des hommes d’âge mûr, ayant une barbe assez fournie pour qu’on pût y planter un peigne. Ainsi

composée l'armée se réunit et se mit en route. Comme on approchait de Bagdad, le sultan, désirant désigner à son armée un commandant capable et expérimenté et voulant éprouver les candidats possibles, fit appeler un par un tous ceux qu'il jugeait aptes au commandement et leur posa cette simple question : « Où est Bagdad ? » « À deux jours de marche », disaient les uns, « à trois jours de marche », disaient les autres. Le sultan faisait immédiatement chasser honteusement de l'armée tous ceux qui lui répondaient de cette façon.

Or l'un des chefs de l'armée avait un fils âgé de dix-huit ans. Pour ne pas se séparer de l'adolescent auquel il était interdit de se trouver à l'armée, son père l'avait logé dans une grande caisse, percée de petits trous, qu'il faisait toujours transporter avec lui. L'enfant sortait le soir à la nuit tombée. Une nuit il vit son père soucieux et la mine défaite. Il en demanda la raison. Son père lui expliqua ce qui était advenu aux autres commandants et lui dit que c'était le lendemain son tour d'être questionné.

— Si le sultan te questionne demain, lui dit son fils, réponds-lui de cette façon : Prends dans ta main le drapeau, monte à cheval et presse ta monture. Bagdad est sous le pied de ce cheval.

De fait, le lendemain matin, le Sultan appelle le père du jeune homme et lui demande où se trouve Bagdad. Celui-ci répond comme son fils le lui avait conseillé et le sultan se plaît à entendre ces paroles. Toutefois, soupçonnant quelque stratagème, il demanda quel est le véritable inspirateur de cette réponse, promettant qu'en échange de la vérité il pardonnera tout. Le père du jeune homme raconta exactement ce qui s'était passé et le sultan fit venir l'enfant.

— Quel est ton nom ? lui demande-t-il.

— On m'appelle le jeune Osman.

— Ne sais-tu pas que j'avais ordonné de n'accepter à l'armée que ceux dont la barbe serait assez fournie pour qu'on pût y enfoncer un peigne et que les contrevenants sont passibles de la peine capitale ?

— Mon sultan, je ne suis pas aussi jeune que tu penses, je suis en réalité plus vieux que les vieillards.

— S'il en est ainsi, prends ce peigne et enfonce-le dans ta barbe.

Alors le jeune Osman prit le peigne et se l'enfonça dans la lèvre, faisant jaillir le sang. Le sultan reprit :

— Où donc est ta barbe ? Je ne te vois pas de poil sur le visage.

— Ma barbe n'est pas sur mon visage. C'est en moi que je porte les années et non sur mon visage. C'est moi qui ai compris que tu ne voulais pas véritablement apprendre la distance jusqu'à Bagdad mais bien éprouver le courage des chefs de ton armée, et c'est moi qui ai indiqué à mon père de quelle manière il devait te répondre.

— C'est toi qui es le chef que je cherche pour mon armée, dit alors

le sultan au jeune Osman, et il lui remit aussitôt les insignes du commandement.

L'armée était arrivée sous les murs de Bagdad et avait commencé le siège, mais les opérations ne progressaient pas. La lassitude gagnait la masse de l'armée et Sultan Mourad perdait peu à peu espoir de venir à bout de la ville. Une nuit, le jeune Osman fit un songe. Il vit lui apparaître le cheik Abd-ul-Kadir Geylani, saint chef d'une confrérie religieuse, qui était enterré dans la ville. Le cheik lui demanda la cause de ses soucis et de ses inquiétudes. Le jeune Osman lui expliqua que les munitions et les provisions s'épuisaient et que l'armée n'aurait bientôt plus les forces suffisantes pour s'emparer de Bagdad. Le cheik lui donne alors ce conseil :

— Demain matin, dis à Sultan Mourad de faire fondre un grand canon de fer.

Au matin, le jeune Osman raconte son rêve au sultan.

— Nous n'avons pas le fer qu'il faudrait pour fondre un canon, répond le sultan.

La nuit suivante le cheik apparaît de nouveau au jeune Osman ; il demande pourquoi on n'a pas fabriqué le canon. Le jeune Osman explique qu'il n'y a pas de fer.

— Réunissez tous les fers de chevaux et toutes les chaînes de fer que vous trouverez. Vous pourrez fondre un canon.

Ainsi fut fait. Le fer fut amassé et fondu, mais il n'y avait pas de moule pour faire un canon. La troisième nuit, le cheik apparaît encore au jeune Osman et demande pourquoi le canon n'est pas coulé. Le jeune homme répond qu'il n'y a pas de moule.

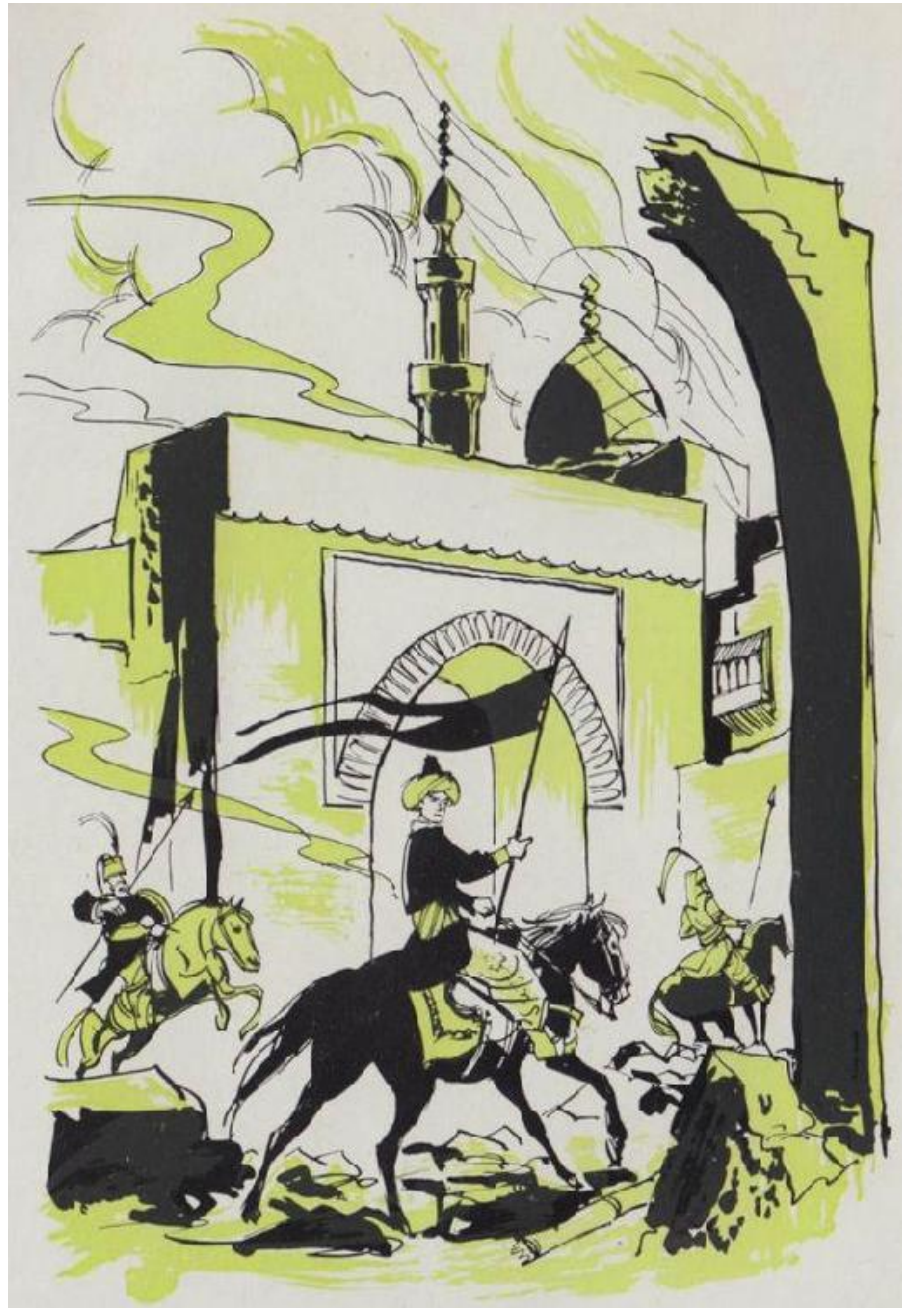
— Prenez un tronc d'arbre. Autour de ce tronc disposez une carcasse de planches en forme de ruche d'abeille. Ensuite coulez le fer entre le tronc et les planches. Vous aurez construit un excellent canon.

Le canon fut construit comme prescrit mais il manquait la poudre et les boulets. La quatrième nuit, le cheik apparut encore au jeune Osman.

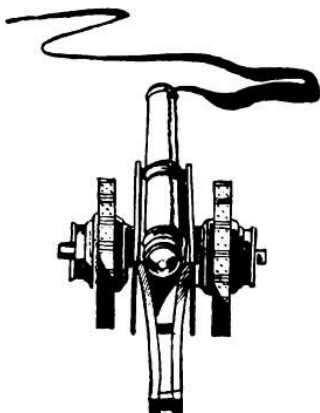
— Ne vous inquiétez pas du manque de poudre et de boulets, dit-il. Prenez de la terre comme poudre, des pierres comme boulets. Si vous ne réussissez pas à abattre le mur de la forteresse, je paraîtrai demain au-dessus de mon tombeau sous la forme d'un faucon blanc. Pointez le canon sur moi et tirez. Puis lancez un second boulet contre les murailles. Il ouvrira une brèche et vous pourrez pénétrer dans la ville.

Dès l'aube le jeune Osman court auprès du sultan. Tous les préparatifs sont faits pour l'assaut. À l'heure dite un oiseau blanc survole le tombeau du cheik et, comme annoncé, les murailles s'abattent au second coup de canon. Un grand combat s'engage dans la

ville. Le jeune Osman pénètre dans Bagdad en portant le drapeau de l'armée.



Dans la bataille, un coup de sabre lui tranche les deux mains mais le drapeau, sans tomber à terre, continuait d'avancer au-dessus des moignons sanglants. Un soldat vit ce prodige et poussa un grand cri. Aussitôt le drapeau tomba à terre et Osman, s'écroulant, rendit l'âme. Dans la ville conquise, il fut enterré sur les lieux mêmes de sa mort héroïque et son tombeau est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage où le peuple de la ville vient prier, en souvenir de sa libération.



Le fils de l'aveugle

VERSION ANATOLIENNE



Un vieux Turkmène nommé Yousouf régissait les troupeaux de chevaux du pacha de Bolou. C'étaient des chevaux magnifiques, orgueil de leur maître, qu'on menait paître dans les prairies verdoyantes au bord des rivières. Un jour un étalon blanc comme la neige sortit subitement des eaux et vint se mêler aux juments. Les poulains qui naquirent ne payaient pas de mine. Maigrelets et contrefaits, ils faisaient tache au milieu du troupeau. Or le pacha était un homme cruel. Furieux de voir ainsi déparer ses équipages, il ordonna de crever les yeux au malheureux gardien, puis le fit chasser ignominieusement, en lui faisant cadeau par dérision du plus difforme des poulains.

Yousouf n'avait qu'un fils, encore très jeune, qui prit dès lors le nom de Keuroglou(7) et jura de consacrer sa vie à la vengeance de son père et à la défense des opprimés.

Son vieux père avant de mourir lui prédit qu'il deviendrait un héros célèbre. Sur ses conseils, Keuroglou éleva soigneusement le poulain né de l'étalon magique. Par un étonnant miracle, ce poulain devint bientôt un magnifique cheval gris qui n'avait pas son pareil dans tous les pays des alentours. Beau et docile, il faisait l'orgueil de son maître et l'envie de tous ceux qui voyaient le jeune homme sur sa magnifique monture.

Un jour le pacha rencontra Keuroglou monté sur ce cheval. Il le réclama comme son bien et en même temps proposa au jeune homme d'entrer à son service.

Mais Keuroglou, éclatant d'indignation, dévoila son désir de vengeance et, dispersant les soldats de l'escorte qui voulaient l'arrêter, s'enfuit vers les montagnes.

Il y dressa sa tente au milieu des forêts de pins, dans un lieu

escarpé nommé Tchamlibel(8), et vécut dès lors de la vie d'un hors-la-loi, pourchassant les séides du pacha, mais protégeant les pauvres gens, et jamais le pied de son cheval ne dévasta les récoltes ou ne brisa des clôtures. Aussi était-il aimé et respecté des bergers et des paysans.

Bientôt de nombreux proscrits vinrent se joindre à lui, attirés par le bruit de ses exploits. Keuroglou lui-même attirait à lui tous ceux qu'il jugeait dignes de le suivre.

Un poète lui chanta le courage et la beauté du jeune Ivaz, fils d'un riche marchand de bétail turkmène. Keuroglou se déguisa en berger et alla proposer ses moutons au Turkmène. Celui-ci vint les examiner avec son fils. Le marché fut conclu mais, tandis que le Turkmène allait changer de l'argent, Keuroglou, saisissant Ivaz et le couchant en travers de sa selle, partit au grand galop de son cheval gris.

Ivaz devint à Tchamlibel le plus fidèle ami de Keuroglou et le plus brave de tous ses compagnons d'armes.

Le chef d'une troupe qu'on envoya contre lui, nommé Kenan, après avoir défié le héros en combat singulier et avoir été vaincu, fut pris d'une telle admiration pour son courage qu'il abandonna ses soldats et se rangea du côté de celui qu'il avait pour mission de poursuivre.

Keuroglou faisait trembler le pacha de Bolou jusque dans sa capitale et ses compagnons l'assistaient dans toutes ses aventures.

Or le pacha possédait un palais entouré d'un parc enchanteur et de vergers splendides. Les amis de Keuroglou firent le projet d'aller cueillir les fleurs merveilleuses qui embellissaient les jardins, et les fruits magnifiques et savoureux qui y mûrissaient, pour les apporter à leur chef. Ainsi fut fait et ils s'introduisirent de nuit dans la ville et de là dans les jardins. Mais un aide-jardinier entendit du bruit et donna l'alarme. Les amis de Keuroglou furent surpris dans les vignes par une troupe nombreuse. Ivaz put s'échapper mais Kenan restait captif et le pacha réclama en échange de sa liberté le cheval gris de Keuroglou. Celui-ci dut y consentir et le merveilleux coursier alla languir dans les écuries du pacha.

Mais celui-ci ne put profiter de sa prise. Le fier animal était saisi de rage dès qu'on l'approchait et le pacha cherchait en vain le moyen de calmer sa splendide monture. Alors Keuroglou s'introduisit dans la ville, déguisé en poète errant, et vint proposer le secours de son expérience. On se moqua d'abord de lui, mais il laissa entendre qu'il possédait des secrets magiques pour le dressage des animaux rebelles et on consentit à le mener aux écuries. La seule vue de son maître suffit à calmer le cheval. Keuroglou demanda qu'on le fît sortir dans la cour du palais, qui était entourée de hautes murailles, et on permit au

barde d'essayer de l'enfourcher. Alors Keuroglou, pressant sur les étriers et se courbant sur le cou du cheval, lui murmura quelques paroles à l'oreille, et le cheval gris, s'envolant d'un seul coup, sauta par-dessus la muraille, laissant stupéfaits les serviteurs du pacha qui le virent bientôt disparaître dans le lointain, au milieu d'un nuage de poussière.

Un jour Keuroglou entendit un caravanier chanter les louanges de la belle Nigar, fille de Sultan Mourad, princesse aussi ravissante que spirituelle, accomplie en tous points et que son père gardait jalousement.

Aussitôt, abandonnant ses amis, Keuroglou partit pour Istanbul dans le dessein de la conquérir. Il chemina plusieurs semaines, déguisé selon son habitude en poète. Il était arrivé près de la ville lorsque, fatigué de sa longue route, il s'arrêta à l'ombre d'un platane et s'endormit sur le bord du chemin.

Or vint à passer Bulbek khan, homme cupide et méchant, courtisan du pacha de Bolou, qui venait précisément demander au sultan la main de sa fille pour son maître. Bulbek reconnut Keuroglou, le fit enchaîner pendant son sommeil et enfermer dans une tour, en attendant que le padischah décidât de son sort.

Keuroglou dans sa prison passait son temps à chanter à la fenêtre. La belle Nigar entendit parler de celui qui avait risqué sa vie pour elle, le vit à sa fenêtre et s'émut pour ce héros qui affrontait la mort de si belle humeur. Elle gagna le geôlier à prix d'or et vint de nuit ouvrir à Keuroglou les portes de la prison. Ensemble ils sortirent de la ville. Mais Keuroglou estimait indigne de lui de fuir de la sorte. Il laissa Nigar l'attendre dans une forêt voisine, rentra dans la ville, et, avant que l'aube ne pointe, il enfonça la porte de la maison de Bulbek. Ne le trouvant pas, il tua son cheval et emporta ses armes, puis il vint retrouver Nigar et prit la route de Tchamlibel.

Au matin, quand on connut la fuite du prisonnier, Bulbek se lança à sa poursuite à la tête d'une troupe de soldats. Il rejoignit Keuroglou au pied des montagnes mais le héros mit les soldats en déroute et emmena Bulbek ficelé sur sa selle jusqu'à Tchamlibel, où il le fit écorcher vif, avant d'envoyer sa peau empaillée au padischah.

Ses noces avec la belle Nigar furent célébrées dans la forteresse que Keuroglou avait fait bâtir sur le roc à Tchamlibel, et d'où il continuait ses expéditions dans toutes les contrées environnantes. C'est ainsi qu'il arrêta le trafic des caravanes vers la Perse. C'est de là qu'il alla piller les trésors de la lointaine Géorgie.

Sa renommée parvint jusqu'au shah de Perse Abbas, qui voulut le faire général en chef de ses troupes. Mais Keuroglou refusa cette offre,

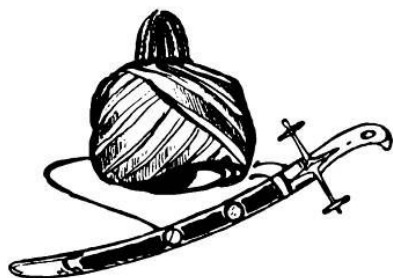
les rois, dit-il, ne pouvant connaître la valeur des hommes.

Le shah se mit alors dans une terrible colère et promit la charge de général en chef à qui lui apporterait la tête de Keuroglou. Mais aucun chef d'armée n'osait affronter le héros au milieu de ses impénétrables forêts.

Lassé de ses travaux et de ses batailles, Keuroglou vieillit ainsi dans ses montagnes, mais il n'aspirait plus qu'à faire avant sa mort le pèlerinage de la Mecque. Il laissa à Ivaz le soin de défendre la forteresse et partit avec le bâton et la besace du pèlerin.

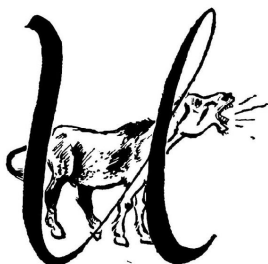
Un jour il s'arrêta sur le bord de la route et demanda l'hospitalité à deux hommes qui le reconnurent, le tuèrent dans son sommeil et portèrent sa tête à Schah Abbas. Mais celui-ci pleura à cette vue et, apprenant que c'était par trahison que le héros avait trouvé la mort, il livra ses assassins à la fureur des amis de Keuroglou.

Ivaz poursuivit à Tchamlibel l'œuvre de son père adoptif. On y voit encore les ruines de la forteresse et Keuroglou, dit-on, y revient parfois la nuit sur son cheval gris.



Les bonnes histoires de Nasreddin hodja

L'ÂNE DE NASREDDIN



UN jour le voisin de Nasreddin hodja vient le prier de lui prêter son âne pour aller au marché. Le hodja répond que son âne n'est pas là. Mais au même moment un long braiment, d'origine indiscutable, monte de l'écurie. Le voisin s'exclame :

— Pourquoi ce mensonge ? N'entends-tu pas la voix de ton âne ?

Le hodja, hochant la tête :

— Quel homme étrange ! Il ne croit point la parole d'un sage à la barbe blanche et croit la parole d'un âne.

LE SERMON DU HODJA

UN jour Nasreddin hodja monte en chaire pour prêcher.

— Ô croyants, que vous dirai-je aujourd'hui ? Le savez-vous ?

— Non, hodja effendi, nous ne le savons pas, répond l'assemblée.

Alors le hodja :

— Puisque vous ne le savez pas vous-mêmes, que pourrais-je vous dire ?

Un autre jour Nasreddin monte de nouveau en chaire.

— Musulmans, de quoi vous parlerai-je aujourd'hui ? Le savez-vous ?

— Oui, Hodja effendi, nous le savons, répond cette fois l'assistance.

— Eh bien ! si vous le savez, que me reste-t-il à vous apprendre ?

Un autre jour le hodja monte encore en chaire.

— Mes frères, que vous dirai-je aujourd'hui ? Le savez-vous ?

L'assemblée se concerte alors et les fidèles font enfin cette réponse :

— Hodja effendi, certains d'entre nous le savent, mais les autres l'ignorent.

— Que c'est donc bien, dit le hodja. Que ceux qui le savent l'enseignent à ceux qui l'ignorent.

LE SOMNIFÈRE

LA femme du hodja vient se lamenter auprès de son époux.

— Crois-moi, ma patience est à bout. Vois cet enfant, effendi. Il ne sait ni dormir ni se taire. Reprend-il son souffle ? C'est pour crier de plus belle. Je n'en puis plus.

— Femme, je vais te venir en aide. Prends ce livre dans ta main. Retourne près de l'enfant et tourne les pages à côté de lui.

— Quoi ? Faut-il que, par-dessus le marché, mon époux se gausse de moi ? Sa femme est plongée dans les soucis, lui plaisante. Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse !

— Mon Dieu, mon Dieu ! Quelle engeance curieuse que ces femmes. Écoute donc ce que je dis. Tu peux me faire l'honneur de croire que je parle en connaissance de cause.

— Très bien. J'écoute et j'obéis. Apporte le livre.

Ô miracle ! Le remède agit immédiatement sur l'insomnie du bébé. La femme du hodja en reste toute stupéfaite.

— Hodja, il dort. Comment cela se peut-il ? Il y a là-dessous quelque sorcellerie.

— Ne t'inquiète pas. Les vertus soporifiques de ce livre, c'est à la mosquée que je les ai apprises. Quand j'en tire la matière de mes leçons au peuple, il ne reste dans l'assemblée personne qui ne dorme bientôt à poings fermés.

L'OBJET DE LA QUERELLE

UNE nuit que Nasreddin hodja était couché dans sa demeure, il entend devant la porte un grand bruit de querelle. Le hodja dit à sa femme :

— Ah ! mon épouse, lève-toi, allume la chandelle que j'aie à voir ce

qui se passe.

— Calme-toi, bonhomme, reste à ta place et ne t'en mêle pas, dit son épouse.

Mais le hodja sans l'écouter jette sa couverture sur ses épaules et sort. Un coquin voyant cela tire prestement la couverture par derrière et s'enfuit en l'emportant. Notre hodja rentre tout penaud et tout grelottant.

— Quel était donc l'objet de la querelle ? lui demande sa femme.

— Ah ! l'objet de la querelle, c'était notre couverture. Ils ont pris la couverture, la dispute est finie.

OÙ EST LE CHAT ?

UN jour Nasreddin hodja achète deux onces de viande, dans l'intention de faire faire à sa femme un bon pâté pour le soir. Mais tandis qu'il vaque à ses affaires, sa femme donne avec la viande un petit festin à ses amies du quartier. Quand vient le soir le hodja s'assied et s'apprête à faire honneur au menu. Mais il voit arriver quelques galettes sèches et de la bouillie.

— Eh femme ! qu'est-ce que cela ? demande le hodja. J'avais acheté de la viande pour faire un pâté. Qu'en as-tu fait ?

— Ah ! ne m'en parle pas. C'est ce misérable chat qui l'a volée et a tout dévoré.

— Quoi ? Il a tout mangé. Ah ! l'infâme !

Et notre hodja, comme blessé jusqu'au fond du cœur, se lève en coup de vent, s'empare d'un bâton et manifeste l'intention de faire payer cher au malheureux chat ses rapines. Mais ne voilà-t-il pas justement la pauvre bête qui s'avance en miaulant, car c'est l'heure du dîner, et il n'a vraiment que la peau sur les os. Le hodja à cette vue est pris d'un soupçon.

— Où est donc ce qu'il a mangé ? Allons, qu'on m'apporte vite une balance.

La balance arrive et le hodja pèse le chat. C'est juste deux onces.



— Alors, dit-il, femme, c'est là notre chat. Où est la viande ? Et si c'est là la viande, je le concède, mais où est le chat ?

LE JUGEMENT DERNIER

LE hodja était l'heureux possesseur d'un agneau bien dodu. C'était l'occasion ou jamais de profiter des liens d'amitié. Aussi, toutes ses connaissances n'avaient de regards que pour l'agneau. Et chacun de chercher un prétexte pour condamner le pauvre animal à la marmite. Les compères se concertent et, un matin, la bande fait irruption chez le hodja, comme affolée.

— Hodja, après-demain le jugement dernier !

Le hodja accueille la nouvelle avec flegme et sans émotion apparente, mais la compagnie est en proie à la plus vive agitation.

— Puisque les jours sont désormais comptés, il faut se hâter de jouir de la vie. Tuons donc cet agneau et faisons un festin. Que ce dernier jour au moins soit digne d'être vécu.

Ainsi dit, ainsi fait.

On immole l'agneau et on organise pour le lendemain une joyeuse partie de campagne, sur les bords du lac, où l'on passera la journée en d'agréables divertissements. Grâce à Dieu, c'est une chaude journée d'été et tout le monde, abandonnant ses vêtements sur la plage, se jette à l'eau pour barboter un peu avant le déjeuner, pendant que l'agneau rôtit, confié aux soins vigilants du hodja qui ne goûte guère les plaisirs de la nage. Pendant que nos gens s'ébattent joyeusement, le hodja fait main basse sur les habits et les jette dans le feu vif qui pétille sous la broche. Nos joyeux lurons, sortis de l'eau, cherchent partout leurs vêtements. Alors le hodja leur fait un large sourire.

— Vous cherchez vos habits ? J'en ai avivé le feu qui rôtissait la viande. Après tout, qu'avez-vous besoin de ces misérables hardes ? N'est-ce pas demain le jour du jugement ?

LES CRIS DE LA ROBE

UN matin de bonne heure, notre hodja, sortant de sa maison, rencontre son voisin sur le seuil de sa porte.

— Eh ! hodja, dit le voisin, tu as ce matin bien mauvaise mine. Es-

tu malade ou indisposé ?

— Nullement, répond notre bonhomme qui veut couper court.

Mais le voisin est curieux.

— Tu n'aurais pas cet air-là sans raison si tu n'avais eu quelque ennui.

— Non, dis-je, non, frère, je n'ai rien. Me cacherais-je de toi comme d'un étranger ?

— Et puis, hodja, cette nuit un bruit étrange est venu de votre maison. Qu'était-ce donc ?

— Ma femme et moi nous sommes quelque peu querellés.

— Ce sont des choses qui arrivent en ménage. Et ensuite ?

— Y a-t-il un ensuite ? Tu sais bien qu'une femme en colère n'entend ni ne cherche à entendre.

— Et le bruit, hodja, qu'était-ce que le bruit ?

— Mon cher, ma femme a donné quelques coups de bâton à ma robe et l'a jetée au bas de l'escalier. Ce sont les cris de cette malheureuse que tu as sans doute entendus.

— Les cris de la robe ? Me prends-tu pour un imbécile ? A-t-on jamais vu une robe crier ?

— Et pourquoi pas ?

— Allons, tu te moques, mais je ne suis pas à ce point simple d'esprit pour qu'on me fasse avaler de pareilles sornettes.

Et le voisin tourne le dos et fait mine de s'en aller. Alors notre hodja :

— Voyons, voisin, ne t'irrite pas. Ne t'avais-je donc pas dit que j'étais dans ma robe ?

AU BAZAR

LE hodja fait un tour de marché. Il admire un magnifique turban.

— Combien ce turban, mon maître ?

— Dix deniers, hodja effendi.

— Dix deniers ? Parfait. Qu'on me l'enveloppe. Notre homme a déjà le paquet sous le bras quand il se ravise.

— À combien cela ?

— C'est de la robe que tu parles ? Dix deniers aussi.

— Très bien. Reprends donc ce turban et à la place emballe-moi la robe.

Le paquet fait, le hodja s'en empare et s'en va tout d'une traite et sans regarder à droite ni à gauche.

Le marchand s'affole.

— Eh ! Hodja. Qu'arrive-t-il ? Crois-tu que je t'ai donné la robe pour rien ?

Le hodja se retourne d'un air furibond :

— Eh quoi ! Ne t'ai-je pas rendu le turban à la place ?

— Mais tu n'avais pas payé davantage le prix du turban.

Alors le hodja éclate :

— Compère, dit-il enfin, je n'ai jamais vu d'homme aussi entêté que toi. Pourquoi veux-tu que je paye le turban puisque je ne l'ai pas emporté ?

CHACUN A RAISON

UN jour deux hommes viennent trouver le hodja et lui proposent de le prendre pour arbitre de leur différend. Le premier plaideur commence à exposer son affaire. Il parle, il s'excite, il fulmine et le hodja qui l'a écouté avec attention lui dit à la fin :

— C'est juste. Tu as raison.

Mais voilà que l'autre prend la parole et il expose si bien la question qu'il n'y a pas moyen de ne pas lui donner raison.

— C'est vrai, dit le hodja, tu es dans ton bon droit.

Alors la femme de notre hodja, qui assistait à la scène et qui avait entendu les deux décisions de son époux, éclate.

— Voyons, comment peux-tu dire des choses pareilles ? C'est celui-ci qui a raison, ou celui-là, mais non pas les deux à la fois.

Alors le hodja se retourne vers sa femme et, en se caressant la barbe :

— Par Dieu, femme, toi aussi tu as raison.

LE CHAUDRON QUI FAIT DES PETITS

UN jour Nasreddin hodja emprunte un chaudron à son voisin. Quelques jours plus tard il le lui rend et à l'intérieur se trouve une casserole.

— Qu'est-ce là ? demande le voisin.

— Oh ! C'est ton chaudron qui a fait un petit.

Le voisin, sans demander son reste, accepte l'aubaine. Quelques jours encore se passent. Notre hodja va trouver son voisin et demande à lui emprunter de nouveau son chaudron pour un jour ou deux.

— Volontiers, répond le voisin, à ta disposition.

À quelque temps de là le voisin n'a toujours pas vu revenir son chaudron. Il s'en informe auprès du hodja.

— Hodja, mon voisin, qu'est devenu le chaudron que je t'ai prêté l'autre jour ?

— Ton chaudron ? Paix à ses cendres. Il est mort l'autre soir.

— Ah ! mon dieu ! hodja, tu plaisantes. Comment un chaudron pourrait-il mourir ?

— Par Dieu, mon voisin, je ne te trompe pas. Pourquoi un chaudron qui fait des petits ne pourrait-il pas mourir ? Si tu crois l'un, pourquoi pas l'autre ?

LA MER S'EST RETIRÉE

UN jour Nasreddin hodja monte dans une barque pour un petit voyage. Il y a sur le bateau beaucoup d'autres voyageurs. Notre hodja s'installe près du gouvernail, regarde un peu le timonier, trouve le travail facile. Puis, pour se faire valoir, il entame la conversation, fait connaissance et se vante bientôt de ses talents :

— Ne crains rien. Laisse-moi le soin de la manœuvre. Quant à toi, tu peux sans inquiétude faire la sieste dans un coin.

Le timonier était un homme simple. Il crut sur parole. Et voilà notre hodja à la barre tandis que le timonier dort du sommeil du juste. La route se poursuit d'abord sans incident, le bateau faisant front aux vagues tant bien que mal. Mais comme on se rapproche de la côte arrive une grosse lame de flanc, qui s'approche, s'approche, emporte la barque et la dépose d'un seul coup au beau milieu de la plage. Jugez de l'émotion chez les voyageurs. On crie de toutes parts.

— Qu'arrive-t-il ? Effendi, qu'as-tu fait ?

Mais notre hodja, très calme, répond avec assurance :

— Je n'ai rien fait, mes frères, la mer s'est retirée.

NOTRE hodja, une nuit, eut un rêve particulièrement agréable. Dans ce rêve, l'ange Azrael lui donnait de l'argent. Je te donnerai cent pièces d'or, disait-il. Et l'ange de commencer à compter, et les belles pièces de s'aligner devant notre bonhomme qui n'avait de sa vie vu pareille fortune. Mais, on ne sait pourquoi, l'ange s'arrête à quatre-vingt-dix-neuf. Notre hodja s'irrite et comment ne pas s'irriter puisqu'il est bien loin de penser qu'il s'agit d'un rêve.

— Pour rien au monde je n'accepte un tel procédé. Tu me promets cent pièces d'or et aussitôt tu me fais du tort. Complète la somme ou reprends tout.

— Imbécile, lui dit l'ange, et sur cette bonne parole notre hodja s'éveille et se trouve mollement étendu sur l'herbe. À la pensée des pièces d'or du rêve qu'il entend encore tinter joyeusement, notre homme croit perdre l'esprit. Il n'y a pas là matière à plaisanter. C'est quatre-vingt-dix-neuf pièces d'or qui s'en vont d'un seul coup. Alors notre hodja referme les yeux.

— Ange de Dieu, pardonne mon impatience. D'accord, j'accepte. Va pour quatre-vingt-dix-neuf.

JE MEURS !

UN voisin cueillait ses fruits et avait fait de la compote, une délicieuse compote, sucrée à souhait. Il invite le hodja à prendre sa part du festin. Et tous deux de s'asseoir devant un compotier bien rempli. Mais le voisin prend une énorme louche et ne donne à son invité qu'une minuscule cuiller. Chacun plonge son instrument mais si l'un ramène à chaque fois d'énormes bâfrées, l'autre reste fort en arrière et, avec sa minuscule cuiller, ne pêche pour ainsi dire rien, si ce n'est parfois un peu de jus. À mesure que le niveau baisse, le visage de l'hôte est gagné par la plus parfaite béatitude, cependant que le malheureux invité fait un nez assez long. Enfin le voisin du hodja ferme les yeux à chaque gorgée, renverse la tête et pousse de petits gloussements.

— Off... Off... mon Dieu, je meurs !

Mais le hodja est de plus en plus énervé.

— Eh ! voisin ! passe donc la louche par ici, que je meure un peu, moi aussi.

LES amis du hodja ne savaient qu'inventer pour l'obliger à leur offrir un bon dîner. Enfin ils font un pari.

— Tu passeras la nuit dehors sans te chauffer par aucun moyen, disent-ils. Si tu es capable de résister, nous t'offrirons un excellent repas. Mais si tu recules et si tu rentres à la maison, c'est toi qui devras nous inviter.

Marché conclu. Aussitôt le jour tombé notre homme s'installe dehors. Il fait bien un peu frisquet en cette nuit de printemps mais l'appât des choses délicieuses qui l'attendent le fait tenir jusqu'au matin. Dès que l'aube commence à poindre il rentre à la maison, tout grelottant mais fier de lui.

— J'ai gagné, dit-il, et l'eau lui vient déjà à la bouche. Mais les copains accourent.

— Eh ! Hodja ! tu as perdu ton pari, disent-ils.

— Comment cela, j'ai perdu ? Je suis resté jusqu'au matin.

— Certes, mais tu n'as pas tenu parole. Tu t'es chauffé. Le ciel était couvert d'étoiles qui te réchauffaient de tous leurs rayons.

— Les étoiles ?

— Bien sûr, les étoiles. Nous viendrons ce soir à la nuit, ne nous fais pas attendre. Commence de bonne heure à faire rôtir l'agneau.

Il n'y a pas d'échappatoire. Notre hodja se résigne. Au soir les voisins arrivent et l'on s'assied en causant un peu. Mais chacun pense à l'agneau qui doit être en train de rôtir. À la fin, comme rien n'arrive les visiteurs, que la faim tenaille, le font sentir discrètement.

— Êtes-vous donc si pressés ? Attendez quelques minutes que l'agneau rôtisse, dit le maître de maison.

Mais la conversation languit. Les ventres affamés obscurcissent l'esprit des causeurs. Enfin la révolte éclate :

— Quand ce dîner va-t-il arriver ? La semaine des quatre jeudis ?

— Calmez-vous, compères, dit le hodja. L'agneau rôtit.

— Il rôtit. Nous voudrions bien en être sûrs et le voir de nos yeux. Les paroles ne suffisent plus.

— Eh ! s'il vous plaît, passez donc à la cuisine.

La foule fait irruption dans la cuisine. L'agneau est à la broche. Mais sous l'agneau brûle une simple chandelle.

— Eh ! hodja ! qu'est-ce que cela ?

— Cela, mais c'est l'agneau.

— Et c'est avec cette chandelle que tu le fais rôtir ? C'est une plaisanterie !

Alors le hodja éclate :

— Dans un pays où l'on se chauffe aux étoiles, une chandelle suffit bien à cuire un rôti à point.

À QUI LA FAUTE ?

UN jour des voleurs dérobent l'âne de Nasreddin hodja. Voilà notre homme plongé dans une sombre mélancolie. Ses voisins l'entourent et prennent part à son chagrin. Chacun donne son avis. On cherche les tenants et aboutissants de l'affaire, on cherche le responsable. Les uns disent :

— Hodja, c'est ta faute. C'est naïveté d'avoir ainsi confiance en tout un chacun.

D'autres rétorquent :

— La faute n'est pas à toi. Elle est à ton âne. Vit-on jamais âne honnête suivre ainsi sans protester des voleurs ?

Et la discussion continue de plus en plus belle.

— C'est sa faute à lui.

— Non, c'est celle de l'âne.

À la fin le hodja se fâche.

— Parfait, notre responsabilité à tous deux est très lourde. Mais pour l'amour du ciel, ne serait-ce pas aussi un peu la faute des voleurs ?

DIVISION DU TRAVAIL

UN jour Nasreddin hodja était assis au café quand un homme arrive tout courant.

— Hodja, dit-il, votre maison brûle.

Que pensez-vous que fit notre héros ? Qu'il tressauta et se mit à courir ? Point. Le hodja ne bougea pas d'une semelle.

— Eh quoi, lui crie-t-on, tu ne bouges même pas ? Ta maison brûle et tu restes assis.

Le hodja tira une longue bouffée de sa pipe, expira et répondit enfin :

— Ne m'importunez pas davantage. Ma femme a divisé le travail

une fois pour toutes entre nous deux. À moi les affaires du dehors. À elle la maison. Quand un homme se mêle inconsiderément des affaires de sa femme, il n'en résulte rien de bon.

LE TON

UN jour quelques voisins se réunissent pour faire de la musique. L'assemblée était joyeuse quand, pour se distraire encore davantage aux dépens de notre hodja qui se trouvait là comme auditeur, quelqu'un lui tend un luth, car chacun sait que notre homme ignore tout de ces choses profanes. Mais par amour-propre, et c'était bien là-dessus que comptait l'assistance, il ne refuse pas. Il empoigne l'instrument et joue un petit air de sa composition, c'est-à-dire qu'il pince continuellement la même corde. Au bout de quelques secondes des protestations s'élèvent de l'assemblée assourdie.

— Ah ! dit le maître de maison, que fais-tu ? Nous demandons grâce. Pose ce luth. Ne sais-tu pas que les artistes ont coutume de promener leurs doigts sur les différentes cordes ?

— Vous n'avez pas compris l'essence de la chose, répond le hodja. Ces artistes dont vous parlez n'ont pas trouvé le ton juste. C'est pour le chercher qu'ils changent de corde. Moi, je l'ai trouvé. Pourquoi le quitter ?

UNE PERTE

UN jour des amis de son épouse viennent voir le hodja et lui disent à brûle-pourpoint :

— Nous avons une triste nouvelle à t'annoncer : ta femme vient de perdre l'esprit.

Le hodja change de couleur, regarde fixement ses interlocuteurs et se met à réfléchir profondément. Le but de l'affaire était d'ailleurs d'épier les réactions du personnage. À la fin, un des visiteurs interroge.

— Hodja, qu'en penses-tu ?

Le hodja semblait partagé entre la satisfaction et la perplexité.

— La nouvelle que vous m'apportez, dit-il, me plonge dans l'embarras. Depuis longtemps ma pauvre chère femme n'avait plus sa

raison. Je me demande vraiment ce qu'elle a bien pu perdre de plus.

NASREDDIN HODJA SAUVÉ DE LA MORT

UN soir la femme du hodja lave la robe de son mari et la suspend dans le jardin pour la faire sécher. Notre homme, rentrant à la nuit, est pris de terreur.

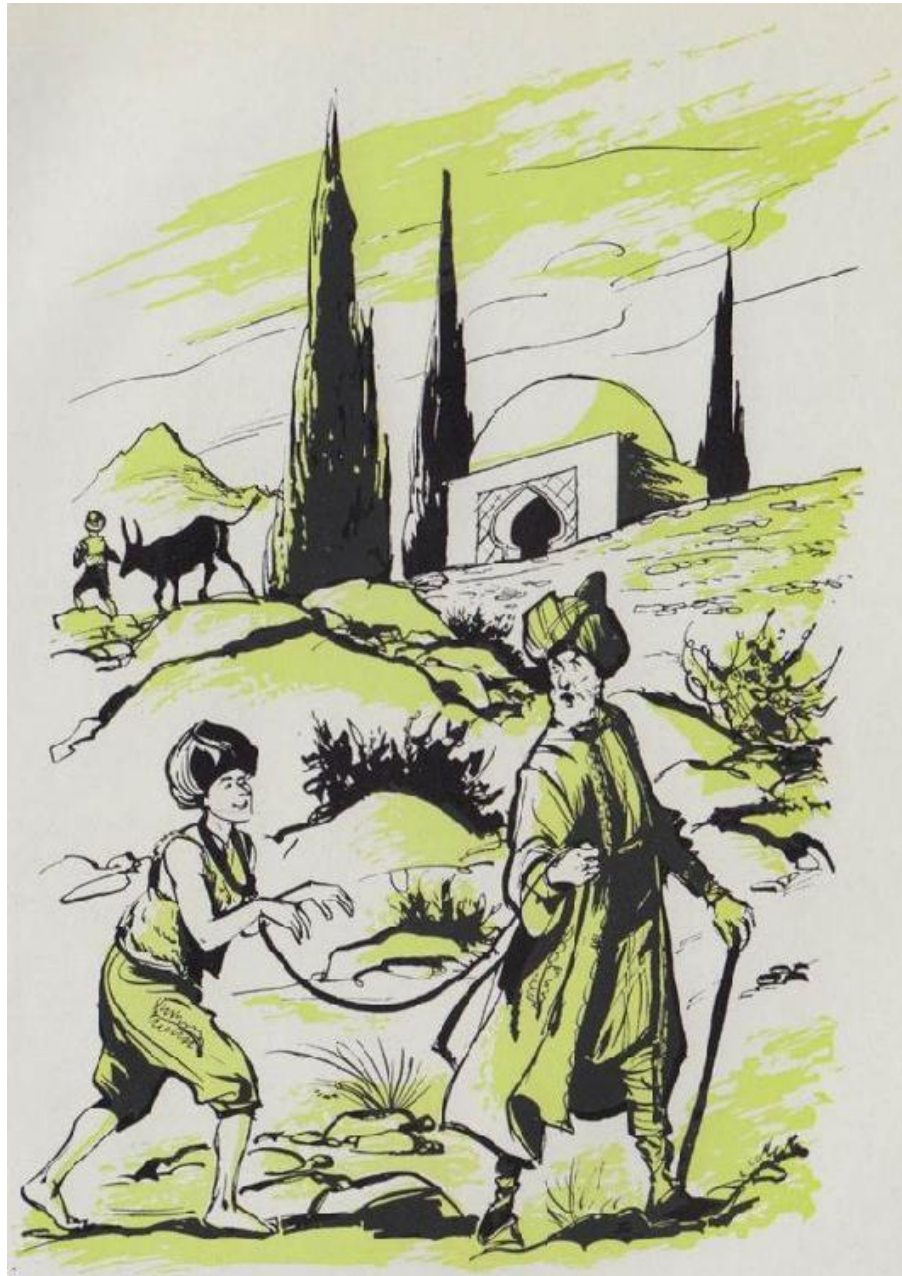
— Il y a un voleur dans le jardin, dit-il à sa femme. Donne vite mon arc et mes flèches.

Et le hodja vide son carquois sur la robe qui tombe à terre. Puis il s'enferme dans sa chambre et se couche. Le lendemain à l'aube il se lève et va examiner le cadavre. Il voit que c'est sa propre robe qu'il a transpercée. Alors il se dit à lui-même : « C'est donc ma robe. Grâce soient rendues au Dieu tout-puissant. Je ne l'avais pas sur le dos hier soir. »

LE DERNIER PÉCHÉ

NASREDDIN hodja allait au marché de la ville voisine, menant son âne par le licou. Il marchait en fredonnant des chansons, sans beaucoup se soucier de l'animal qu'il tirait derrière lui. Deux coquins voient le profit à tirer de la situation et, suivant notre homme à pas feutrés, ils détachent habilement l'animal. L'un prend l'âne et l'emmène. L'autre s'attache le licol au cou et marche silencieusement derrière le bonhomme qui ne s'est aperçu de rien.

Pourtant un moment vient où le hodja jette un coup d'œil derrière lui. Le spectacle qui s'offre à ses yeux le laisse confondu.



Il croit à un sortilège et invoque la miséricorde divine. Mais l'homme raconte son histoire.

— Hodja, j'étais jadis un homme mais j'ai commis une faute grave. Un jour je me suis parjuré. Dieu dans sa colère m'a transformé en âne. Mais aujourd'hui mon temps d'expiation est terminé. J'ai retrouvé ma forme première. Affranchis-moi. Rends-moi à la liberté.

Que faire d'autre d'ailleurs ? Bon gré mal gré le hodja y consent. C'est œuvre charitable et c'est, pense-t-il, un heureux présage. Et voilà le bonhomme qui rentre à la maison, le licou dans la main. Les jours se passent. Un matin de bonne heure voilà encore notre homme parti pour le marché. Mais que rencontre-t-il au premier coin de route ? Son âne, son propre âne en chair et en os, qui portait des fagots. Il s'étonne d'abord puis s'approche, examine la bête et, se penchant à l'oreille, lui dit :

— Allons, mon frère, c'était là ta destinée. Mais dis-moi, qu'as-tu encore fait ?

LE LÉVRIER

AU temps de notre hodja, il y avait dans sa ville un gouverneur réputé pour son avarice. Le ladre laissait mourir de faim ses serviteurs, réduits à un état de maigreur inquiétant. Or, un jour, le goût du hodja pour la chasse parvint aux oreilles du gouverneur. Il le fit appeler et lui dit :

— Hodja, tu es dans cette ville le meilleur connaisseur en chiens de chasse. Tout le monde est d'accord sur ce point. Tu es le seul à pouvoir me donner satisfaction. Il me faut un joli lévrier, mince et élégant. Trouve-le-moi.

— Aux ordres de votre Excellence, dit le hodja, qui se met en campagne.

Trois jours plus tard, il revient avec un vulgaire chien de berger. Le plus petit enfant sait bien qu'un chien de berger n'a rien d'un lévrier. Celui-ci est long et mince ; celui-là, on le sait, est au contraire gras et lourd. Le gouverneur interpelle le hodja sans aménité :

— Ah ! ça, Hodja, quel drôle de lévrier ! Te moquerais-tu de moi ? Je t'ai fait confiance et voilà ce que tu m'apportes.

— Monseigneur, dit le hodja, calmez votre inquiétude. Que votre Excellence garde seulement ce chien une dizaine de jours. À votre service, ce chien deviendra vite un parfait lévrier.

C'ÉTAIT la saison des fruits. Un jour Nasreddin hodja projette de choisir les plus beaux produits de son jardin et d'en faire présent au grand Timour. Il cueille, il trie, il soupèse les figues, les pêches, les coings de toutes espèces. Enfin il se décide pour les coings, des coings splendides dont il remplit un panier et il s'en va, quand tout à coup il change d'idée. Les figues seraient plus convenables. Et de vider son panier et de le remplir de fort belles figues, bien rangées et ornées de feuillage. Le voilà parti avec son cadeau. Il arrive au palais, attend quelques instants et on l'introduit à l'audience. Mais le résultat escompté n'est pas obtenu. Timour rejette dédaigneusement ce méprisable cadeau et n'y voit qu'une insolence. Il se saisit des figues et les jette à la figure du pauvre homme où les fruits mûrs éclatent et se collent. Alors le hodja, loin de fuir ou de courber la tête, élève les mains vers le ciel et rend grâces à Dieu. Timour s'étonne :

— Quoi, hodja, que dis-tu ? Ne vois-tu donc pas dans quel état tu es, pour rendre ainsi grâces à Dieu ?

Mais l'autre :

— Louanges soient rendues au seigneur. Ce panier était d'abord rempli de coings. Si je te les avais offerts, et non des figues, aurais-je encore figure humaine ?

L'ÉLÉPHANT

LE grand Timour avait fait don d'un éléphant à la ville d'Akshehir, à charge pour celle-ci d'entretenir convenablement l'animal. La municipalité en eut vite par-dessus la tête. L'animal ne pouvait rester en place, ni supporter la solitude. On n'arrivait pas à le rassasier. Il dévastait les jardins et renversait les murailles. À la fin, les souffrances du peuple parvinrent à leur comble. Le conseil se réunit pour envisager les moyens de se débarrasser de cette bête encombrante. On décida d'adresser une supplique au conquérant.

— Prenons le hodja avec nous, dit quelqu'un. Timour l'écoute volontiers.

Et voilà nos gens partis, le hodja à leur tête. Mais à mesure qu'on s'approche du palais la troupe s'éclaircit. Beaucoup se rappellent soudain des affaires urgentes. D'autres s'attardent en chemin. Enfin à la porte du palais notre homme se retrouve tout seul. « Ah ! rage-t-il, c'est comme cela. Eh bien ! ils vont voir comme j'accomplirai quand

même ma mission. »

Et il entre. On l'introduit.

— Sois le bienvenu, hodja, dit le grand prince, que veux-tu ?

— Monseigneur, nous sommes très reconnaissants à votre incomparable majesté pour cet éléphant dont elle a daigné nous faire présent. C'est la joie de nos cœurs et le plaisir de nos yeux. Malheureusement cet éléphant se sent un peu seul. Il languit de solitude. Il lui faudrait une compagne.

Timour l'interrompt :

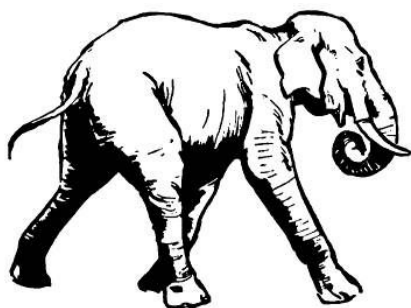
— Oh ! mais bien volontiers. Est-ce une femelle qu'il vous faut ? C'est facile. Je vous la donne.

Et le hodja de sortir à reculons en se confondant en remerciements. À peine est-il sorti du palais que nos gens, tant bien que mal regroupés, l'assaillent de toutes parts.

— Eh bien, qu'arrive-t-il ? Rendons-nous l'animal ?

Mais le hodja calme les gens du geste.

— Pourquoi donc tant de bruit ? Qu'est-ce là ? La bonne nouvelle, la voici : après le mâle, on nous fait don d'une femelle.



Le tribunal du cadi

CONTE D'ISTANBUL



L'était une fois un cadi fort content de lui-même et qui ne perdait pas une occasion de vanter ses propres mérites. Il redoutait seulement son épouse qui ne manquait jamais de rétablir la vérité.

Un jour qu'il prenait le frais avec elle dans le jardin de sa demeure, une troupe d'oies sauvages passe dans le ciel en cancanant.

— Ah ! dit le cadi, si j'avais un fusil j'en tuerais au moins neuf d'un seul coup.

— Tiens, dit son épouse, je ne vous connaissais pas une telle habileté.

— Ma chère, je suis un chasseur hors ligne. J'ai passé ma jeunesse à la chasse et si j'y ai renoncé depuis notre mariage, c'est pour ne pas vous laisser vous ennuyer seule à la maison, mon âme. Aucune proie ne saurait échapper à mon coup d'œil infailible.

— Parfait. C'est justement demain vendredi, jour de repos. Je vous trouverai un fusil et vous partirez de bonne heure. Ce sera à la fois un délassement et une cure de bon air. Et le soir nous mangerons de l'oie farcie. Vous irez, n'est-ce pas, mon cher époux ?

— Certainement, murmure le cadi, bien empêtré mais n'osant se dédire.

Le lendemain matin de bonne heure, la dame arme elle-même son mari et surveille son départ. Et voilà notre cadi parti dans la campagne et maudissant son mensonge.

« Ça m'est venu à la bouche sans savoir comment, j'ai dit que j'étais chasseur. Moi qui ne sais même pas de quel côté on vise dans cet engin-là. Ah ! Dieu me vienne en aide ! »

Jusqu'au soir il erre à l'aventure, mais d'ailleurs aucune oie sauvage ne paraît à l'horizon. Quand le soleil descend il reprend le chemin du logis, fourbu, penaud et fort mécontent. Mais ne voilà-t-il

pas qu'au détour du chemin, mollement étendus sur le gazon où ils se reposent des fatigues de la journée, trois chasseurs se racontent de bonnes histoires, et à leurs pieds gît une oie magnifique. À cette vue le cadi reprend quelque courage :

— Le salut soit à vous.

— Et à vous-même.

— Que votre chasse soit heureuse, messieurs.

— Que les jours de votre grâce soient prospères.

— Moi aussi je m'étais mis en chasse aujourd'hui. Mais bien que j'aie erré tout le jour, je n'ai pas rencontré une seule pièce de gibier. Il est assez amer de rentrer bredouille. Quel que soit le prix que vous m'en demanderez, je vous achèterais donc volontiers cette oie que vous avez là.

— Pardieu, monsieur, nos affaires n'ont guère été mieux que les vôtres aujourd'hui. Nous avons tous tiré plusieurs coups de fusil et nous n'avons pu tuer à nous trois que cette oie que vous voyez. Aussi la gardons-nous pour notre dîner et ne voulons-nous pas la vendre.

Et ceci dit, ils ramassent leur attirail et se dirigent vers la ville.

Notre cadi les suit de loin et les voit, après avoir laissé leur oie au four du rôtisseur public, s'asseoir au café. Quant à lui, il trouve sa femme qui l'attend sur le seuil de sa maison.

— Et l'oie ? est son premier mot.

— Je l'ai donnée au rôtisseur qui la fait cuire.

À peine le mensonge est-il lâché que notre cadi s'en repent aussitôt. Mais il implore l'aide de Dieu et court chez le rôtisseur.

— Dépêche-toi de faire cuire cette oie que viennent de te donner ces trois chasseurs, et fais-la porter à ma demeure.

— Ah ! mon cher monsieur, que me demandez-vous là ? Ces trois hommes sont de véritables malappris. Ce sont de grossiers personnages. Ils me tueront certainement.

— Tiens, voilà une livre. Fais ce que je te dis.

Le rôtisseur prend la pièce d'or mais continue à se lamenter.

— Ah ! mon cher monsieur. Ces gens me tueront certainement.

— La chose est facile. Enlève deux ou trois pierres à l'arrière de ton four. Tu diras que l'oie s'est enfuie par ce trou. Ne crains rien. Quelles que soient les conséquences, j'arrangerai l'affaire.

Et comme le rôtisseur reste bouche bée, le cadi prend lui-même l'oie et s'en va en l'emportant. Peu de temps après arrivent les chasseurs.

— Eh ! rôtisseur, sors un peu cette oie du four.

Le rôtisseur ouvre son four et commence à donner des signes de

surprise et d'agitation.

— Allons, qu'est-ce qui se passe ? Dépêche un peu ; nous sommes affamés, disent les chasseurs.

— Ah ! messieurs, excusez-moi, mais je n'y comprends rien. Le fond du four était percé. J'avais placé l'oie de ce côté-ci. Elle a dû s'envoler par l'autre.

— Coquin, qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie ? A-t-on jamais vu une oie morte voler ?

— Ah ! messieurs, par Dieu, il n'y a pas d'autre explication possible.

Les chasseurs tombent alors à bras raccourcis sur le malheureux rôtiisseur et le bourrent de coups de poing. L'homme se débat, réussit à s'échapper et s'enfuit dans la rue. Les trois chasseurs se lancent à sa poursuite mais dans l'obscurité qui tombe il se faufile dans de petites ruelles et leur fait perdre sa trace. Puis il se tapit dans un coin où, n'osant sortir, il passe tant bien que mal la nuit, tout tremblant d'être découvert.

Au matin, quand vient l'heure d'ouverture du tribunal, il sort de son repaire pour aller se mettre sous la protection de la justice. Il n'a pas fait quinze pas qu'il rencontre les chasseurs qui vont eux-mêmes au tribunal porter leur plainte contre lui. Et immédiatement la poursuite recommence. Le malheureux se réfugie dans la mosquée. On l'y pourchasse. Il grimpe dans le minaret et, résolu à sacrifier sa vie plutôt qu'à tomber vivant aux mains de ces brutes, il se jette dans le vide. Or juste à ce moment un homme passait au pied du minaret avec une petite fille. Notre homme tombe juste sur elle et elle expire sur-le-champ. Il se relève et la poursuite ne s'arrête pas. Dans le dédale des rues un Juif attendait ses clients sur le seuil de sa boutique.

— Arrête-le, arrête-le, crient les poursuivants, mais le Juif n'a pas esquissé un geste que le fugitif lui envoie une taloche qui le rend borgne pour le restant de ses jours. Un peu plus loin il se réfugie dans la boutique d'un teinturier. Le maire de la ville était justement là à examiner un caftan. En voyant cet homme qui s'enfuyait, il le saisit à bras-le-corps. Le rôtiisseur se débat et tombe dans la cuve de teinture rouge qui se trouvait là, entraînant avec lui le magistrat municipal. Enfin, après bien des détours, tout le monde échoue devant le tribunal et vient crier justice, qui réclamant son oie, qui pleurant sa fille, qui demandant dédommagement pour son œil perdu ou pour l'état burlesque dans lequel il est réduit. Le cadi examine l'assistance d'un œil sévère et considère que la question semble bien embrouillée. Il ordonne de faire entrer les plaignants séparément. Les chasseurs, entrés les premiers, exposent leur cas avec énergie :

— Monsieur, nous avons confié à cet homme hier soir une oie,

seul produit, comme vous savez, de notre chasse de la journée, pour la faire rôtir. Quand nous sommes venus la chercher il s'est moqué de nous, affirmant qu'elle s'était envolée par un trou à l'arrière de son four.

Le cadi réfléchit quelque peu.

— L'affaire paraît difficile. Donnez-moi donc ce volume relié de noir.

Il tourne quelques feuillets, puis, s'adressant aux chasseurs :

— Quand vous avez donné l'oie au rôti-seur, lui aviez-vous rogné les ailes ?

— Mais, mon Dieu, monsieur, pourquoi lui couper les ailes ? Bile était tuée depuis le matin. Nous l'avions plumée et vidée de nos propres mains.

— Jeune homme, vous sortez du sujet et ne répondez pas à ma question. Aviez-vous, oui ou non, rogné les ailes de cette oie ?

— ...

— Appelez le rôti-seur.

On le fait entrer.

— Quand ces gens t'ont donné l'oie pour la faire cuire, lui avaient-ils bien coupé les ailes ou non ?

— Ils ne l'avaient pas fait, monsieur.

Le cadi se tourne vers les chasseurs :

— Eh bien ! Qu'avez-vous à répondre ?

— Ah ! monsieur, nous n'avions pas rogné les ailes mais...

— Il n'y a pas de mais. Le cas est clair. Si vous savez lire, voyez par vous-mêmes. Et le cadi désigne la page ouverte. Question : une oie qui a des ailes peut-elle voler ? Réponse : Assurément elle vole. Reconduisez ces messieurs.

Et le cadi fait appeler l'homme qui a perdu sa fille.

— Parle.

— Monsieur, je suis veuf. Il ne me restait que ma petite fille. Je me promenais avec elle à l'ombre du minaret. Cet homme l'a tuée en se jetant d'en haut.

Le cadi feuillette son livre.

— Il faut appliquer la loi du talion, mon fils. Le rôti-seur se tiendra avec son enfant au pied du minaret. Toi tu te jetteras d'en haut sur lui et tu le tueras ainsi.

— Ah ! Mon Dieu, si c'est ainsi je renonce à ma plainte.

— Oh ! c'est absolument impossible. Si tu renonces, moi je ne peux renoncer. Il faut accomplir l'ordre de la loi sacrée.

Et le pauvre homme est condamné à dix livres d'amende et trois

mois d'emprisonnement. On l'emprisonne séance tenante.

— Appelez le Juif.

Il entre.

— Parle.

— Monsieur, j'étais occupé dans la boutique. Ces chasseurs qui poursuivaient cet homme m'ont crié de l'arrêter. Mais avant même que je m'approche, ce scélérat s'est jeté sur moi et m'a éborgné.

— Là aussi il faut appliquer la loi du talion. Mais un œil de musulman vaut deux yeux de Juif. Le rôtiiseur te donnera un coup qui te crèvera l'autre œil. Ensuite à ton tour tu lui en crèveras un.

— Ah ! monsieur le juge, si c'est ainsi je renonce à la poursuite.

— Ooooh ! Même si tu renonces, la loi sacrée du prophète ne renonce pas. Puisque c'est ainsi je te condamne à trente livres d'amende et six mois de prison.

On l'emmène.

— Appelez le maire.

— Expliquez votre cas.

— Monsieur, cet homme m'a fait tomber dans la cuve de rouge du teinturier. Voyez en quel état je suis.

Le cadi feuillette son livre attentivement.

— L'affaire est très compliquée. Mais la seule solution est d'appliquer ici aussi la loi du talion.

— Comment cela, monsieur le juge ?

— Retournez chez le teinturier. Cette fois c'est le rôtiiseur qui te saisira à bras-le-corps et c'est toi qui te jetteras dans la cuve de rouge et l'entraîneras avec toi.

— Ah ! monsieur le juge, une pareille chose n'est pas possible !

— Euh ! possible ou impossible, que faire ? c'est l'ordre de la loi sacrée du prophète et devant elle nos cous sont plus fragiles que les fils de l'araignée.

— En ce cas, je retire ma plainte.

— S'il en est ainsi, je te condamne à vingt livres d'amende pour désobéissance à la loi du prophète.

Et le cadi fait encaisser l'argent. Puis il fait appeler le rôtiiseur.

— Espèce d'animal, pour me faire rôtir une oie, tu vois les affaires inouïes que tu as occasionnées et que j'ai dû résoudre. Rends-moi la livre que tu m'as extorquée hier.

Le cadi prend la pièce d'or et la glisse avec satisfaction au fond de sa bourse. C'est depuis ce jour que l'on dit : « Si tu plaides contre le cadi, prends Dieu pour avocat. »



Le paysan, le cadi et les trois voleurs

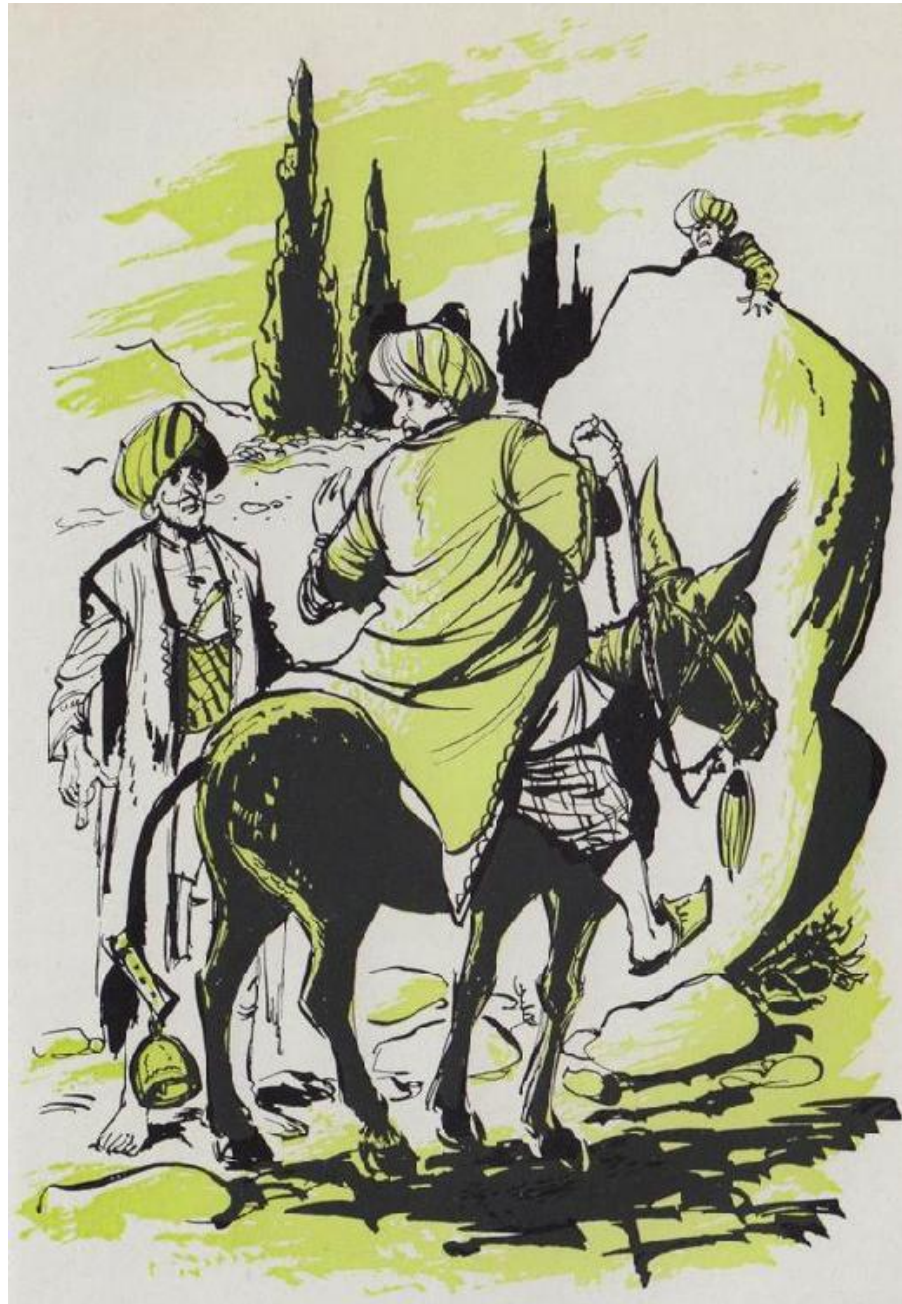
CONTE D'ANATOLIE



ROIS voleurs aperçurent un jour un paysan qui s'en allait à la ville sur son âne, pour vendre au marché un mouton qu'il avait attaché à la queue de sa monture et qui avait une clochette au cou. L'un des voleurs ayant parié qu'il volerait le mouton, un autre déclara qu'en ce cas il volerait l'âne. Quant au troisième voleur, il affirma que si les deux compères réussissaient dans leur entreprise, il volerait, quant à lui, les habits du bonhomme.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le premier voleur s'approche doucement du paysan par derrière, dénoue la clochette du cou du mouton et l'attache à la queue de l'âne ; puis il s'en va avec le mouton. Le second voleur laisse passer quelques minutes puis il s'approche du paysan.

— Eh ! l'homme, dit-il, pourquoi donc as-tu attaché une clochette à la queue de ton âne ?



Le paysan se retourne et voit que le mouton a disparu. Il descend immédiatement de sa monture et se met à chercher partout l'animal. Dès qu'il s'est un peu éloigné, il ne reste plus au deuxième voleur qu'à s'en aller avec l'âne.

Alors le troisième voleur se dépêche de courir jusqu'à un puits qui se trouvait non loin de là sur le bord de la route. Il se penche sur la margelle et fait semblant, quand le paysan arrive, de regarder vers le fond du puits. Quand le paysan lui demande s'il n'a pas vu son mouton, il lui répond qu'en effet il a vu de loin quelque chose qui ressemblait à un mouton sauter dans ce puits. Aussitôt notre homme de se déshabiller et de descendre dans le puits pour chercher son mouton. Et le troisième voleur put s'emparer des vêtements du paysan et s'en aller en toute tranquillité. Quand notre homme sortit du puits, il ne lui restait ni vêtements, ni âne, ni mouton.

C'est dans cet état qu'il arrive tout nu et comme fou à la ville voisine. En entrant dans la ville la première personne qu'il voit est la femme du cadi qui regardait par sa fenêtre.

— D'où viens-tu donc dans cet état ? s'exclame-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Notre homme vit là sur-le-champ moyen de tromper plus naïf que lui. Sans sourciller il affirma gravement qu'il arrivait de l'enfer où il s'ennuyait par trop. Or le frère de la dame venait de mourir.

— Tu viens de l'enfer, dit-elle. N'y as-tu pas vu mon pauvre frère ?

— Certes je l'ai vu, répond le bonhomme. Les démons le battaient sans trêve du matin au soir. Il m'a justement envoyé à vous pour que vous le délivriez.

La femme du cadi à ces mots fait immédiatement monter le paysan et lui donne tout l'argent qu'elle peut trouver. Notre homme s'en va délivrer le frère de la dame.

Quand le cadi, peu de temps après, rentre à sa demeure, il trouve sa femme en larmes. Il demande la raison de cette tristesse. Son épouse lui répond qu'elle vient d'apprendre les souffrances que subissait son frère en enfer. Il a envoyé un homme chercher du secours, un homme presque nu à qui elle a donné tout l'argent de la maison. Le cadi en fureur saute sur son cheval et se met à la poursuite de ce vagabond à demi nu qui n'a pas dû aller bien loin. Justement il aperçoit dans un coin du marché un individu à demi nu qui cherche à se dissimuler et le voit ouvrir la porte du minaret de la grande mosquée pour s'y cacher. Le cadi descend de cheval et monte dans le minaret à la poursuite de son voleur. Mais notre paysan s'était caché juste derrière la porte. Le cadi monte sans le voir et le bonhomme, sortant en hâte de la mosquée, monte sur le cheval du cadi et s'enfuit.

Le cadi en redescendant du minaret ne trouve plus sa monture et rentre tout penaud à la maison. Sa femme l'attend à la porte.

— Qu'as-tu fait de ton cheval ? demande-t-elle.

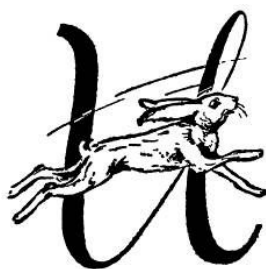
Alors le cadi répond :

— Ton frère est sauvé de l'enfer, mais pour qu'il ne remonte pas à pied, je lui ai envoyé aussi mon cheval.



Le suicide des lièvres

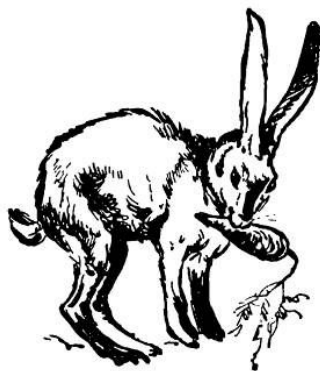
CONTE D'ANATOLIE



UN jour les lièvres se réunirent en assemblée générale. Ce fut pour constater qu'il n'y avait pas au monde d'animaux plus peureux qu'eux.

— Il suffit pour nous effrayer d'une feuille qui tombe, d'un léger souffle du vent. Nous sommes bien au-dessous du renard ou même du chacal. Mourons plutôt que de vivre dans cette perpétuelle frayeur. Que peut retirer de la vie un animal que le crissement des élytres d'un criquet ou des mandibules d'une fourmi plonge dans la terreur ? Mourons donc plutôt.

Ainsi fut décidé. Tous étaient consentants. On prépara un suicide collectif. Tous les lièvres se jetteraient un par un dans la rivière qui passait près de là. Au jour dit, tous les lièvres descendirent dans la plaine, mais, comme ils approchaient du fleuve, les grenouilles qui se chauffaient au soleil sur la rive, entendant le bruit terrifiant que faisait cette troupe en marche, plongèrent toutes ensemble dans l'eau en coassant. Ce fut un beau vacarme. Alors les lièvres, ayant trouvé plus peureux qu'eux sur cette terre, jugèrent la vie digne d'être vécue. Et ils regagnèrent à petits pas leurs vallons et leurs collines, en broutant l'herbe du chemin.



Les trois lapins

CONTE D'ISTANBUL



Il y a bien longtemps, il était une fois trois petits lapins qui vivaient heureux dans un trou profond, avec leurs parents. Quand ils eurent atteint l'âge d'un mois leur père les réunit et leur dit :

— Petits, faites bien attention à ce que je vais vous dire.

Trois paires de longues oreilles se dressèrent.

— Vous avez aujourd'hui un mois et vous êtes d'âge désormais à vous débrouiller tout seuls. Notre terrier devient trop petit et il faut songer à faire de la place pour vos frères qui naîtront à l'avenir. La loi veut que vous partiez, que vous creusiez chacun votre trou et que vous fondiez un foyer. Quand je suis parvenu à l'âge d'un mois j'avais, moi aussi, quitté le trou paternel. Tâchez de vous établir dans le voisinage, nous nous verrons souvent.

Les lapereaux firent leurs adieux et s'en allèrent.

Le premier d'entre eux, tout en trottant allègrement, se disait à lui-même : « Je ne suis pas fait pour vivre ainsi sous la terre. Je m'ennuyais à la fin dans cette caverne obscure où je vivais avec mes parents. Le temps est si beau. Je vais me bâtir une cabane dans le plus beau taillis, près de la prairie où je pourrai aller brouter à ma fantaisie, et j'y ferai des fenêtres pour regarder le paysage quand je me reposerai. »

Ainsi fit-il. Amassant feuilles, mousses, branchages et ronces sèches, il se bâtit une fort belle cabane et y prit un repos réparateur. Puis il alla déjeuner d'herbe fraîche dans la prairie. Comme il y faisait la sieste (c'est fort propice à la digestion), il sentit venir l'ennemi héréditaire, celui que sa famille et lui avaient appris à fuir du plus loin, le renard. Il se leva prestement et décampa au plus vite sans écouter les paroles mielleuses du rusé.

— Petit lapin, ne t'enfuis pas de la sorte. Je ne te veux aucun mal,

mais seulement causer quelques minutes avec toi.

— Perfide renard, criait-il en s'enfuyant. Tu voudrais bien me manger mais tu ne m'attraperas pas.

Et de se réfugier dans sa cabane.

Mais quand le renard, qui l'avait suivi à la trace, vit le nid de branchages, il ne put retenir un éclat de rire. En quelques secondes la maison du petit lapin fut éventrée, dévastée, et le pauvre petit périt sous la dent du cruel, victime de son inexpérience et de sa présomption.

Le second des lapins était parti de son côté.

« Je sais bien ce que je vais faire, pensait-il. J'en ai assez de vivre dans des trous noirs et obscurs. Je vais me faire un nid dans le creux d'un arbre. »

Et ramassant ça et là de la mousse et de la paille, il se fit un joli nid semblable à un nid d'oiseau. Puis, ayant faim, il alla brouter dans la prairie voisine. Brusquement, il vit surgir le renard. Aussitôt notre lapin de s'enfuir, en se moquant des avances du rusé. Mais hélas ! le nid où il se réfugia n'offrait pas un obstacle suffisant à la dent du méchant. En quelques minutes il était saigné et dévoré.

Le troisième lapin était parti chercher fortune non loin de là, dans un petit bois du voisinage.

« Je me creuserai, pensait-il, un trou encore plus profond que celui de mes parents, d'entrée encore plus étroite et tortueuse. »

Il se mit avec ardeur à la tâche et se construisit en quelques jours un terrier profond et bien protégé où il se logea.

Un jour qu'il était allé flâner dans la rosée du matin, le renard l'aperçut et se mit à sa poursuite. Mais le petit lapin se réfugia dans son trou et se moqua du renard qui ne pouvait y pénétrer. Celui-ci attendit quelque temps devant l'entrée, puis, dépité, s'en alla.

Ainsi fut sauvé le dernier des petits lapins, pour s'être montré plus intelligent que ses frères et avoir compris que son père ne les avait pas élevés sans raison dans un trou obscur plutôt qu'à la lumière du soleil et que la jeunesse ne doit pas mépriser la sagesse de ses pères.



À qui la faute ?

CONTE D'ISTANBUL



Un jour la loutre dit à la biche :

— Chère voisine, je descends jusqu'au fleuve pêcher quelques poissons. Auriez-vous l'obligeance de surveiller mes petits jusqu'à ce que je revienne ?

— Mais certainement, chère amie. Je m'occuperai d'eux avec plaisir jusqu'à votre retour.

Sur cette promesse la loutre s'en va, confiante. Quelques heures plus tard elle revient avec une charge de poissons.

Mais que ne voit-elle pas ? Son gîte dévasté, ses petits foulés aux pieds et expirants ou morts. Elle se précipite chez la biche.

— Ah ! ma voisine, je suis bien désolée de ce qui arrive, mais vous savez à quel point j'aime danser. En votre absence, la fauvette s'est mise à chanter et quand j'entends ce chant délicieux je perds l'esprit et ne peux m'empêcher de danser. En dansant, sans faire attention, j'ai marché sur votre nid et j'ai écrasé vos petits.

La loutre alla en pleurant porter plainte au prophète Suleyman, prince des animaux. Elle conta son chagrin. Le prophète fait immédiatement comparaître la biche à son tribunal.

— Est-ce bien toi qui as dévasté le nid de la loutre et écrasé ses petits ?

— Oui, majesté, mais je ne l'ai pas fait exprès.

— Et comment oses-tu soutenir cela ?

— Votre puissante majesté sait que je ne peux pas me retenir de danser quand chante la fauvette. Je les ai écrasés sans les voir.

Le prophète Suleyman fit appeler la fauvette.

— Est-ce toi qui as joué un air de danse ?

— Oui, majesté, parce que j'y étais obligée.

— Comment donc ?

— Votre haute majesté sait que je dois chanter, quand le ciel s'éclaircit, pour annoncer le beau temps. Or le lézard était sorti de son trou et se promenait sur le chemin, ce qui est signe de beau temps. Il fallait donc que je chante.

Le prophète fait appeler le lézard.

— As-tu quitté ton trou aujourd'hui ?

— Oui, monseigneur, car je ne pouvais faire autrement.

— Et pour quelle raison ?

— Votre Majesté sait que son humble esclave est chargé de la voirie lorsque la tortue, à qui cela incombe normalement, ne peut accomplir sa tâche. Or j'ai vu la tortue recroquevillée sous sa cuirasse, tête et pattes rentrées, et plongée dans l'immobilité. Il fallait donc bien que j'aie balayer le chemin.

La tortue est citée au tribunal.

— Pourquoi t'es-tu enfermée dans ta cuirasse ?

— Parce que j'ai vu l'écrevisse marcher clopin-clopant, avec toutes ses pinces ouvertes, prête à pincer qui se trouverait sur son passage.

Le prophète fait alors appeler l'écrevisse.

— Pourquoi donc marchais-tu ainsi les pinces ouvertes ?

— Ô majesté, je me promenais dans le ruisseau, quand j'ai failli être blessée par une épinoche qui avait sorti ses épines. Je me permets de rappeler à votre souveraine majesté que mes pinces sont mes seules armes.

— Qu'on fasse donc enfin venir cette épinoche, dit le prophète excédé.

— Pourquoi donc as-tu sorti tes épines dorsales ?

— Monseigneur, la loutre faisait un grand ravage de poissons dans la rivière et a tué mes petits. J'étais en état de légitime défense.

Alors le prophète, se retournant vers la loutre, lui dit :

— À qui la faute ?

La loutre s'excusa et partit.



Le serpent noir

CONTE OSMANLI



Il était une fois un puissant padischah qui régnait sur un grand royaume. La montagne et la plaine obéissaient à ses lois. Mais ce monarque n'avait pas de fils.

« Un jour, pensait-il, je viendrai à mourir et mon empire sera morcelé. Les vents souffleront dans mon palais abandonné ».

Il fit des vœux, sacrifia des victimes, veilla des nuits entières en invoquant le tout-puissant.

— J'ai construit des palais et des jardins pleins de merveilles. Donne-moi un fils pour effeuiller ces buissons de roses. J'ai d'immenses terrains de chasse pleins de gibier et d'oiseaux de toutes sortes. Donne-moi un fils pour y poursuivre les bêtes sauvages.

Mais le ciel était muet, mais la prière restait sans réponse. Alors un jour le padischah ne put se contenir :

— Ô Dieu tout-puissant, si vraiment tu existes, prouve ton existence, donne-moi un fils, fût-il un serpent ou même un scorpion.

Or c'était l'heure où étaient ouvertes les portes des cieux. Le souhait trouva l'oreille divine.

Le padischah eut un fils et ce fils était un serpent noir. Il mordait quiconque approchait et il tua successivement ainsi toutes les nourrices qui tentaient de l'élever. La terreur régnait dans le pays car les serviteurs du monarque enlevaient sans relâche femmes et filles des paysans pour servir de nourrice, puis de victime, au monstre.

Or il y avait une pauvre fille, belle et sage, qui vivait dans une chaumière avec sa marâtre. Celle-ci la détestait et cherchait à s'en débarrasser. Quand les soldats du palais passèrent dans le village, alors que les femmes du pays s'enfuyaient dans la forêt, la vieille ouvrit la porte toute grande et désigna la jeune fille :

— Allons, fille, c'est un honneur que de servir de nourrice au

prince. Suis les soldats.

La pauvre fille partit sans mot dire, mais elle savait qu'elle était condamnée à mourir.

— Ô soldats, nous passons devant le cimetière où ma mère est enterrée au pied de ces grands cyprès. Laissez-moi m'agenouiller sur son tombeau.

Les soldats arrêtrèrent leur marche et la jeune fille se pencha sur la tombe de sa mère :

— Ô ma mère, je suis venue à toi. À qui d'autre puis-je confier ma peine ? Ma marâtre m'envoie au prince-serpent. Entends-tu, ma mère, entends-tu ? Écoute ma plainte !

Et sa mère lui répondit des entrailles de la Terre :

— Ô ma fille, le vent du soir a entendu ta plainte et l'a confiée à la branche du cyprès. Celui-ci s'est incliné vers la terre et me l'a répétée. Ne crains rien du serpent noir. Dès ton arrivée au château, demande une boîte d'or, tenue par deux anses, et dont le couvercle soit percé de sept trous. Verses-y, de sept coupes, le lait trait de sept vaches et présente-la au serpent noir. Il viendra et se plongera dans le lait crémeux. Ferme aussitôt le couvercle et place la boîte dans un berceau de diamant. Si d'autres périls te menacent, viens revoir ta mère qui te soutiendra.

La jeune fille à ces mots se sentit réconfortée. Elle embrassa la terre de la tombe et rejoignit les soldats. Ils arrivèrent au château par les chemins les plus brefs. La jeune fille suivit les conseils de sa mère. Le serpent noir entra dans la boîte d'or et elle la plaça, hermétiquement fermée, dans un berceau de diamant. Le prince-serpent grandit ainsi. Quand il était pressé par la faim, il trouvait une nouvelle boîte d'or pleine de lait et, gorgé, il s'endormait à nouveau. Bientôt la paix revint dans le pays et la pauvre fille regagna sa mesure et son humble vie.

Mais le prince-serpent avait grandi. En sept mois il avait grandi de sept ans. Un jour il dit à sa mère qui veillait à ses côtés :

— Mère, mère, demande au padischah mon père de me trouver des maîtres, des livres. Qu'on m'apprenne à lire et à écrire. Que l'on fasse de moi un homme.

La reine alla trouver son époux :

— Mon seigneur, notre prince le serpent noir veut apprendre à lire ; il veut s'instruire et devenir un homme. Qu'en dis-tu ?

— Ma femme, il ne manque Dieu merci pas de savants dans ce royaume.

Et dès le lendemain un hodja à l'ample turban et à la barbe blanche, renommé pour son vaste savoir, fut mandé au palais. Mais à

peine le serpent noir fut-il sorti de sa boîte qu'il se jeta sur le vieillard et le tua d'une morsure foudroyante. Celui qui lui succéda eut le même sort. Bientôt il ne resta plus de savant à la cour et tous les soldats du palais durent se mettre en quête des plus humbles magisters de village. Ils parvinrent au hameau perdu dans la forêt où la pauvre fille avait repris sa triste existence aux côtés de sa marâtre. Celle-ci vit arriver les soldats.

— Eh ! vous autres. Ne savez-vous pas que c'est ici que vous trouverez ce qu'il vous faut ? Qui a servi de nourrice à un serpent peut bien lui apprendre à lire.

Et elle poussa sa belle-fille vers les soldats.

— Ah ! femme, dit le caporal, personne au palais n'avait pensé à cela. Assurément quiconque a nourri le prince-serpent peut lui apprendre à lire.

Et d'aller informer le grand vizir. Celui-ci en référa au monarque qui réunit son conseil. On décida en fin de compte de tenter l'expérience. Les soldats revinrent chercher la jeune fille. Mais celle-ci les pria de nouveau de la laisser s'arrêter devant la tombe de sa mère.

— Ô mère, je suis encore venue vers toi. À qui d'autre confierais-je ma peine ? La marâtre qui tourmente mes jours n'a pu me faire périr en me donnant comme nourrice au prince-serpent. Cette fois on m'envoie à lui pour lui apprendre à lire. Que dois-je faire ?

Au fond de la terre la voix de sa mère se fit entendre :

— Ma fille, le loup de la forêt a entendu tes paroles et les a confiées à la montagne noire. Celle-ci a allongé son ombre jusqu'à ma tombe et me les a répétées. Me prince-serpent ne te fera aucun mal. Coupe sur ma tombe une branche de rosier et une branche de houx. Tu feras lire le prince. S'il n'obéit pas, ou s'il ne lit pas comme il convient, frappe-le quarante fois avec la branche de rosier, une fois avec la branche de houx. Au bout de quarante jours il s'adoucir. Va, ma fille, aie confiance en moi et reviens, dans le besoin, me conter tes peines.

Ma jeune fille fit ce que sa mère lui avait conseillé. Quand le serpent noir sortit de sa boîte, il reconnut sa nourrice, mais comme il dressait la tête en sifflant, la jeune fille le frappa quarante fois de la branche de rosier et une fois de la branche de houx. Alors le serpent s'arrêta devant le livre ouvert et lut sur la première page la première lettre de l'alphabet : Aaaa...

Aaaa... entendit le padischah qui écoutait à travers la porte ;

Aaaa... répéta la princesse son épouse ;

Aaaa... répétèrent à leur tour les servantes ;

Aaaa... répétèrent les soldats de la garde ;

Aaaa... répéta la ville entière ; notre prince apprend à lire. Nous sommes encore cette fois sauvés.

Le serpent noir avait profité des leçons et la jeune fille avait regagné sa chaumière.

— Te voilà donc revenue, chienne ! avait dit sa marâtre pour seuls mots de bienvenue, et la vie quotidienne avait recommencé pour elle, faite de vexations et de misères.

Cependant le prince-serpent grandissait de jour en jour et il alla trouver son père le padischah :

— Mon père, je veux maintenant prendre femme.

— Mon fils, les jeunes filles ne manquent pas dans mon royaume. Choisis celle qui te plaît.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'on amena au prince-serpent la première fille qui lui plut. Mais au matin on la retrouva morte et vidée de son sang. Une autre eut le même sort. En quarante nuits il en périt ainsi quarante.

De nouveau les gardes du palais se mirent en quête, frappant à toutes les portes, fouillant les villages. Il fallait au prince-serpent une fille par nuit. Un jour ils arrivèrent au hameau où vivait la pauvre fille.

— Ah ! mes maîtres, s'écria sa marâtre dès qu'elle vit les soldats. Vous savez bien que vous trouverez ici votre affaire. Celle qui a nourri et instruit le serpent noir peut bien devenir sa femme. Allons, ma fille, en route. Le prince-serpent t'attend.

Et la vieille rentra satisfaite dans sa demeure, pensant que cette fois enfin elle ne reverrait plus la jeune fille. Celle-ci tout en larmes implora encore l'aide de sa mère, et pria sur sa tombe :

— Ma mère, me voici encore. Cette fois on va me conduire comme épouse au serpent noir que j'ai nourri et élevé, et je mourrai comme les autres jeunes filles qu'il tue toutes les nuits.

Mais du plus profond de la terre une voix monta à ses oreilles :

— Ma fille, ma fille, le passereau a entendu tes plaintes et les a chantées à la branche du cyprès. Celui-ci s'est penché vers moi et me les a répétées. Ma fille, ne crains rien. Cette fois tu seras reine. Avant d'entrer dans la chambre du serpent noir, revêts seulement l'une sur l'autre quarante peaux de hérisson. Quand le serpent s'approchera de toi il se piquera aux épines. Ôte ces peaux, dira-t-il. Ô mon prince, ôte cette peau toi-même, diras-tu alors, et quand il aura dépouillé sa propre peau tu en quitteras une toi-même. Quand il aura dépouillé sa quarantième peau, ordonne-lui de les jeter toutes dans les flammes et fais de même avec les tiennes. Alors tu seras reine.

La jeune fille embrassa la tombe de sa mère et partit pour le palais.

Les servantes voulurent la parer somptueusement pour ses noces avec le prince-serpent. Mais elle refusa tous les bijoux et toutes les parures.

— Je veux seulement, dit-elle, quarante peaux de hérisson.

Et on l'introduisit dans la chambre nuptiale. Le serpent noir se jeta sur elle, mais s'arrêta net :

— Fille, dépouille cette peau pleine d'épines.

— Prince, dépouille toi-même ta peau et moi je quitterai la mienne.

Et à chaque peau de hérisson qui tombait, le serpent abandonnait à son tour une peau nouvelle. Enfin vint la quarantième peau.

— Rassemble ces dépouilles et jette-les dans le feu, dit la jeune fille.

Le feu s'aviva et une grande lueur illumina la chambre. Le serpent noir s'était transformé en un jeune prince beau comme le jour. Alors la jeune fille jeta aussi dans les flammes la quarantième peau de hérisson et elle devint à son tour plus belle que les fleurs du printemps.

Quand le jeune couple sortit de la chambre nuptiale, le padischah pensa défaillir de joie. Et comme il était très vieux, il laissa son trône à son fils et à sa jeune épouse. Le royaume vécut désormais en paix. Seule la marâtre de la jeune princesse n'y trouva pas son compte. De dépit elle se jeta dans les broussailles les plus épaisses de la forêt. Et on n'en vit ressortir qu'un serpent jaune qui se glissait entre les feuilles mortes.



Le vannier et la caravane

CONTE D'ADA KALE,

ÎLE DU DANUBE DANS LE BANAT YOUGOSLAVE



Il était une fois un pauvre homme qui gagnait sa vie en tressant des paniers. Il était marié mais sa femme et lui ne s'entendaient pas. Ce n'était que querelles quotidiennes. Un jour qu'ils se disputaient comme de coutume, la femme saisit les pincettes dans la cheminée et battit si bien le bonhomme que le malheureux dut chercher son salut dans la fuite.

Il cheminait en gémissant quand il arriva dans un endroit désert où il s'affaissa contre un mur.

« Que deviendrai-je avec cette femme ? Cette fois-ci j'ai eu du mal à sauver ma peau », se disait-il avec amertume.

Soudain au milieu de la nuit le mur se fendit en deux. Un géant sortit de cette fissure et dit :

— Qu'as-tu donc à troubler ainsi mon repos ? Depuis deux cents ans que j'habite ici, personne n'est encore venu m'importuner dans ma maison à une telle heure de la nuit. Qu'est-ce qui t'a poussé à venir jusqu'ici ?

Le bonhomme, effrayé, raconta ce qu'il avait sur le cœur :

— Je me suis enfui de ma maison par crainte de ma femme. Si je tombe encore entre ses mains, cette fois mon arrêt de mort est signé.

Le géant s'apitoya.

— Veux-tu que je t'emporte bien loin d'ici, dans un lieu où tu n'entendras même pas prononcer le nom de ta femme ?

C'était le plus profond désir du malheureux vannier. Le géant le prit sous son bras, s'envola, et le laissa le lendemain matin au sommet d'une colline. Quand il revint un peu à lui notre homme se demanda où le géant avait bien pu le mener. Il regarda à droite et à gauche et vit une ville dans le lointain. Il se dirigea vers elle. Dès qu'il fut entré

dans les murs, les gens qu'il rencontrait, voyant à son costume qu'il était étranger, s'attroupèrent et lui demandèrent d'où il venait. Le vannier le leur dit.

— Combien de jours as-tu cheminé ?

— Je me suis mis en route hier soir, et je suis arrivé ici ce matin.

Les gens se regardèrent les uns les autres, pensant que le malheureux avait perdu l'esprit.

— De ton pays à celui-ci il y a trois années de route, à ce que disent les savants. Comment peux-tu donc être parti de ta maison hier soir ?

Un seigneur passait dans la rue. Voyant l'attroupement il s'arrêta, pris de curiosité. Il invita l'étranger à entrer dans son palais et après lui avoir offert la pipe et le café de l'hospitalité, il lui demanda, lui aussi, d'où il venait. Quand notre homme lui eut répondu, en ajoutant qu'il était parti la veille au soir, le seigneur à son tour se fâcha :

— Ne te moque pas de moi. Tu ne peux avoir fait en une nuit trois ans de chemin.

Alors le bonhomme raconta tout, comment il avait fui sa femme et comment un géant l'avait transporté jusque-là.

— J'ai un ami dans ton pays ; le connais-tu ? demanda le seigneur en lui décrivant le personnage et sa maison.

— Comment ne le connaîtrais-je pas ? C'est notre voisin. Cet homme avait trois fils avec lesquels je jouais quand j'étais petit. Il y a vingt ans que le plus jeune a quitté notre pays, chassé par son père à qui il avait manqué de respect.

— Eh ! bien, cet enfant, c'est moi. Le destin m'a conduit jusqu'ici. J'ai traversé des périodes difficiles, mais à la fin, après avoir beaucoup travaillé je me suis enrichi. Maintenant c'est ton tour. Toi aussi tu peux trouver la fortune. Seulement cesse de dire que tu es arrivé de là-bas en un jour. Car on te prendra pour un hâbleur et personne ne te croira. Je vais te donner mille pièces d'or et un cheval. Tu arriveras, sur mes talons, au café où se rassemblent les marchands. Quand tu entreras je te saluerai et te ferai asseoir à mes côtés. Si on te demande d'où tu viens, tu diras que tu es négociant et que tu attends des marchandises que doit t'apporter une caravane. Tu offriras du café aux gens présents. S'il entre un pauvre, tu lui feras largement l'aumône. De cette façon tout le monde te croira riche et ton crédit sera vite établi. Avec ces mille pièces d'or tu trouveras des affaires et tu me rembourseras quand tu auras fait fortune.

Ainsi dit, ainsi fait. Le compatriote de notre homme lui donna un superbe cheval, mille pièces d'or et encore un bel habit. Le bonhomme revêtit l'habit, mit les pièces d'or dans sa poche, monta sur le cheval et se dirigea vers le café. Le seigneur lui fit signe dès qu'il le vit sur le

pas de la porte. Il le fit asseoir et le présenta aux gens qui se trouvaient là.

— Cet homme est un riche marchand. Il apporte beaucoup de marchandises. Si vous avez besoin de quelque chose, il vous fournira à bon compte.

Les marchands s'empressèrent. L'un voulait des perles, l'autre des étoffes, un autre encore autre chose. Notre homme promit de tout livrer dès que la caravane serait là. Un mendiant pénétra dans le café. Tout le monde lui fit l'aumône. Le nouveau venu plongea la main dans sa poche et donna au mendiant une poignée de pièces d'or. Un autre miséreux se présenta et fut traité de même. Les gens restèrent assis au café jusqu'au soir. Notre héros dilapida ses deniers si bien qu'il ne lui restait même plus une seule pièce. Alors un dernier mendiant parut.

— Quel dommage ! dit-il, je ne savais pas qu'il y eût ici tant de malheureux. Je n'ai pris avec moi que mille pièces d'or. Si j'avais su, j'aurais apporté un sac de pièces d'or pour donner à chacun.

— Si tu en as besoin, je peux te prêter mille pièces d'or. Tu me les rendras quand ta caravane arrivera, dit un des marchands.

— Parfait, quand ma caravane arrivera je te rendrai la somme à ton gré, en argent ou en marchandises.

Aussitôt le marchand de courir à sa maison et de rapporter mille pièces d'or. Notre vannier prit l'argent et en moins d'une heure dépensa tout. Cette fois un autre marchand lui proposa de l'argent. Il accepta encore. Au soir ses dettes s'élevaient à dix mille pièces d'or.

Le jour suivant, il loua une vaste maison et s'y installa. De nombreux prêteurs lui donnaient de l'argent, qui coulait entre ses doigts comme un ruisseau. Avant le dixième jour, sa dette atteignit cent mille pièces d'or. Cependant de nombreux marchands, qui voyaient que la caravane n'arrivait toujours pas, commencèrent à se dire les uns aux autres.

— Quelle sera donc la fin de tout ceci ? Cet homme parle toujours de sa caravane et nous amuse avec de belles paroles. Peut-être n'est-ce qu'un fourbe ? Allons voir le seigneur qu'il connaît et demandons-lui ce qu'est en réalité cette fameuse caravane.

Cependant le seigneur, apprenant ce qui se passait, fit appeler le vannier.

— Ainsi voilà donc tes affaires. Tu empruntes des sommes considérables, tu trompes tout le monde en disant que ta caravane va venir. Comment feras-tu pour payer toutes ces dettes ?

— Qu'est-ce que cent mille pièces d'or ? répondit le vannier. Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Dès que ma caravane arrivera, je rendrai tout cela au double.

À ces paroles le seigneur faillit s'étrangler de stupéfaction.

— Comment, de moi aussi tu veux te moquer ? À moi aussi tu dois mille pièces d'or. J'exige mon argent.

— Ne t'excite pas, mon ami. Quand la caravane arrivera, toi aussi tu seras remboursé au double.

Le seigneur se mit en colère.

— Fripon, coquin, n'as-tu pas honte de me mentir de la sorte ? Je vais régler toute cette affaire et tu seras réduit à mendier dans la rue.



Et il mit le coquin à la porte.

Les marchands qui voulaient savoir le fin mot de l'affaire arrivaient pour le voir juste à ce moment. Il leur dit :

— Je n'en sais pas plus que vous au sujet de cette caravane. Cet homme me doit à moi aussi mille pièces d'or. Le mieux est d'aller trouver le padischah et de lui exposer nos griefs.

La foule compacte des victimes se précipita à l'audience du padischah en demandant justice. Or le padischah de ce pays était un homme cupide et rusé. Il appela son vizir et lui dit :

— Si la caravane dont il parle n'existait pas, cet homme n'aurait pas amassé tant d'argent. Je vais lui donner ma fille en mariage et quand la caravane arrivera, moi aussi je participerai au bénéfice. Qu'en dis-tu ?

— Ô mon souverain prince, répondit le vizir, ne te fie pas à la parole du premier venu. Il y a beaucoup de charlatans en ce monde.

— Je vais l'éprouver, dit le padischah. J'ai une perle qui vaut exactement mille pièces d'or. Si cet homme est réellement ce qu'il dit, il doit pouvoir en estimer correctement la valeur. Sinon je lui ferai couper la tête.

Ils firent appeler le vannier. Le padischah lui dit :

— Il paraît que tu dois cent mille pièces d'or à tous ces gens. Est-ce vrai ?

— C'est exact, monseigneur, ma dette s'élève juste à cette somme. Dès que ma caravane arrivera, ils seront tous largement remboursés.

Le padischah lui tendit alors sa perle en lui demandant de l'estimer. Le vannier la tourna et la retourna entre ses doigts, et dit :

— Ô mon sultan, cette perle ne vaut pas plus de mille pièces d'or. Quant à moi, j'ai des perles et des diamants tels que le moindre d'entre eux vaut soixante-dix mille pièces d'or. Quand ma caravane arrivera, mon sultan m'autorisera-t-il à lui en offrir quelques-uns ?

À ces mots le padischah dit aux marchands :

— Tranquillisez-vous. Retournez dans vos maisons. Je me porte garant de cet homme. S'il ne paye pas ses dettes, c'est de moi que vous recevrez votre argent.

Les marchands rassurés rentrèrent chez eux. Le padischah dit à son vizir :

— Si cette caravane n'existait pas cet homme n'aurait pas dilapidé tant d'argent. Va chez lui et fais-lui discrètement l'éloge de ma fille.

Le vizir se rend donc à la maison de notre homme. Il bavarde avec lui et lui révèle qu'il a plu au padischah et que celui-ci daignerait peut-être lui donner sa fille en mariage. Accepterait-il ?

— Si c'est la volonté de Dieu, pourquoi n'accepterais-je pas ? dit le

vannier. Quel dommage seulement que ma caravane ne soit pas encore arrivée ! Si j'épouse la fille du padischah, il me faudra distribuer beaucoup d'argent et de cadeaux. Attendons la caravane. À ce moment nous accomplirons la volonté du prince.

Le vizir va rapporter à son maître ce que le vannier lui avait dit. Le padischah fit alors venir le prétendant et lui dit :

— Si tu veux épouser ma fille, il n'est nul besoin d'attendre la caravane. Voici les clés de mon trésor. Prends-y tout ce que tu voudras. Tu combleras les vides quand la caravane arrivera.

Et notre homme d'empocher les clés du trésor. Le mariage est aussitôt célébré et la fête commence. Et de puiser dans le trésor, de distribuer à chacun cadeaux et présents. Dans toute la ville comme au palais la joie règne partout et le seigneur qui l'avait le premier aidé va trouver le nouveau marié :

— N'as-tu pas honte, coquin ? Il ne te suffit pas d'avoir escroqué tout cet argent. Il te faut encore vider les trésors du padischah.

Mais le vannier de répondre :

— Qu'est-ce qui t'inquiète ? ma caravane arrive demain, je vous rendrai votre argent à tous et vous fermerai le bec. Allez ouste ! laissez-moi tranquille maintenant. On ne dérange pas ainsi un riche marchand le jour de ses noces.

La fête se termine. Mais sa femme trouve au nouveau marié l'air pensif.

— À quoi songez-vous donc ainsi, mon seigneur ?

— Ton père s'est trop pressé. Il n'a pas voulu attendre ma caravane. Si elle était arrivée on aurait vu quels magnifiques présents j'aurais distribués. Chacun en serait resté muet d'étonnement.

— Mon chéri, quel mal y a-t-il à cela ? Je peux bien attendre jusqu'à ce que la caravane arrive.

Et tous d'attendre, les yeux fixés sur la route...

Plusieurs mois s'étaient écoulés. La caravane restait toujours un mythe lointain. Le trésor royal était maintenant vide et les araignées y tissaient leur toile. Le vizir, après avoir mûrement réfléchi, alla trouver son maître et lui dit :

— Ô mon maître, tu vis vraiment dans un rêve. Il ne reste pas un sou dans le trésor. Je t'avais dit que tu étais tombé entre les mains d'un charlatan, tu ne m'avais pas cru. Il y a six mois de cela et pas encore le moindre signe de la caravane.

Voyant que le padischah restait songeur le vizir poursuivit :

— Il ne sert à rien de méditer. Appelons ta fille. Qu'elle cherche à savoir les dessous de cette histoire de caravane et qu'elle nous les dise.

La fille du padischah affirma que son époux lui avait toujours parlé

de l'arrivée prochaine de la caravane et qu'elle ne savait rien de plus. Son père la pria instamment d'arracher à son mari toute la vérité. Le soir même la fille du sultan interroge son époux :

— Mon cher seigneur, j'ai quelque chose de grave à vous demander. Qu'est-ce donc en fin de compte que cette histoire de caravane ? Je vous en conjure, dites la vérité. Vous jouez votre tête. Si je sais la vérité nous trouverons un moyen de vous sauver.

Le vannier, comprenant que la fourberie ne pourrait réussir plus longtemps, raconte tout à sa femme, sa vie précédente, comment le géant l'a amené ici, et enfin dévoile toute l'affaire.

Sa femme réfléchit un moment et lui dit :

— Tu ne peux pas rester plus longtemps dans ce pays. Mon père même ne pourrait te sauver la vie, car tu as trompé trop de gens, et d'ailleurs le voudrait-il, lui-même qui a été victime de tes ruses ? Je vais te donner quelques milliers de pièces d'or qui me restent. Tu quitteras le pays et chercheras des affaires. Si mon père vient à mourir j'enverrai à ta recherche et peut-être pourrons-nous nous retrouver quelque jour.

Le bonhomme prit l'argent, quitta le palais par une porte dérobée et se mit en chemin...

Le vannier marcha pendant des jours et des semaines. Enfin un jour, bien fatigué, il s'assit pour se reposer sur une grosse pierre au bord du chemin et, en s'affalant, il poussa un gémissement :

« Ouf ! » fit-il, et il se mit à maudire le destin et à pleurer sur son malheureux sort. À ce moment un nègre gigantesque apparut devant lui et dit :

— Pourquoi m'as-tu appelé ?

Notre homme prit peur et répondit qu'il n'avait appelé personne, mais en vain.

— Mon nom est « Ouf », dit le nègre. Si quelqu'un s'assied sur cette pierre et prononce mon nom, je dois venir et faire tout ce qu'il commande. As-tu quelque désir à formuler ?

— Certes, mais je ne suis pas sûr que tu puisses l'exaucer.

— Que veux-tu donc ?

— Je veux une caravane. Mais les marchandises de cette caravane devront être telles que sept mille chameaux auront peine à les transporter. Et parmi ces marchandises, je veux que se trouvent sept cents pièces de soieries et de velours, mille diamants et autant de rubis et cent fois cent mille pièces d'or.

Alors le nègre soulève la grosse pierre qui dévoile un puits profond.

— Descendons, dit le nègre.

Un escalier de pierre tourne en spirale autour du puits. Au fond ils

arrivent en face d'une lourde porte. Le nègre l'ouvre et notre vannier émerveillé se trouve en présence de monceaux de pièces d'or. Derrière une autre porte une salle voisine renferme des caisses pleines de bijoux. Enfin derrière une dernière porte apparaît une fontaine où coule une eau limpide et dans l'eau brille un anneau d'or. Le vannier le prend, le passe à son doigt et demande au nègre pourquoi cet anneau se trouvait là.

— C'est le maître de cet anneau qui a amassé tous ces trésors. Je suis le serviteur de l'anneau et je suis aux ordres de celui qui le possède. Il lui suffit de tourner l'anneau à son doigt pour me faire apparaître.

Le vannier dit alors au nègre :

— Remplis des caisses avec toutes les richesses qui se trouvent ici, charge les caisses sur des chameaux et que la caravane se mette en marche.

— J'écoute et j'obéis, dit le serviteur de l'anneau et après être disparu quelques minutes il revient avec des hommes de peine qui emplissent les caisses et chargent les chameaux. Pendant ce temps une tente a été dressée à la surface du sol et notre homme, revêtu d'un somptueux manteau brodé d'or, de babouches ornées de perles, et d'un turban enrichi de bijoux, se repose jusqu'au matin.

À l'aube le vannier voit que la caravane est prête. Le nègre arrive, baise la frange du manteau de son maître et demande de quel côté doit se diriger la caravane. Le bonhomme lui donne une lettre à porter au padischah pour annoncer son arrivée prochaine avec la caravane. Puis il monte sur un superbe cheval et, tandis qu'une joie frénétique règne au palais et que le padischah lui-même va au-devant de son gendre, la caravane se met en chemin. Bientôt les deux cortèges se rencontrent. On s'embrasse et tout le monde entre au palais dont le trésor se remplit à déborder de bijoux et de pièces d'or. Le vannier fait appeler tous les marchands et leur paye ses dettes avec usure. Puis il va retrouver sa fidèle épouse à qui il fait de magnifiques cadeaux.

Le padischah meurt après de longues années de paix. L'ancien vannier, son gendre, monte alors sur le trône à sa place. Le pays devint le plus heureux du monde et sa femme la plus heureuse des femmes. Qu'un pareil bonheur arrive à tous ceux qui écoutent ce conte.



L'histoire du garçon chauve

CONTE D'ADA KALE



Il était une fois une pauvre veuve qui avait un fils très paresseux. Comme sa tête était absolument dépourvue de cheveux, on l'appelait Keloglan (le garçon chauve). Ce fainéant ne faisait pas un mouvement mais passait ses journées entières accroupi au coin du feu, à croquer des épis de maïs grillés.

Un jour sa mère se décide à le secouer.

— Que vas-tu devenir, fainéant ? Jour et nuit tu sommeilles au coin du feu comme un chat fourré. Tu ne gagnes pas dix paras par an. Allons, prends le tombereau et la tonne et va chercher de l'eau au Danube.

Le garçon ne daigna même pas se remuer et continua à écosser son maïs. La vieille se fâcha et, saisissant son bâton, commença à lui caresser les côtes. Alors il se lève, contraint et forcé, ramasse lourdement tout son matériel et part pour le Danube sans hâte excessive. Tandis qu'il puisait de l'eau, on ne sait trop comment, un tout petit poisson pénétra dans le tonneau. Et Keloglan l'attrapa et commença de jouer avec lui. Tandis qu'il s'amusait de la sorte le soir tomba et au loin se fit entendre l'appel pour la prière du soir. Le tonneau était encore aux trois quarts vide, et notre paresseux s'amusait encore avec ce petit poisson sur la rive du fleuve. Alors, ne voilà-t-il pas que le petit poisson se met à parler.

— Que veux-tu de moi ? dit-il au garçon. Depuis ce matin tu me tortures sans trêve. Si tu as quelque souhait à formuler, dis-le, que je l'exauce.

Car le petit poisson n'était autre qu'une fée. Que peut bien souhaiter un garçon paresseux ? Que le tonneau se remplisse tout seul et grimpe dans le tombereau, et que le tout revienne à la maison sans que, juché sur la voiture, il ait le moindre effort à faire.

— Entendu, dit le petit poisson. Prononce seulement ces mots : par

l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, que le tonneau se remplisse, qu'il se place dans le tombereau, et allons à la maison. Tu verras ton souhait accompli sur-le-champ. Pour ma peine, tu me rejetteras seulement dans le fleuve.

Keloglan relâcha le petit poisson et prononça les paroles magiques. Aussitôt le tonneau roula de lui-même jusqu'au fleuve, se remplit et remonta dans la voiture. Keloglan monte à son tour et le tombereau part tout seul vers la maison de notre héros.

Sa mère en le voyant arriver dans cet équipage manque tomber à la renverse.

— Ah ! vois la miséricorde divine. C'est toi qui devrais traîner le tombereau et c'est lui qui te porte.

— Tais-toi, ma mère, j'ai pénétré le secret de toutes ces choses.

Et notre garçon reprend sa place au coin du feu et recommence à croquer des grains de maïs.

Deux jours se passèrent. Le matin du troisième jour la veuve réveille son fils.

— C'est assez paresser. Prends le tonneau et va chercher de l'eau au Danube, fainéant.

Keloglan s'en va, mais il sait quoi faire. Il prononce les paroles magiques et le tonneau se remplit. Le tonneau installé dans le tombereau et notre garçon juché sur le tonneau, tout revient ainsi à la maison. La route passait non loin du palais du padischah. Sa fille était à la fenêtre et à ce spectacle imprévu elle partit d'un gigantesque éclat de rire, appelant ses suivantes.

— Je n'ai jamais rien vu de tel. Ce n'est pas l'homme qui traîne la voiture, c'est la voiture qui traîne l'homme. Et quel est cet affreux nabot ?

Le garçon chauve, entendant ces paroles, releva la tête, regarda la jeune fille et dit :

— Par l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, que cette fille ait un fils et que j'aie un palais.

Et le tombereau revint tout doucement à la maison où Keloglan s'assit à sa place familière, sans mot dire.

Les jours passèrent. Un jour que Keloglan passait auprès du palais, il entendit un grand tumulte et vit la fille du roi avec un enfant dans les bras. Au palais l'agitation est à son comble. Le padischah interroge sa fille.

— D'où vient ce marmot ?

— Il est apparu soudain tout à côté de moi, comme descendu du ciel. C'est la vérité, mon père, et que Dieu me maudisse si je mens !

Le padischah se caressa la barbe et, laissant au temps et à la

réflexion le soin de régler cette importante question, engagea une nourrice pour l'enfant.

Quelques années se passèrent. L'enfant avait grandi et vint le temps de pourvoir à son éducation. Mais comme il n'avait pas de père avoué, son avenir paraissait compromis. Le padischah réunit ses ministres et demanda leur avis. Ceux-ci, après avoir mûrement réfléchi, firent au roi cette proposition :

— Ô mon maître, tout peut advenir en ce monde et le destin de cet enfant peut changer de sens. Que votre fille se tienne avec son enfant à la fenêtre du palais. Donnez l'ordre à tout le peuple de défilér sous cette fenêtre. L'enfant tiendra une bille d'or dans sa main. Que celui à qui il la lancera lui serve de père.

Les hérauts crièrent les ordres du padischah sur toutes les places publiques, enjoignant au peuple entier d'avoir à défilér sous les fenêtres du palais, sous peine des plus graves châtimènts. Le peuple se rassembla et commença à défilér mais l'enfant gardait la bille d'or dans la main et ne la jetait à personne.

Quand l'ordre royal était parvenu à la maison de la veuve, elle avait enjoint à son fils d'obéir à l'ordre royal. Peut-être deviendrait-il le gendre du souverain. Notre garçon préférait continuer à paresser au coin du feu, mais sa mère prit un bâton et le jeta dehors. Keloglan, errant de-ci de-là dans les rues parvint jusqu'au près du palais royal. Le défilé était presque achevé, mais Keloglan dut prendre son tour et, malgré ses protestations, on l'entraîna presque de force jusque sous la fenêtre. Dès qu'il aperçut ce crâne dénudé qui brillait au soleil, l'enfant jeta la bille. « Aye... Aye... ma tête », cria le malheureux qui voulut s'enfuir. Mais l'assistance s'exclama. Il y avait sûrement erreur. Et l'on fit repasser le pauvre garçon sous la fenêtre. La bille lui tombe une seconde fois sur le crâne, et encore au troisième essai.

Alors il faut bien se rendre à l'évidence. On se saisit de Keloglan, on l'entraîne au hammam et quand il est bien lavé, on lui vide un flacon de parfum sur la tête puis on va présenter son gendre au padischah. Mais celui-ci se mit dans une colère épouvantable. Il fit fabriquer une grande caisse, y fit enfermer le gendre proposé, sa fille et l'enfant, et jeter le tout au Danube.

Les flots portèrent la caisse jusqu'à la mer. Après avoir été ballottée trois jours par les vagues, elle fut enfin jetée au rivage par des vents propices et abandonnée sur la grève où le bois, exposé aux rayons ardents du soleil, se craquela et se fendit, livrant passage aux prisonniers. Keloglan vit devant lui, non loin de là, une splendide prairie. Aussitôt il formula un vœu :

— Par l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, que se construise ici un palais plus beau que celui du padischah. Que tout s'y

trouve en abondance et qu'il y ait vingt serviteurs blancs et vingt serviteurs noirs.

Aussitôt s'élève un immense palais. Le garçon chauve s'y installe avec sa femme et son enfant. Bientôt on parle dans toute la région du palais, de ses somptueux jardins et des forêts giboyeuses qui l'entourent. Quiconque passe par là admire la merveille et en fait part autour de lui. La nouvelle parvient jusqu'au roi. Celui-ci fait appeler un de ses veneurs et lui ordonne de trouver un prétexte pour s'introduire dans ce palais et apprendre qui en est le maître. L'homme prend son fusil, tue un canard et demande à la garde qui veille à la porte l'autorisation de le faire rôtir. On le laisse pénétrer jusqu'aux cuisines, mais il est tellement ahuri par les merveilles du palais qu'il en oublie de tourner la broche et qu'un des flancs du canard commence à sentir le roussi. Mais tandis que le chasseur se lamente, le garçon chauve descend justement aux cuisines, voit cet inconnu qui se désespère, se fait expliquer l'affaire, le console et, par l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, lui met entre les mains un canard merveilleusement rôti et dégageant une odeur exquise.

— Porte mon salut à ton maître, dit-il, offre-lui ce canard et prie-le de me faire l'honneur de venir dîner chez moi demain soir avec toute sa cour.

Le chasseur se précipite et porte au souverain le canard et l'invitation. L'invitation est la bienvenue et le canard également. Le padischah s'en poulèche les doigts. Le lendemain toute la cour s'ébranle et se rend au palais magique. Keloglan accueille le padischah, le fait passer entre une double haie de quatre-vingts esclaves prosternés à droite et à gauche et le fait entrer dans le grand salon où l'on apporte du café et des sorbets. Puis se dresse une table si richement servie que jamais à la cour on n'en avait vu de semblable. La cuiller que le padischah trempe dans son potage est d'or et a le manche enrichi de diamants. Keloglan à ce moment souhaite que, par l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, la cuiller du padischah disparaisse et qu'elle se dissimule dans les replis de sa robe. En conséquence la cuiller du padischah disparaît soudain. Il a beau chercher, on ne retrouve rien. Le maître de maison proteste et déclare qu'il s'agit d'un objet d'une extrême valeur. Que faire ? Il faut se résoudre à fouiller les invités, mais c'est sans succès. Quand il ne reste plus que le padischah, celui-ci, de honte et de colère, se lève et à peine s'est-il levé que la cuiller tombe à terre de dessous ses vêtements. Jugez de l'émotion générale. Alors Keloglan prend la parole :

— Ô padischah, quand cette cuiller est là devant les yeux de tous, tu refuses de croire à son existence. Pourquoi donc ne crois-tu pas ta fille quand elle dit que son enfant est sorti du néant ? Et pourquoi pousses-tu la cruauté jusqu'à faire jeter à la mer, avec lui, ta fille et

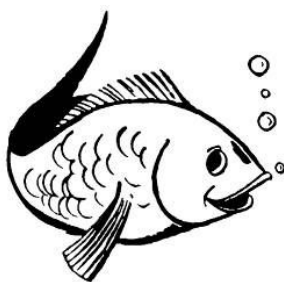
son époux ? Voilà le destin de cet enfant et quant à moi, sous ces magnifiques habits, je suis le misérable loqueteux dont tu n'as pas voulu faire ton gendre.

Et Keloglan se lève, baise les mains de son beau-père et explique tous les détours de l'histoire. Le padischah retrouve la sérénité :

— Puisque tu peux tout, délivre-toi donc de cette calvitie.

Keloglan prononce les paroles magiques et soudain le voilà devenu un beau jeune homme à la magnifique chevelure. Le festin recommence et les réjouissances durèrent quarante jours et quarante nuits. Les époux vécurent jusqu'à leur mort dans la tranquillité et le bonheur.

Par l'ordre de Dieu et la grâce du petit poisson, qu'il en arrive autant à tous ceux qui m'écoutent !



La besace d'or

CONTE DU GARÇON CHAUVE



E soir-là j'avais raté mon café et j'avais cassé une tasse qui me venait du grand-père de mon arrière-grand-père. Et tout à coup que ne vois-je pas surgir devant moi et passer en trotinant ? Cette horrible souris, cet animal sans foi ni loi qui empoisonne non pas une nuit, non pas cinq nuits, mais toutes mes nuits. Ah ! monsieur, j'en mourrai. Les grands de ce monde n'y résisteraient pas. Que peut faire un pauvre homme comme moi ? Mon grain, mon fromage, tout y passe. Rien ne lève plus dans le champ qui est derrière la maison. Il faut en finir. Cette bête doit disparaître ou c'est nous qui lui céderons la place. J'ai donc pris la plume et rédigé à notre chat une requête en règle avec timbre et cachet. S'il daigne prendre mes vœux en considération, il montera la garde dans le grenier. Sinon je me débarrasserai de cette maison, de ce fardeau sans poids. Voyons ce qu'il va en dire, ce fainéant : Miaou... Miaou... voilà notre chat fourré qui s'éveille. Écoutez-le. Le passé n'a pas de secret pour lui. Ouvrez vos oreilles. Voici qu'il se met à conter une merveilleuse histoire.

« Au temps où le chameau était courtier et les puces bergères, lorsque les djinns s'amusaient dans le vieux hammam et que je balançais le berceau de mon arrière-grand-mère, il était une fois un garçon chauve. C'était le fils d'une pauvre veuve, mais il n'y avait pas pire paresseux. Incapable de rien faire il passait ses journées à fainéanter et laissait à sa mère le soin de le faire vivre. Enfin un jour celle-ci éclata :

— Ah ! mon fainéant de fils, ma langue s'usera à force de crier sur ton dos. Le peu d'argent qui restait de ton père est depuis longtemps dissipé. Rien ne nous reste, mais qu'est-ce que la pauvreté quand ce pays est si riche que la fortune coule dans les rues comme de fontaines et qu'il suffit de creuser la terre pour y trouver de l'or ? Si tu t'occupais un peu d'aller chercher tous ces trésors au lieu de dormir au coin du feu à côté du chat gris !

Piqué au vif, notre garçon chauve se réveille. Le voilà qui prend un bâton et une besace, chausse ses sandales et part sur les chemins. Au bout de quelque temps, il arrive dans une grande ville et arpente les rues en cherchant partout les ruisseaux de pièces d'or qui doivent y couler. Mais il a beau chercher, il ne trouve rien de tel. C'est tout juste s'il trouve, coincée entre deux pavés, une malheureuse pièce de cuivre toute bosselée. Alors, plein de colère, il saisit une pioche et se met à creuser au milieu de la chaussée. Les passants regardent un moment et s'en vont en riant ou en haussant les épaules. Quant au garçon chauve, sans se laisser distraire, il continue imperturbablement sa tâche. Enfin vient à passer un vieillard, appuyé sur un bâton de frêne. Il s'assied non loin de là et regarde ce garçon qui semble un étranger et n'a pas l'air très, très intelligent.

— Eh ! mon garçon, que fais-tu là ? Il vaut mieux piocher la terre que le roc, mais c'est toujours piocher pour rien.

— Est-ce que cela te regarde, vieillard ? Je suis le fils de ma mère et je fais ce qu'elle me dit. Je creuse la terre et j'en extraurai de l'or.

Et notre garçon chauve de frapper à coups redoublés.

— Jeune homme, bon drap trouve acheteur sans qu'on l'étales. Si de l'or jaillissait chaque fois qu'on creuse la terre, qui resterait oisif devant tant de trésors accumulés ? Il n'y aurait plus personne à se chauffer au soleil sur le pas de sa porte. Si tu veux remplir d'or d'un seul coup les deux pans de ta besace, mieux vaudrait pour toi te coller à l'une de ces portes et y attendre la fortune.

À ces mots la pioche tombe des mains de notre héros.

— Ce vieillard à longue barbe a l'air diablement malin. Il parle mieux que ma mère. Malgré tout le mal que je me suis donné, je n'ai rien trouvé. Mieux vaudrait écouter les conseils de cet homme, et, plutôt que de creuser en vain, se coller à l'une de ces portes.

Le garçon avait bien encore quelques sous au fond de sa poche, que la prévoyance maternelle y avait glissés en cas de mauvais jours. Il se précipite vers l'épicier le plus proche et achète pour dix sous de goudron qu'il étale soigneusement sur la plus belle porte de la rue et il s'y appuie le dos. Le goudron sèche et voilà notre garçon bien attaché au portail. Quand, sur le soir, le maître de la maison rentre au logis, que ne voit-il pas ? Un garçon collé à sa porte, raide comme un manche à balai.

— Eh ! mon garçon, qu'est-ce que cette situation ? Es-tu devenu fou ?

— Pourquoi donc serais-je fou ? Si j'avais perdu la raison, je courrais peut-être n'importe où, ou bien j'irais me jeter dans la rivière, mais pourquoi serais-je venu me coller à cette porte ?

Et le garçon chauve de raconter toute son histoire.

Le maître du logis était un homme d'expérience et qui connaissait le cœur humain.

« Ce garçon a le cœur pur, pensa-t-il. Il n'est pas de ceux qui prennent les mots à double sens et s'interrogent sur toutes choses. Creuse la terre et trouve de l'or, lui a-t-on dit, et il a creusé la terre. Colle-toi à cette porte, et il a obéi sans hésitation. C'est précisément l'homme qu'il me faut. Je suis fatigué d'avoir toujours des serviteurs raisonneurs et indociles. Je vais le prendre à mon service. »

Et le maître rentrant au logis fait un signe de main. Les serviteurs se précipitent et, à cinquante, en conjuguant leurs efforts, réussissent péniblement à décoller le malheureux garçon qu'on jette dans un baquet. À force de frotter, le goudron disparaît ; on habille notre héros, on le ceint d'une vaste écharpe et le voilà transformé : lui-même ne se reconnaît plus. Quand on le mène à son maître, celui-ci, croyant voir un grand personnage, se précipite pour embrasser le pan de sa robe. Heureusement le garçon chauve le devance et, se précipitant à ses pieds, embrasse ses genoux. Il a fort bon air. Le maître le relève.

— Mon garçon, j'espère que j'aurai à me louer de toi. S'il plaît à Dieu, un jour viendra où en récompense je remplirai d'or les deux pans de ta besace. Mais souviens-toi bien de toujours garder, même sous ces beaux vêtements, ton ardeur et ta bonne volonté.

Et le maître, se retournant sur son sofa en poussant de petits soupirs, commande à son nouveau serviteur de lui apporter un verre d'eau. Le garçon chauve se précipite et remplit d'eau une coupe d'or mais, comme il tourne la tête, que ne voit-il pas en face de lui ? Un élégant jeune homme qui lui ressemble comme un frère et qui porte aussi une coupe semblable à la sienne. Notre héros n'a, de sa vie, vu un miroir. Il s'arrête. L'autre aussi s'arrête.

— Eh ! l'ami, dont j'ignore le nom, si c'est à notre maître que tu portes cette coupe, ne te fatigue pas pour rien, car aujourd'hui c'est moi qui lui porte à boire.



Mais voici que cet élégant jeune homme ouvre aussi la bouche, pour ne rien dire, certes, mais se remet à marcher dès que le garçon chauve reprend sa marche.

« Ah ! pour cette fois c'est un peu fort : je marche et il marche. Je m'arrête, il s'arrête ; et s'il ouvre la bouche, ce n'est même pas pour dire oui ou non. Je n'ai jamais encore vu quelqu'un de plus têtue ni d'aussi mal embouché ».

Mais pendant que notre héros tient ces discours, son maître, étendu sur son sofa, est dévoré d'une soif de plus en plus ardente, comme un champ d'orge au soleil de juillet.

— Allons, mon garçon, dépêche ! crie-t-il. Mais comme ce dernier se hâte, voici que l'autre presse le pas à son tour.

— Ah ! non, coquin. Ce n'est pas à toi qu'on a commandé d'aller chercher de l'eau. C'est moi qui l'apporterai.

Et il allonge au concurrent fâcheux un fameux coup de pied, un si beau coup de pied que la glace se fracasse en mille morceaux. Le maître arrive au vacarme, comprend tout et que faire d'autre que rire ? Il n'a sans doute pas tant ri depuis sa naissance et quand, par-dessus tout cela, il boit la demi-coupe d'eau fraîche qui est restée aux mains du garçon, c'est un véritable nectar qui met le comble à son euphorie. Il appelle son intendant et, de contentement, fait sur-le-champ remplir de pièces d'or la moitié de la besace de notre héros. L'intendant jaunit de dépit mais doit s'exécuter.

L'opération effectuée, le maître donne ses ordres à l'intendant pour le repas du soir où il a convié plusieurs amis des alentours et s'étend sur un sofa pour une petite sieste. Le garçon chauve reçoit l'ordre de veiller sur son sommeil et d'empêcher qu'aucun bruit ne vienne le troubler.

L'intendant va à son travail et voilà notre héros assis au chevet de son maître qui part bientôt pour le royaume des songes. Pas une mouche ne vole et le garçon chauve en arrive à retenir sa respiration même, quand ne voilà-t-il pas que la grande horloge qui est pendue au mur se met à sonner. Il se lève d'un bond.

— Tais-toi, imbécile, le maître dort !

Mais l'horloge sonne encore une fois.

— Vas-tu te taire, ne vois-tu pas le maître qui repose ?

Mais l'horloge sonne encore.

— Tais-toi donc à la fin. Le maître ne veut pas le moindre bruit pendant son sommeil !

Mais l'horloge, imperturbable, sonne toujours.

« À la fin cela suffit, pense le garçon chauve. On peut répéter les choses mais quand la troisième sommation reste sans résultat, ce n'est

plus le moment de tergiverser. Ceux qui ne veulent pas se taire d'eux-mêmes, on les fait taire comme ça », et d'un revers de main il envoie voltiger l'horloge à l'autre bout de la pièce. Au bruit toute la maisonnée accourt, les voisins s'ameutent. Comment le maître ne s'éveillerait-il pas ? Il s'éveille en effet et observe d'abord la scène d'un œil sévère, mais bientôt part d'un grand rire, d'un rire tel qu'il n'avait peut-être pas tant ri quand le garçon chauve avait fracassé la glace. Et quoi de meilleur qu'un bon quart d'heure de gaieté au réveil d'une agréable sieste d'après-midi ? Du coup il fait remplir de pièces d'or l'autre pan de la besace du garçon.

Et ainsi la journée est vite passée. Le soir vient, les invités s'empressent, tout le monde ôte ses babouches à la porte et s'assied à croupetons sur les divans. Le garçon chauve s'affaire, verse à boire à celui-ci, porte du pain à celui-là. Les appétits vont bon train et quand arrivent enfin les pâtisseries, les convives trouvent encore une place pour leur faire honneur en fermant les yeux béatement et en poussant de petits gloussements de satisfaction. Le maître de maison dont l'œil vigilant ne laisse rien échapper, voit que ses invités sont rassasiés.

— Mon garçon, ordonne-t-il, retourne les babouches de ces messieurs.

« Que Diable, pense le garçon chauve en voyant à la porte toutes les babouches bien alignées, la pointe vers la salle du festin, je ne suis pourtant pas cordonnier. Ce n'est pas facile de retourner tant de babouches. Pourtant je dois exécuter sans murmures les ordres du maître ». Et de se mettre courageusement à la tâche. Parfois il y réussit d'un seul coup mais pour d'autres, elles sont faites d'une peau tellement raide qu'il doit se donner un mal terrible, et quant aux bottes jaunes de Mehmet aga, mieux vaut n'en pas parler. Quand elles sortent des mains de notre trop bien intentionné héros, elles ont perdu toute forme définissable pour ressembler à quelque figure diabolique. Enfin quand les convives sortent, tout est juste fini, et les invités voient leurs babouches, non pas retournées vers eux pour qu'ils aient seulement à les enfiler, mais retournées sens dessus dessous et l'endroit devenu l'envers. C'est un éclat de rire général aux dépens du pauvre garçon, qui ne sait où se cacher. Mehmet aga regrette bien un peu ses belles bottes jaunes, mais il a fait un trop bon dîner ce soir pour qu'il soit de bon goût de protester. Quant au maître de maison il rit le plus fort de tous, et plus encore qu'après l'aventure de la glace ou celle de l'horloge. Un tel rire après de si bonnes pâtisseries lui donne tant de contentement qu'il couvre d'or l'auteur de la méprise et assure sa fortune.

La fidélité de celui-ci à l'égard de son maître ne se dément d'ailleurs pas. Son seul souci est le sort de sa mère, dont il n'a pas de nouvelles. Il devient mélancolique et son maître s'en aperçoit. Il lui en

demande la raison et quand le garçon chauve la lui révèle, il l'envoie rejoindre sa mère et profiter avec elle de ses nouvelles richesses, à la seule condition qu'il reviendra s'il le fait appeler. Le garçon chauve retrouve sa mère et coule avec elle des jours heureux. Le seul point noir de son existence est le malin plaisir avec lequel le grand pommier du fond de son jardin lui laisse tomber précisément sur le crâne ses fruits un peu trop mûrs.



Le berger et la fille du roi

CONTE DES GAGAOUZ, TURCS CHRÉTIENS DE LA DOBROUDJA



Il était une fois un padischah à qui l'envie prit de parcourir son empire. Un jour qu'il marchait dans la campagne, il vit au loin un ruisseau et au bord du ruisseau un homme à la longue barbe blanche qui, des ciseaux à la main, paraissait couper quelque chose. Il s'approcha et demanda au vieillard ce qu'il faisait.

— Je coupe le destin des hommes, et je le jette au ruisseau, qui l'emporte au fleuve de vie.

Le padischah trouva la réponse étrange.

— Eh ! dit-il, regarde donc un peu quel est l'avenir de ma fille. Car il avait une fille unique.

— Je viens justement de le couper et de le lancer dans le courant, dit le vieillard.

— Et quel est-il ?

— Le destin de ta fille, c'est le berger qui fait paître ses chèvres sur la colline que tu vois là-bas.

Le padischah alla jusqu'à la montagne et lia connaissance avec le berger. Il lui proposa de lui acheter ses chèvres et lui en offrit mille pièces d'or. Comme le berger ne consentait pas à vendre son troupeau, il lui offrit de lui donner une caisse de pièces d'or à la seule condition de porter une lettre au vizir du padischah, dans la capitale. Le berger accepta et le padischah resta pour garder les chèvres jusqu'à son retour. La lettre contenait ces simples mots : « Tuez le porteur de cette lettre et qu'à mon retour tout soit terminé. »

Le berger cependant avait suspendu la lettre à son cou pour ne pas la perdre et était parti. Quand il arriva à la capitale, il était si fatigué qu'il se coucha sous un arbre qui se trouvait en face du palais royal et s'endormit. Or la fille du roi, qui regardait par la fenêtre, aperçut le berger et vit aussi la lettre qu'il portait attachée à son cou. Curieuse de savoir ce que contenait cette lettre, elle envoya une servante chargée

de la prendre sans réveiller le dormeur et de la lui apporter. Quand elle eut lu la lettre, la fille du padischah, pleine de sympathie pour le jeune et beau garçon, écrivit un autre billet qui disait : « Lavez et purifiez le porteur de cette lettre et mariez-le à ma fille. Que tout soit terminé à mon retour. » Puis elle la scella du sceau royal et la fit remettre à la place de l'autre par la servante.

Le berger, s'éveillant enfin, porta la lettre au vizir. Celui-ci fut stupéfait à cette lecture, mais que faire ? On ne discute pas l'ordre du padischah. Et tout fut accompli comme il avait été prescrit.

À ce moment le padischah revint. De loin il entendit des sons de flûte et de tambour et demanda ce qui se passait.

— Ce sont les noces de la fille du padischah, lui dit-on.

Le padischah se précipite, fait appeler son vizir et le somme de s'expliquer. Mais en voyant la lettre et en comprenant la supercherie, il se rappela la prédiction du vieillard.

Néanmoins, plus que jamais résolu à se défaire de son gendre, il lui confie une nouvelle lettre en lui ordonnant de la porter le lendemain matin, dès avant le lever du jour, au fondeur de chandelles. En même temps il ordonnait à ce dernier de précipiter tout vif dans la chaudière l'homme qui viendrait à lui le lendemain matin avant l'aube, et cela sans même chercher à le reconnaître et dès qu'il ouvrirait la porte.

Le lendemain notre berger se lève de bonne heure pour aller porter la lettre, mais sa femme ne veut pas le laisser partir si tôt, et elle le prie d'attendre un peu, pour prolonger encore leurs moments de bonheur. Quand il se lève de nouveau pour partir, elle lui offre du café et ainsi le temps s'écoule. Le jour est désormais levé. Enfin le padischah, ne pouvant contenir son impatience de savoir comment son ordre avait été exécuté, se précipite chez le fabricant de chandelles et y arrive avant le berger. À peine la porte ouverte, il est saisi et jeté tout vif dans la chaudière, tant il est vrai que chacun tombe dans le puits qu'il a lui-même creusé.

Quant au berger, époux de la fille unique du padischah, il monta sur le trône et ils vécurent de longues années de bonheur.



L'histoire de Kougououl

CONTE KIRGHIZE



'HOMME ne peut rien sans la volonté de Dieu et la force de son cheval. Il était une fois un Kirghize nommé Burouzgay qui possédait de nombreux troupeaux et de grandes richesses, mais qui ne priait ni ne jeûnait et ne faisait pas l'aumône. Aussi Dieu lui avait-il toujours refusé des enfants.

Un jour il résolut donc de faire pénitence et, revêtant des habits misérables, chaussant des brodequins de fer et prenant à la main un bâton ferré, il partit pour se rendre en pèlerinage aux lieux saints. Il marcha si longtemps sur les chemins de la steppe que ses brodequins de fer s'usèrent et que, de son bâton, il ne resta plus que la poignée.

Alors il se laissa choir sur le bord de la route et implora du ciel la fin de ses maux.

Un saint derviche survint sur ces entrefaites, eut pitié de lui et tenta de le relever, mais Burouzgay était si faible qu'il ne pouvait plus prononcer une seule parole. Le saint homme pria donc le ciel de lui rendre d'abord la parole et sa demande fut exaucée. Burouzgay reprit des forces et raconta son histoire, et pourquoi il avait ainsi quitté sa tente et ses troupeaux.

Le derviche pria alors pour lui le Dieu tout-puissant, se portant garant que Burouzgay le servirait désormais fidèlement. Et le Dieu tout-puissant daigna lui apparaître et dit :

— Grâce à ta prière, ses vœux seront exaucés, et je lui donnerai les enfants qu'il souhaite, jusqu'à quarante fils et quarante filles.

Le saint homme rapporta à Burouzgay le message divin, mais celui-ci répondit :

— Que ferais-je de quarante fils et quarante filles ? Que le Seigneur daigne seulement m'accorder un fils et une fille pour réjouir ma vieillesse et honorer mes cheveux blancs.

Et le saint, ayant béni Burouzgay, rapporta sa prière au Seigneur. Et celle-ci fut exaucée.

Burouzgay reprit le chemin de son aoul(9). Quand il arriva aux pâturages où paissaient ses troupeaux sous la garde de leurs bergers, ceux-ci ne le reconnurent point car son visage s'était ridé et ses cheveux avaient blanchi. Ils le chassèrent d'abord comme un misérable mendiant sans vouloir lui parler et sa femme elle-même ne voulait d'abord point croire à son retour. Enfin elle se réjouit beaucoup de le revoir et Burouzgay reprit sa vie paisible de jadis, priant humblement le Seigneur et accomplissant les préceptes de la Loi.

Deux enfants lui naquirent, un fils et une fille, qui reçurent respectivement les noms de Kougououl et de Khanysbek.

Les enfants grandirent vite, courant dans la plaine et lançant des flèches avec des arcs qu'ils s'étaient fabriqués eux-mêmes. Kougououl devint bientôt un excellent tireur et il était également adroit dans tous les exercices du corps. Or il advint qu'un sultan du voisinage donna un grand banquet. Il fit élever un grand poteau avec une pièce d'or au sommet et fit annoncer que celui qui parviendrait à percer cette pièce d'une flèche recevrait la main de sa fille, qui était d'âge à marier. De nombreux concurrents tentèrent l'épreuve mais nul ne put réussir.

— Sont-ce donc là, dit le sultan, les jeunes guerriers de la steppe, si maladroits que nul ne peut enlever une telle récompense ?

Alors on lui dit qu'il y avait encore un garçon qui voulait concourir mais qu'il n'avait pas quinze ans.

— Qu'il vienne, ordonna le sultan.

Kougououl arriva, vêtu de vêtements pauvres et monté sur un vieux cheval, car il voulait paraître, devant tous les riches seigneurs qui étaient là rassemblés, comme un pauvre garçon sans fortune et sans appuis.

Quand on l'eut mené devant le but, il refusa d'abord de décocher sa flèche.

— Je suis seul, dit-il, en face de tant de guerriers puissants. Même si j'atteins le but le sultan ne voudra pas me donner sa fille.

Mais le sultan promit de nouveau qu'il aurait les mêmes droits que les autres concurrents. Alors Kougououl, se dressant sur ses étriers, banda son arc et visa, mais son vieux cheval, ne pouvant résister à la pression du cavalier, s'abattit sous lui. Kougououl le fit relever et visa encore une fois. Le cheval cette fois plia seulement les jarrets et la flèche partit toute droite, traversant la pièce d'or en son centre.

Le jeune garçon, épuisé par l'effort, dessella son cheval et s'étendant sur le sol s'y endormit.

Il dormit trois jours.

Quand il se réveilla, il revint vers la tente de son père où il attendit les messagers du roi. Mais nul ne parut et il attendait vainement sa fiancée quand une femme de la suite du sultan vint lui dire que celui-ci avait décidé de ne pas donner sa fille à un pareil miséreux.

Alors le jeune Kougououl se redressa de toute sa taille et lui dit :

— Va vers ton maître et apprends-lui que si demain à midi je n'ai pas reçu, avec sa fille, quarante chameaux chargés et quarante tapis, je l'exterminerai avec toute sa famille.

La femme prit peur et pressentit en cet adolescent un redoutable guerrier. Elle alla confier son impression à la sultane, qui insista auprès de son époux pour qu'il tînt sa promesse, lui disant que ce garçon deviendrait un héros célèbre et que, s'il lui manquait de parole, il se couvrirait d'une honte plus noire que la terre. Le sultan se laissa convaincre et les noces furent célébrées dans le plus grand faste.

Kougououl emmena sa jeune épouse et partit pour l'aoul paternel. La fille du sultan alla se présenter, couverte de son voile, à ses beaux-parents, et ceux-ci, levant son voile, lui firent présent, selon la coutume, dès qu'ils eurent aperçu son visage, de bétail et de chevaux.

Mais loin d'embrasser leurs genoux et de les remercier selon l'usage établi, la jeune bru restait froide et dédaigneuse.

— Qu'est-ce donc ? se courrouça le vieux Burouzgay. Voici que cette mijaurée méprise nos présents !

Mais elle répondit fièrement :

— Que ferais-je de tout cela quand vous ne me donnez pas cette jument alezane qui marche en arrière du troupeau et dont les pieds sont si fins qu'elle enfonce jusqu'aux genoux dans le sable ? Car c'est d'elle que naîtra l'étalon merveilleux qui assistera mon époux dans ses combats et lui sauvera plusieurs fois la vie.

« Cette fille, quoique jeune, a de la sagesse », pensa le vieux Burouzgay.

Et il lui donna la jument. Aussitôt sa bru, se prosternant à ses pieds, le remercia comme l'exigeait la coutume.

Les jeunes mariés demeurèrent dans une tente auprès de leurs parents. Pour la jument fut creusée près de la tente une fosse énorme recouverte d'herbe où on la gardait en lui donnant une nourriture abondante et autour de cette fosse, le soir venu, on allumait de grands feux. La jument mit bas un petit étalon bai qu'on nourrit d'orge pure et de lait et qui devint fort et robuste, le digne serviteur de Kougououl.

Or le Khan vint un jour rendre visite au vieux Burouzgay et lui demanda l'hospitalité. À la vue de Khanysbek et de la femme de Kougououl, son cœur s'enflamma d'amour et il fut troublé au point de

se couper au doigt tandis qu'il tranchait des viandes qu'on avait apportées devant lui. Rentré chez lui il consulta ses confidents, cherchant le moyen de se débarrasser de Koukououl pour pouvoir s'emparer librement de sa femme et de sa sœur. Il pensa le faire tuer, mais ses conseillers l'en dissuadèrent, car la vaillance du jeune héros était connue. Ils lui suggérèrent de l'envoyer plutôt dans quelque expédition dangereuse et lointaine et le khan ordonna en conséquence à Koukououl de se rendre sur le territoire d'une horde ennemie, avec mission d'en ramener le chef mort ou vif. Koukououl fit part à sa femme de l'ordre qu'il venait de recevoir.

Perspicace, celle-ci, qui, lors de la visite du khan, avait percé le secret du cœur du souverain, dit à son jeune époux :

— Cette mission dangereuse n'est pas, comme on te l'affirme, un hommage rendu à ta bravoure. C'est en espérant ta perte que le Khan t'envoie à de tels dangers. Mais tu as ton cheval avec toi. Pars sans crainte et reviens-moi vite.

Koukououl partit et chemina longtemps, qui sait, dix ans, peut-être plus, peut-être moins. Mais un jour son cheval s'arrêta et refusa d'avancer. Aux efforts de son cavalier il répondit d'une voix humaine :

— Ne me contrains pas d'avancer. Nous sommes près des ennemis. Ôte-moi ma selle et donne-moi la liberté. J'irai reconnaître leur force et voir ce qu'ils sont.

À peine libre le cheval se roula par terre, car alors ses forces décuplaient, puis se releva et hennit, rejetant l'écume par les deux naseaux. Alors il se transforma soudain en oiseau et s'envola dans les nues. Trois jours plus tard il revint, ayant sillonné le ciel au-dessus des camps ennemis et il dit à son maître :

— J'ai vu les ennemis en nombre immense et j'en ai compté davantage qu'il n'y a de crins dans ma crinière. Réfléchis avant de combattre et pèse bien les dangers.

Koukououl ne connaissait pas la crainte. Il quitta les serviteurs qui l'avaient suivi jusque-là, leur enjoignant de l'attendre et de porter à ses parents la nouvelle de sa mort, s'il venait à périr. Et il partit vers les tentes des ennemis.

La lutte fut âpre et sanglante, mais quand le héros était entouré par ses adversaires et pressé de toutes parts, son cheval se transformait en aigle et du vol de ses larges ailes le portait plus haut que ne pouvaient l'atteindre les armes des ennemis, ou bien, transformé en moineau, il le dissimulait derrière une touffe d'herbe.

Les ruisseaux de sang coulèrent mais à la fin Koukououl extermina tous les hommes de cette race, n'épargnant que les femmes et les enfants qu'il laissa à ses serviteurs pour les ramener avec tout le butin. Et il repartit au grand galop vers l'aoul paternel.

Mais un soir encore, comme la nuit tombait sur la steppe, son cheval refusa de nouveau d'avancer. Kougououl sans résister s'étendit sur le sol et s'endormit.

Quand il se réveilla à l'aurore il vit que son cheval versait des larmes amères.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il.

— Je pleure, répondit le cheval, parce que c'est ici que l'aoul de ton père a été dévasté par la perfidie du khan qu'il avait reçu sous sa tente, parce que c'est ici que ses troupeaux ont été enlevés tandis qu'il périssait sous le fer et que ta femme, ta mère et ta sœur étaient réduites en esclavage. Mais laisse-moi reprendre des forces, et j'irai et je fouillerai la steppe jusqu'à ce que j'aie retrouvé les traces du misérable.

Et, se roulant sur le sol, il bondit, aspira l'air en frémissant et, s'élançant dans le ciel, s'éloigna sous la forme d'un oiseau.

Au bout de trois jours il découvrit les tentes du khan, et il revint décrire à son maître ce qu'il avait vu et comment sa mère, sous les haillons, gardait les moutons du maître.

Kougououl pria le Seigneur de favoriser sa vengeance et, gagnant le voisinage de l'aoul du khan, parvint près du troupeau que gardait sa mère. Il se jeta dans ses bras. Mais la vieille s'effraya :

— Qu'as-tu donc à me saluer de la sorte, toi qui n'es ni mon fils ni mon époux ?

— Ne me reconnais-tu pas, dit Kougououl, ou bien les fatigues et les expéditions lointaines m'ont-elles à ce point changé ?

— Non, tu n'es point mon fils. Il n'y a point d'égal à lui dans la steppe. Mais si tu sais quelque chose de lui, parle sans me tourmenter davantage. Car il y a bien longtemps que le khan l'a envoyé chez un peuple ennemi et l'on est de lui sans nouvelles.

Alors Kougououl fit voir à sa mère la tache noire qu'il avait de naissance entre les deux épaules. À ce signe sa mère le reconnut et l'embrassa en pleurant.

— Depuis que notre aoul a été dévasté, dit-elle, je ne sais combien de temps s'est écoulé, car je perds la mémoire et l'on me bat souvent lorsque s'égare un des moutons de mon troupeau. Je sais seulement qu'il y a bien, bien longtemps que tu nous as abandonnés.

— Ne pleure plus, mère, dit Kougououl. Les jours meilleurs viendront. Rentre tes troupeaux et si l'on te pose quelque question à mon sujet, réponds hardiment que je suis dans les parages.

La vieille femme revint à l'aoul, mais son pas s'était raffermi et ses forces s'étaient ranimées. En la voyant le khan se douta qu'elle avait reçu quelque nouvelle de son fils.

— Approche, vieille, lui dit-il. Tu es maintenant bien alerte, toi qui naguère te traînais à peine.

— C'est que, dit-elle, mon fils Kougououl est revenu et tu ne pourras plus bientôt me faire souffrir.

Et bientôt, en effet, le héros parut sur son cheval.

— Tu m'as trompé, dit-il au khan, chien et parjure, tu m'as envoyé à la mort pour ruiner ma famille et me déshonorer. Mais que gagnerais-je à te tuer seul ? On dirait que toute ma vaillance n'a pu venir à bout que du khan tout seul. Rassemble donc ton armée.

Le khan demanda trois jours pour rassembler son peuple entier. Kougououl y consentit et tandis que les troupes du khan se réunissaient, il pria Dieu. Il vint au jour fixé et dit au khan :

— Tu es mon souverain quoique traître et infidèle. Je ne peux tirer le premier contre toi. Rassemble donc tes meilleurs archers et je m'offrirai comme cible à leurs coups.

Ainsi fut fait. Mais le cheval du héros se transformait sans cesse, tantôt en aigle ravisseur et tantôt en moineau des champs, le cachant dans les nuages du ciel ou dans l'herbe de la steppe. Après trois jours de combat, Kougououl dit alors au khan :

— Eh bien ! maintenant, puisque tes efforts sont vains, je tirerai sur toi, mais pour qu'on ne m'accuse pas de te tuer sans défense, tu peux te protéger comme il te plaira.

Alors le khan plaça devant lui en ligne droite trois guerriers revêtus de leurs plus lourdes armures et de cottes de mailles et dit au héros :

— Tu peux tirer maintenant.

Kougououl tendit son arc de toute sa force et, se dressant sur son cheval, lâcha sa flèche qui transperça du même coup les quatre poitrines. Alors, voyant leur maître mort, les serviteurs du khan voulurent s'enfuir mais le héros les poursuivit et en fit un grand carnage.

Il retrouva son épouse, sa famille et tous ses biens qui s'accrurent d'un immense butin. Il maria sa sœur Khanysbek à un prince du voisinage et finit ses jours heureux.

Ainsi finit le conte. Les vieilles gens disent que c'est véritable. Je ne l'ai point vu, mais il faut croire ce que disent les vieillards.



La chasse de Bineger

CONTE DES KARATCHAI, TURCS DU CAUCASE



INEGER était un jeune prince plein de bravoure et de beauté, mais que possédait par-dessus tout la passion de la chasse. Dès sa plus tendre enfance il avait parcouru les montagnes, pourchassant les cerfs et les daims jusque dans les ravins les plus reculés. Or, un jour, son frère aîné Omar tomba gravement malade. Il lui fallait pour guérir, disait le médecin, le lait d'une biche blanche.

Bineger se mit en chasse et trouva bientôt les traces d'une biche, boiteuse sans doute, car trois de ses pieds seulement s'inscrivaient sur le sol. Il les suivit et aperçut rapidement la bête. Elle était blanche comme la neige, mais, comme elle s'enfuyait, sa démarche était lente et sa course hésitante dans les rocaillies. Bineger gagnait sans cesse sur elle, monté qu'il était sur son bon cheval gris et suivi de son chien fidèle. Vers le soir la biche, près d'être forcée, se retourna vers le chasseur et son visage semblait celui d'une jeune fille. Et elle parla :

— Que veux-tu de moi, dit-elle, ô Bineger ? Le lait que tu cherches pour ton frère, je ne peux te le donner. Je n'ai pas de faon. Je suis la fille, boiteuse et difforme, du Dieu-Cerf Apsati. Laisse-moi et retourne sur tes pas.

Mais Bineger, emporté par l'ardeur de la chasse, se précipita sur la bête et celle-ci dut fuir. La poursuite reprit, jusqu'aux crêtes les plus escarpées de la montagne. Alors comme la biche, haletante au flanc d'un rocher, était sans forces et sur le point d'être prise, elle tourna de nouveau vers Bineger son visage d'enfant, baigné de larmes, et parla encore :

— Laisse-moi, Bineger, et va-t'en. Depuis ta jeunesse tu traques sans cesse notre race. N'as-tu pas assez versé notre sang ? Si tu ne me laisses pas en paix, je te maudirai de toute ma puissance magique.

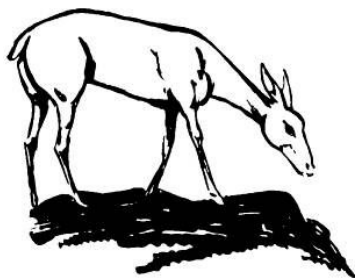
Mais Bineger, poussant un cri de victoire, se lança sur la proie qu'il voyait désormais sans défense. Alors la biche, sous le couteau qui se

levait, poussa un cri terrible. Le ciel s'obscurcit tout à coup, le bruit du tonnerre retentit dans la vallée et, dans la nuit soudain épaisse, Bineger entendit une voix qui disait :

— Que les abîmes se creusent derrière toi, Bineger, si profonds que les cordes les plus longues ne puissent les sonder ; qu'une falaise abrupte se dresse devant toi, Bineger, si haute qu'un oiseau lui-même n'en pourrait atteindre le sommet. Puisses-tu vivre là des jours nombreux et atroces, entre les rocs et les précipices, et que ta chair enfin serve de festin aux vautours.

Et les rocs s'ouvrirent, les abîmes se creusèrent derrière le chasseur, si profonds que les plus longues cordes ne pouvaient les sonder, et une falaise abrupte se dressa devant lui, si haute qu'un oiseau n'aurait pu en atteindre le sommet...

Bineger vécut là des jours et des jours, perdu dans la montagne. Il tua son cheval, puis son chien, et se nourrit de leur chair. Puis il dévora, pour combattre la faim qui le rongait, la chair de ses propres cuisses, et but son propre sang. Un jour enfin un berger qui avait mené ses troupeaux loin des pâturages habituels aperçut le chasseur au flanc du rocher. La population des villages voisins accourut. On rassembla les cordes les plus longues qu'on put trouver, mais quand elles furent bout à bout et qu'un homme s'y fut suspendu, il ne voyait même pas le fond du précipice. Le frère de Bineger était là pleurant, et sa femme bien-aimée, et ses jeunes enfants, implorant et suppliant la miséricorde divine, et les yeux du prisonnier étaient baignés de larmes. Alors devant tout le peuple rassemblé Bineger mit un terme à ses souffrances en se jetant dans l'abîme. Celui-ci se referma sur lui et le bruit de sa chute, comme un long grondement prolongé, ébranla toute la montagne. Et les précipices se fermèrent, les rocs reprirent leur place accoutumée, tandis qu'une biche boiteuse, surgie on ne sait d'où, gravissait lentement le flanc de la colline.



Zoya Tulek

CONTE BACHKIR



DEUX jours de marche au nord-est de Belebey se trouve une montagne altière, le mont Balkan. Elle est aujourd'hui dénudée mais elle était jadis couverte de vastes forêts où les flûtes champêtres des bergers Bachkirs se mêlaient aux voix des oiseaux. Près de là se trouve un lac aux bords encombrés de roseaux, le lac Noir. Aujourd'hui encore on vient sur ses rives, avec des faucons, chasser le canard sauvage.

Il y a bien longtemps vivait près du mont Balkan un riche Bachkir du nom de Harimarkas. Il était si riche qu'il ne savait sans doute ni le nombre de ses troupeaux ni les limites de ses domaines. Il avait deux femmes : l'une lui avait donné deux fils nommés Abou Talib et Malik, l'autre un seul fils nommé Zoya Tulek, beau, fort et courageux garçon que tout le monde aimait, mais qu'enviaient ses deux frères et que la mère de ceux-ci ne pouvait souffrir.

Quand les trois enfants eurent atteint l'âge d'homme, leur père leur fit don à chacun d'un beau cheval richement sellé et d'un faucon docile. Les jeunes gens chassaient dans les forêts du Balkan. Zoya Tulek tuait toujours plus de gibier que ses frères qui l'enviaient secrètement, mais tant que sa mère vécut ils n'en laissèrent rien paraître. Lorsqu'elle mourut tout changea. La marâtre de Zoya Tulek commença à régner dans la demeure d'Harimarkas, qui faisait toutes ses volontés. Un jour, elle lui fit donner à Abou Talib la selle et à Malik le cheval de Zoya Tulek. Quand celui-ci descendit à l'écurie le lendemain, ses frères, qui s'étaient partagé ses dépouilles, se moquèrent de lui et partirent pour la chasse en ne lui laissant qu'un vieux cheval tout perclus. Zoya Tulek les regarda partir, frappé de stupeur et sans pouvoir dire une parole. Alors le vieux cheval parla :

— Zoya Tulek, qu'attends-tu ? Selle-moi et partons pour la chasse.

Zoya s'effraya d'abord, mais dès qu'il eut sellé et enfourché le

cheval, celui-ci devint soudain, d'un vieil animal fourbu, un magnifique et ardent coursier. Son faucon sur le poing, Zoya pressa sa monture et le cheval magique, qui portait le nom d'Aktoulpar, eut rattrapé en quelques minutes les frères de Zoya. Ceux-ci furent stupéfaits mais, comme ils s'étaient mêlés à un groupe d'autres chasseurs, ils dissimulèrent leur étonnement. Quand vint l'heure de midi, les frères s'arrêtèrent au bord d'une source claire, pour se reposer à l'ombre d'un arbre. Zoya s'étendit sur la pelouse verte et, fatigué, s'endormit aussitôt. Pendant son sommeil, ses frères glissèrent un clou pointu entre le fer et le sabot d'Aktoulpar, puis s'éloignèrent sans bruit.

Mais quand Zoya Tulek se réveilla, un vieillard à la barbe blanche et au regard plein de bonté se tenait à ses côtés.

— Lève-toi, Zoya, dit-il. Pendant que tu dormais, tes frères qui te détestent ont enfoncé un clou dans le fer de ton cheval. Je vais t'apprendre une formule magique que tu réciteras quand tu seras dans quelque difficulté. Lis-la maintenant et souffle sur le sabot de ton cheval.

Le vieillard fit répéter deux ou trois fois la formule à Zoya Tulek puis, dès que celui-ci la sut par cœur, disparut soudainement. Zoya récita la formule et souffla sur le sabot du cheval. Aussitôt le clou jaillit du fer et il n'en resta même pas de trace.

Zoya, sautant sur son cheval, eut bientôt rejoint ses frères. La stupéfaction et la colère de ceux-ci ne connurent plus de bornes. Sur leur ordre, trois de leurs domestiques s'approchèrent de Zoya et, saisissant le cheval par la bride, commencèrent à le cravacher. Aktoulpar alors s'envolant comme une flèche partit tout droit vers le lac et bientôt les deux frères de Zoya ne virent même plus le nuage de poussière que soulevaient les sabots de son coursier. Aktoulpar qui, volant littéralement, galopait sans presque toucher terre, s'arrêta bientôt sur la rive du lac Noir. Comme Zoya sautait à bas de son cheval, il entendit une voix lui dire à l'oreille :

— Regarde donc qui se trouve sur le rivage, vers la droite. Et Zoya, regardant de ce côté, sentit son cœur battre.

Sur le bord du lac était assise une merveilleuse jeune fille qui peignait ses cheveux d'or et regardait les vagues mourir à ses pieds. C'était Sousoulou(10), la fille unique de Jajdar, le roi du lac Noir. Zoya Tulek n'était plus maître de lui. Il s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— Ô belle enfant, rose du jardin de paradis, je ne sais plus qui je suis ni comment je suis parvenu jusqu'ici. Dis-le-moi. Qui suis-je, d'où suis-je venu, où dois-je aller ?

La jeune fille lui répondit :

— Je sais qui tu es : tu te nommes Zoya Tulek et tu es le plus jeune des fils du riche Harimarkas. Tu chassais les oies sauvages et les renards argentés. Tes frères, par jalousie, ont fait en sorte que ton cheval, emporté, t'a conduit jusqu'ici...

Zoya n'avait pas retrouvé ses esprits :

— Non, je ne peux plus désormais quitter ces lieux. Je renie mon père qui m'a élevé et je n'irai plus me lamenter sur la tombe de ma mère. Ni ciel, ni terre ne sont plus rien pour moi. Ô étrange jeune fille, dis-moi qui tu es.

— Ne renie pas ton père et ta mère, dit la jeune fille, ne renonce pas au monde terrestre. Mon père est le roi de ce lac et tu ne peux vivre dans son domaine, où bien des jeunes guerriers ont laissé leur vie. Je te donne en souvenir de moi mon collier de perles et mon anneau de brillants, mais je ne peux être à toi. Retourne dans ton pays.

— Que ferai-je d'un collier de perles et d'un anneau de brillants ? C'est toi seule que je veux.

— Ô Zoya, regarde donc qui arrive par là ! s'exclama soudain la jeune fille, désignant de la main un point de l'horizon, et tandis que Zoya, tombant dans le piège, détournait le regard, elle se jeta à l'eau, comme un éclair, et se mit à nager vers le centre du lac. Elle commençait à se laisser couler et seuls ses cheveux d'or flottaient encore à la surface quand Zoya, qui l'avait suivie dès qu'il avait compris la ruse, réussit à empoigner sa chevelure et la suivit jusqu'au fond du lac. Là s'élevait le grand palais de cristal du roi Jajdar, entouré d'eaux courantes en cascades.

— Zoya, dit Sousoulou, mon amour, je t'aime et je serai à toi. Mais laisse mes cheveux. Je cours m'habiller. Attends-moi ici. Je te rejoins.

Et Zoya la laissa partir en l'adjurant de ne pas tenter une seconde fois de le tromper.

Sousoulou courut à sa chambre et, se jetant sur son lit de soie, enfouit son joli visage dans les oreillers et se mit à pleurer. Comment expliquer la situation à son père ? Comment lui annoncer qu'elle aimait un garçon du monde terrestre, qu'il l'attendait et qu'elle ne pouvait vivre sans lui ? Zoya Tulek attendit sept jours et sept nuits. Il dépérissait à vue d'œil. Le huitième jour, croyant que la fille l'avait trompé, il se rappela la formule magique que le vieillard lui avait enseignée et souhaita que les eaux se retirent et que le lac s'assèche. Les cascades aussitôt se pétrifièrent, les eaux courantes cessèrent de couler. Le royaume de Jajdar fut en proie à une effroyable sécheresse et de toutes parts les eaux du lac se retiraient, cependant que Sousoulou, enfermée dans sa chambre, continuait de pleurer.

Les sujets de Jajdar, voyant Zoya Tulek assis devant le palais, se

doutèrent bien que cet étranger était à la source de tous leurs malheurs. Mais Zoya restait sourd à leurs prières.

— Vous tous, votre roi et votre reine, serez réduits à la misère et au désespoir, disait-il.

Alors les sujets de Jajdar coururent se jeter aux pieds de leur souverain et lui expliquèrent la situation. Jajdar alla trouver sa fille.

— Ma chère enfant, sais-tu la cause de la catastrophe qui menace mon royaume ? C'est ce jeune étranger qui attend depuis quelques jours à la porte du palais. Il t'aime et te veut pour épouse. Puisque c'est la seule chance de salut pour nous, ma chère fille, accepte d'être sa femme.

Sousoulou, prenant une mine respectueuse et obéissante, dit à son père qu'elle accomplirait sa volonté. Puis elle courut ouvrir la porte du palais et se jeta dans les bras de Zoya.

— Sois sûr que je t'aime, mon Zoya. Pardonne-moi de t'avoir fait attendre, mais c'était par crainte de mon père.

Et elle fit entrer son prétendant dans le palais. Zoya récita de nouveau la formule magique et les eaux recommencèrent à couler comme auparavant, le royaume de Jajdar retrouva son ancienne prospérité. Tout ce qui jaunissait reverdit, tout ce qui se desséchait reprit de la vigueur et chacun regardait Zoya avec un respect mêlé de crainte. Ce n'est pas un homme ordinaire, ce n'est pas un simple mortel, chuchotaient les sujets de Jajdar en le voyant se promener avec la fille de leur souverain.

Un jour Sousoulou était sortie seule se promener. Elle revint tard.

— N'étais-tu pas allée te promener au lieu de notre première rencontre ? lui demanda Zoya, et, sur un signe de tête affirmatif :

— N'y as-tu pas vu mon cheval et mon faucon ?

— Je les ai vus, dit Sousoulou. Ils sont tous deux sur la rive du lac.

— Et qu'y font-ils ?

— Ton cheval reste immobile là où tu l'as laissé. Quant au faucon, la tête basse et les ailes repliées, il languit, perché sur ta selle.

Zoya s'attrista. Il récita alors la formule magique et les eaux du lac s'ouvrirent. Aktoulpar accourut tout joyeux près de son maître, et derrière lui le faucon, battant des ailes. D'un seul coup les alentours du palais royal se couvrirent de pelouses vertes et de bosquets. Aktoulpar paissait dans les pâturages et le faucon chassait dans les forêts.

Les eaux se refermèrent, cachant aux yeux du monde le bonheur de Zoya Tulek et de Sousoulou.

Des jours, des mois, des années s'étaient écoulés. Zoya Tulek s'était fait un pipeau et faisait danser chèvres et bédouins dans les prairies au

son de son instrument. Tout le peuple des eaux se rassemblait devant le palais pour admirer ce prodige et les poissons eux-mêmes se rassemblaient pour écouter les sons mélodieux que Zoya tirait de son roseau. Mais le jeune héros restait sombre au milieu de cette joie générale et ne semblait pas participer à l'allégresse qu'il provoquait. Un jour Sousoulou s'inquiéta :

— Que t'arrive-t-il, mon amour ? Tu pâlis, tu sembles languir. La vie n'est-elle pas douce pour toi ? Je t'aime et tu m'aimes. Que te faut-il de plus ?

— Ce qu'il me faut ? Mon pays, mes chers compagnons. Là-bas se trouve une haute montagne, le mont Balkan, dont la cime perce les nuages. Elle est couverte de forêts où rôdent des milliers d'animaux sauvages. N'as-tu jamais entendu, Sousoulou, la voix des forêts ? C'est de là-haut que le lac Noir est plaisant à regarder. Dans les steppes de mon pays des troupeaux innombrables paissent de riches pâturages. Mon pays et mes chers compagnons de chasse, comment pourrais-je jamais les oublier ?

Le roi Jajdar, qui avait entendu le bruit de la discussion, s'approcha sur ces entrefaites et demanda à son tour à Zoya ce qui le chagrinait de la sorte. Zoya lui expliqua sa nostalgie.

— Ton mont Balkan, dit Jajdar, je n'ai jamais vu pareille chose de ma vie et je ne comprends même pas très bien de quoi il s'agit. Mais qu'à cela ne tienne. Puisque tu le désires je vais le faire apporter par mes sujets jusqu'au milieu du lac et tu l'auras constamment sous les yeux. Qu'as-tu à rire ? Tu vas voir.

Et Jajdar de rassembler son peuple et d'ordonner « qu'on apporte le mont Balkan et qu'on le dépose en face du palais de sa fille ». Les gens s'interrogèrent et finirent par désigner trois d'entre eux, réputés pour leur intelligence, afin de trouver d'abord ce fameux mont Balkan. Les trois hommes fouillèrent le lac dans ses moindres recoins mais sans rien trouver de tel. Enfin sur les bords du lac ils trouvèrent une petite colline. Ils réfléchirent : le roi n'a jamais vu la montagne, et quant au jeune Bachkir il s'en contentera bien puisqu'il n'y en a pas d'autre, se dirent-ils. Tout le monde se mit à la tâche et bientôt la colline fut réédifiée devant le palais. Le roi vint voir le travail et se déclara satisfait. Il appela son gendre :

— La voilà, ta montagne. Es-tu content ?

— Ô mon roi, dit Zoya, ceci n'est pas ma montagne. Dans notre pays, on appelle cela une taupinière.

Et tandis que Jajdar, furieux, faisait bâtonner ses hommes, Zoya retourna cacher sa tristesse dans la chambre la plus reculée du palais. Enfin un jour il alla de nouveau trouver Jajdar.

— Ô mon père, malgré tous vos bienfaits et toute la bienveillance

que vous montrez à mon égard, je ne peux rester ici plus longtemps. Je ne peux vivre sans ma patrie, pas plus que je ne peux vivre sans ma chère Sousoulou. Permettez-nous de retourner vers le pays Bachkir et le mont Balkan où je pourrai retrouver mes compagnons.

Jajdar refusa d'abord de se séparer de sa fille bien-aimée. Mais celle-ci elle-même se mit à l'implorer.

— Si tu ne nous permets pas de partir, Zoya m'abandonnera.

Devant ces instances, Jajdar céda et Zoya et Sousoulou commencèrent à faire leurs adieux à tout le peuple des eaux, que leur départ plongeait dans l'affliction. Aktoulpar et le faucon restaient au royaume des eaux, symbolisant les liens qui y rattachaient leur maître. Jajdar embrassa ses enfants et leur donna ses derniers conseils.

— Zoya Tulek, veille bien sur ma fille. Elle est ce que j'ai de plus cher. D'autre part, prends bien garde à ce que je vais te dire. Quand vous serez arrivés sur le rivage du lac, marchez bien droit devant vous et jusqu'à votre arrivée au mont Balkan, ne vous retournez pas pour regarder en arrière, pour quelque cause que ce soit. Votre bonheur futur est à ce prix.

Deux chevaux sellés et tout chamarrés d'or les attendaient sur le rivage. Zoya et Sousoulou s'enfoncèrent dans les vallées du pays Bachkir, par un soleil éclatant qui pénétrait jusqu'aux moindres replis de terrain. Les prairies étaient en fleurs et Sousoulou admirait le mont Balkan et la beauté du pays de son cher Zoya, où elle était désormais appelée à vivre. Mais elle regrettait aussi le pays qu'elle quittait, les rives brumeuses et les roseaux du lac Noir. Seul l'ordre de son père l'empêchait d'y jeter un regard. Elle était d'ailleurs bien curieuse de savoir la raison de cet ordre étrange.

— Jetons un coup d'œil, mon Zoya, dit-elle. Sachons au moins pourquoi mon père nous a ordonné cela.

Et malgré le refus énergique de Zoya, elle arrêta son cheval et tourna la tête. Elle vit un troupeau de chevaux qui les suivait à quelque distance, et, par derrière, encore une foule d'autres animaux, vaches, moutons, chèvres, qui étaient sortis du lac et se pressaient à leur suite. Mais dès que le regard de Sousoulou se fut posé sur eux, la masse s'arrêta, hésita un moment puis reflua vers le lac où ils s'engouffrèrent et disparurent.

— Ah ! qu'ai-je fait ? s'écria Sousoulou, et joignant les mains elle raconta à Zoya ce qui s'était passé.

— Que n'ai-je écouté le conseil de mon père ? Tous ces animaux nous auraient suivis jusqu'au pays Bachkir, qui aurait vécu dans l'abondance.

Mais Zoya, sans rien répondre, fouetta son cheval...

Zoya et Sousoulou finirent leurs jours aux pieds du mont Balkan où

se trouve leur tombeau. Les célèbres chevaux des Bachkirs sont de la race des chevaux sortis du lac Noir. Mais les forêts de la montagne ont disparu et on n'y entend plus le chant des oiseaux. Les mains étrangères ont ravagé le mont Balkan dont le sommet pelé ressemble au crâne rasé d'un vieux Bachkir.



La fille qui entendait des voix

D'APRÈS « SES DUYAN KIZ », CONTE DE YAKUP KADRI



COMME nous descendions par un chemin rocailleux, nos montures commencèrent à trébucher. Voyant une source fraîche bordée de saules, l'envie nous prit de nous y reposer. Au pied du coteau est niché un petit village dont nous voyons les toits noirs et plats groupés peureusement.

— Est-ce là le village de Garipler ? dis-je à mon compagnon de route.

Garipler est immobile, silencieux, tassé dans l'échancrure d'un ravin pierreux. Nous y passerons un peu plus tard avant de remonter le versant opposé. Mon compagnon, laissant vaguer librement son cheval fatigué, s'est penché sur la source et commence à se laver les mains et le visage. Pour moi, craignant que mon cheval ne s'échappe, je commence à l'attacher au tronc de l'un des saules. Mais mon compagnon, se redressant subitement, me crie :

— Mon Dieu, monsieur, n'attachez pas là votre cheval ! Au pied du saule se trouve un tombeau.

Je regarde autour de moi. Rien qui ressemble à une tombe. Cependant juste sous le saule dont je me rapprochais, on distingue quelques pierres peintes de vert et, au-dessus d'elles, pendant à l'une des longues branches du saule, une lampe brisée. À la même branche sont noués par centaines des petits morceaux d'étoffe, de couleurs bigarrées. Mon compagnon qui s'est relevé et qui, de son mouchoir, s'essuie les avant-bras, me désigne du doigt l'endroit où je me trouve.

— Oui, monsieur, c'est là, dit-il.

L'homme est de ce pays et il en connaît à merveille tous les recoins. Je lui demande quel est ce tombeau et quelle faute il y aurait à attacher un cheval à l'arbre qui l'ombrage. Prenant un visage sérieux, comme pour un sujet grave, il me répondit en ces termes :

— Ce tombeau est celui de la fille aux voix. Elle n'aime pas les

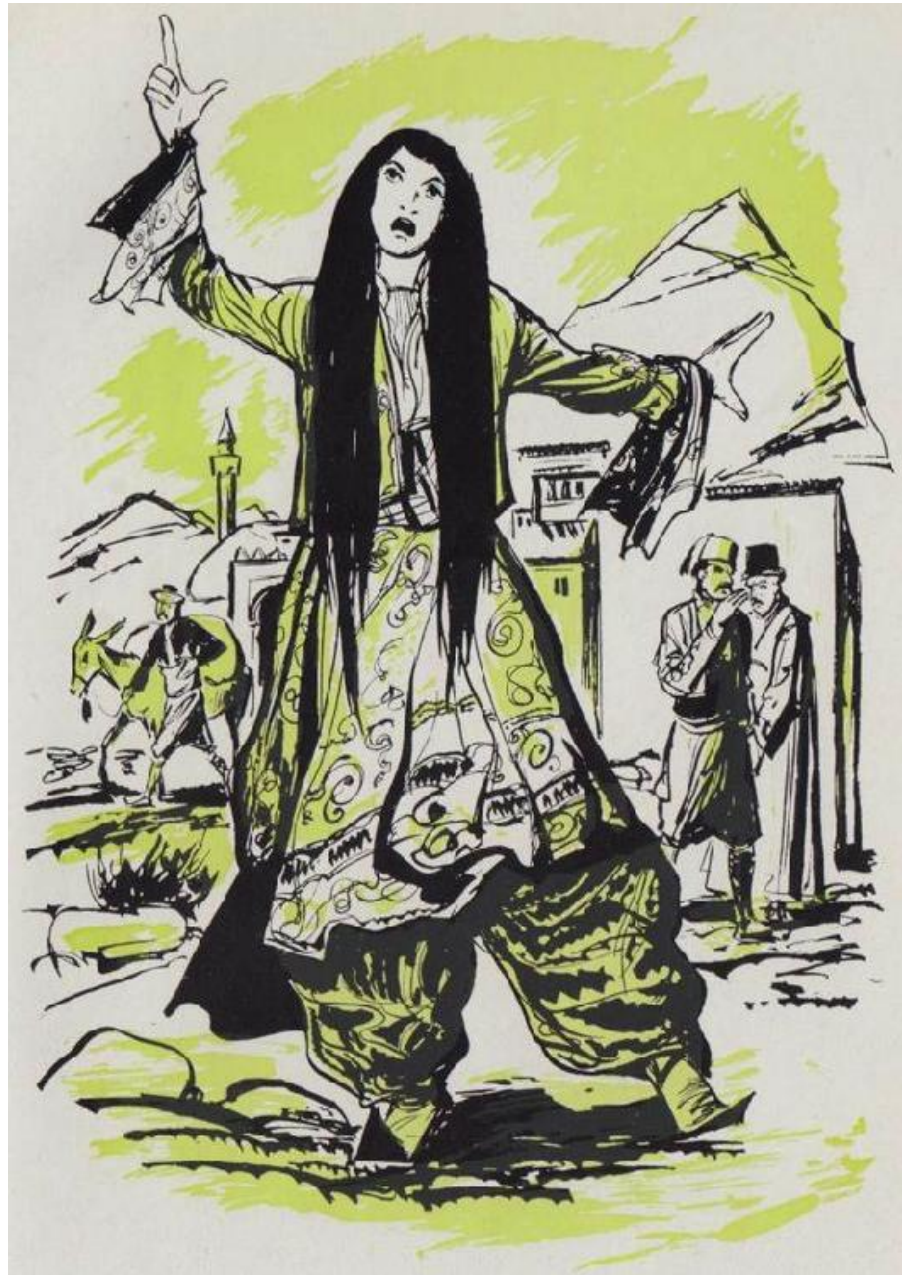
étrangers et c'est pour cette raison qu'il est prudent que vous n'en approchiez pas. Cette fille, monsieur, je l'ai connue, car il y a au plus trois ans qu'elle est morte. C'était une des filles de ce village, mais plus belle, plus intelligente et plus instruite que bien des filles de la ville. Elle avait reçu l'enseignement du hodja du village et sa voix était splendide. Une fois la semaine, elle lisait la prière pour les femmes du village. Elle avait seize ou dix-sept ans, de longs cheveux qui descendaient jusqu'aux hanches, des yeux qui troublaient quiconque la regardait. Son nom était Emine.

Emine, quatre ou cinq ans auparavant, s'était fiancée avec un jeune homme d'une des familles les plus riches et les plus considérées du village, et les mauvaises langues chuchotaient qu'ils s'aimaient depuis leur enfance et s'étaient d'abord fiancés secrètement. La semaine de leurs fiançailles, la guerre éclata, cette maudite guerre des Balkans. Le garçon partit. Il avait la fortune suffisante pour se faire remplacer, mais il voulut partir, et son père également l'approuva. Il partit et ne revint pas. On entendit dire d'abord qu'il était prisonnier, aux mains des ennemis. Puis la nouvelle arriva de sa mort, tombé en combattant les Serbes, quelque part du côté de Monastir. Tout le monde le pleura dans le village, hommes et femmes, des enfants de sept ans jusqu'aux vieillards. Il n'y avait dans tout le village, dans les environs mêmes, personne qui ne l'aimât. Quant à Emine, elle ne parut pas affectée outre mesure. Elle ne pleura même pas, ni ne gémit. Seulement, de quelques jours, elle ne but ni ne mangea et erra en silence, sans faire signe à personne. »

Ici mon compagnon se tut, et, après avoir jeté le bout de la cigarette qu'il venait de fumer, il reprit son histoire, d'une voix qui se faisait plus grave.

— Un jour, dit-il, Emine parut atteinte d'un mal étrange. Son teint pâlassait et ses yeux brillaient comme le feu. À tout moment elle dressait la tête, disait : « Taisez-vous, taisez-vous ! » à ceux qui l'entouraient et semblait prêter l'oreille à une voix que nul autre ne pouvait entendre. Ceux qui lui demandaient ce qu'elle écoutait restaient sans réponse. Pendant quelque temps Emine continua ainsi à écouter et à se taire. Mais bientôt elle se mit à répéter et à répandre ce que lui disaient ses voix.

— Lève-toi, Emine, l'ennemi envahit le pays. Lève-toi, Emine.



— La première fois, dit-elle, j'ai entendu cette voix dans mon sommeil. Je me suis éveillée. J'ai écouté et la voix s'est de nouveau fait entendre. Maintenant je l'entends de plus en plus souvent, venant des lointains, comme d'un abîme. Et la voix me répète : « Allons, marche, Emine, qu'attends-tu donc, quand l'ennemi est aux portes ? » Et, en effet, la nouvelle se répandit bientôt dans les villages que la Roumélie avait été perdue tout entière. Mais Emine ne l'entendit même pas. Elle n'entendait plus que ses voix, ne comprenait plus qu'elles. « Emine, lève-toi et marche ».

» Une nuit elle se mit à errer dans les rues en criant et en ameutant le village.

— Voici la route, la route apparaît. Allons, soyons prêts. Femmes, enfants, levez-vous tous, marchez contre l'ennemi.

» On la crut folle et on l'enferma sous clé dans sa maison. « Laissez-moi, disait-elle, j'irai seule, si vous reculez » et elle se taisait soudain, fermant les yeux et écoutant ses voix intérieures, calme et tranquille, pour s'emporter de nouveau quand elle ouvrait elle-même la bouche.

— Laissez-la en paix, dit le hodja du village ; elle est parvenue à un degré de vertu où nous ne pouvons atteindre.

» On l'abandonna à elle-même. Cinq ou six jours plus tard la fille aux voix disparut subitement. Sa mère l'avait vue se lever au milieu de la nuit, décrocher le cimenterre de son père pendu au mur et sortir en hâte. On fouilla la montagne, les collines, les rives du cours d'eau. Pas de trace d'Emine. Son sort restait mystérieux. Enfin un jour un berger nommé Mehmet la trouva, couchée face contre terre près de cette source, le corps en lambeaux et la tête déchiquetée, mais le regard fixe et la bouche souriante. Le berger courut au village. Les paysans vinrent en foule et, de la bourgade, les fonctionnaires du tribunal et le médecin. Mais personne ne put comprendre de quoi elle était morte. Officiellement on a dit qu'elle portait au sein gauche une blessure de poignard, mais nul ne l'a jamais vue, ni ses parents ni aucun de ceux qui l'ensevelirent. Quoi qu'il en soit, c'est ici qu'on l'enterra et pendant trois jours et trois nuits une lumière brilla sur son tombeau. Maintenant les paysans ne l'appellent plus que « la fille aux voix ». Quant à son véritable nom il a été oublié. De tous les villages voisins et pas seulement de Garipler, on vient en visite à son tombeau. Les jeunes gens qui partent à l'armée ne s'en vont pas sans lui avoir offert un ex-voto pour revenir sains et saufs. Mais les pèlerins les plus assidus sont les jeunes filles fiancées et les jeunes épouses. Depuis deux ans, c'est-à-dire depuis le début de la dernière guerre, celles dont les fiancées ou les maris sont à la guerre montent sur le versant d'en face et, tournées vers le tombeau, lui crient la question : « Est-il mort ou vivant, martyr ou victorieux ? » et la fille aux voix leur répond

dans le lointain, parfois « martyr », parfois « victorieux ».

— Pourquoi, dis-je, ne pas s'approcher du tombeau et pourquoi crier de loin ?

— Parce qu'il paraît qu'elle ne répond pas à ceux qui parlent de près.

— En ce cas, dis-je, passons nous aussi de l'autre côté de la vallée et questionnons-la.

— Avez-vous un proche parent au combat ? Sinon c'est inutile, dit mon compagnon.

Nous montâmes à cheval et comme nous gravissions la pente opposée, au risque de détruire l'innocente croyance des femmes du village, je ne pus m'empêcher de crier moi aussi, ne fût-ce qu'une fois. « Fille aux voix, fille aux voix », appelai-je par deux fois. Et les rochers de l'autre rive du vallon me renvoyèrent l'écho de mes paroles.



Le loup qui vient de la montagne

D'APRÈS UNE NOUVELLE DE HALIDE EDIP



'AIME les histoires de loup. Elles ont enchanté mon enfance. Je me prends à souhaiter d'être encore un petit enfant, dans une humble maison, près du vieux cimetière où les grands cyprès se balancent au vent du soir, entre les tombes abandonnées.

Je suis ce petit enfant, assis sur le seuil de la vieille maison de bois, toute croulante et vermoulue, à l'ombre des grands cyprès qui s'allonge peu à peu tandis que le soir tombe. J'ai faim, j'ai froid. J'attends ma mère qui va revenir de son travail et m'apportera le pain qu'elle aura trouvé pour moi. Je me l'imagine arrivant à grands pas, secouée par la toux et les yeux brillants de fièvre, mais pleins d'une immense pitié. Je pense à mon père soldat, que nous avons perdu. Mais la nuit vient, des nuages noirs couvrent le ciel. Voici ma mère enfin, et je comprends qu'elle n'a pas de pain pour moi. Elle trouve dans la huche un vieux morceau de pain noir, me le met dans la main et pleure doucement en me bordant dans mon lit.

— Partout dans notre pays règnent le désespoir et les larmes. Il n'y a plus ni pain, ni feu. Le cruel chasseur a forcé notre repaire. Il a dispersé nos enfants comme les louveteaux dont les eaux envahissent la tanière.

Je m'assoupis au milieu de ces plaintes, le cœur dur, les poings serrés et les yeux mouillés de larmes. Mon âme erre parmi les tombes, au-delà des cyprès, au flanc de la colline, et je pousse un profond cri de détresse dans la nuit...

Je m'éveillai soudain, brûlé par le feu de deux yeux jaunes, chauds comme des flammes, qui fixaient mon visage. Le vent avait cessé d'agiter les cyprès. La clarté de la lune pénétrait faiblement dans ma chambre par la fenêtre démolie. Sur mes pieds pesait une masse sombre et imprécise, d'où sortaient les deux flammes. Puis

brusquement la lune perça les nuages et ses rayons vinrent éclairer la pièce. Mon souffle s'arrêta. Un loup énorme, mais blessé, accroupi sur ses pattes de derrière, me regardait de ses yeux de feu. Le sang coulait d'une plaie ouverte à son épaule et collait ses poils. Je tremblai d'abord longuement, croyant que ce loup terrible et sans doute affamé allait me dévorer. Mais ses yeux à demi aveuglés par le sang qui coule de ses blessures ne sont pas cruels. À force de le regarder, je sens en moi je ne sais quel sentiment de fraternité pour ce grand loup blessé. Mes yeux à leur tour lancent des flammes, des griffes poussent au bout de mes doigts, mon corps se couvre d'un poil épais. Le loup et moi nous ne faisons plus qu'un. Il approche sa tête de la mienne et tous deux nous tournons nos regards vers le disque jaune de la lune, qui éclaire de sa lueur pâle les cyprès et les tombes. Et nous hurlons à la lune. De notre cœur jaillit une révolte profonde et séculaire, en pensant aux temps heureux où mon père vivait, où les louveteaux folâtraient dans la grande forêt. Et nous hurlons à la lune ; et dans les hurlements de mon frère le loup, je distinguai cette histoire, qui contait le tragique destin des fils de notre race :

« Un jour un vent de querelle souffla dans la jungle. Les éléphants barrissaient, les serpents filaient comme des flèches dans les fourrés, les tigres sortaient leurs griffes et leurs yeux luisaient comme des éclairs, les ours poussaient de sourds grognements, les chacals aboyaient sans trêve. Les loups sortirent aussi de leurs cavernes en immenses troupes et prirent part aux batailles. Les aigles centenaires déchiraient les oiseaux dans le ciel et il pleuvait des débris d'ailes et de sang. Dans toute la jungle, il ne restait ni source pure ni tanière inviolée, ni buisson intact, ni arbre géant dont les racines n'eussent été déterrées, les branches fracassées, les feuilles flétries.

» Après quarante longs jours et quarante nuits de combats, l'éléphant, roi de la forêt, sonna la trompette de la paix. Tous les animaux se réunirent près d'une fontaine. Ce n'était qu'éléphants boiteux, aux défenses brisées, que lions et tigres aux griffes arrachées, en piteux état, qu'ours balafrés et la mine défaite, que serpents à la peau déchiquetée et couverts de bave. La guerre avait été terrible. L'éléphant fit un grand discours et proclama que le monde des animaux devait enfin connaître la paix. Chaque espèce vivrait désormais dans la tranquillité au milieu d'une zone qui lui serait réservée. Les animaux faibles et petits ne seraient plus le gibier des grands fauves. L'éléphant, en qualité de juge suprême, veillerait au maintien de la paix. L'éléphant fut si éloquent, si persuasif, que les crocodiles du Gange eux-mêmes en versèrent des larmes.

» La paix proclamée, les herbivores retrouvèrent vite leur nourriture accoutumée mais les grands carnivores s'adaptèrent plus difficilement. Ce n'était pas que le régime de fruits et de pousses

d'arbres fût malsain, mais une irrésistible envie de chasse et de carnage les saisissait souvent à la vue de ces troupes de petits animaux qui les accompagnaient insolemment. Enfin ils se réunirent et décidèrent qu'un tel système de paix absolue ne pouvait durer. Il fallait au moins une espèce sacrifiée, qu'on pourrait chasser impunément et qui serait vouée à la poursuite et à l'extermination. Tous poussèrent un seul cri :

— Les loups, les loups !

» Dans toute la jungle notre race fut proscrite, hurla mon compagnon, et le peuple de la jungle envahit le pays des loups. Nos tanières furent ravagées, nos petits massacrés. Lions, tigres, ours, serpents et derrière eux les chacals, nous donnèrent la chasse. Quittant cette jungle maudite, la race des loups se réfugia dans les montagnes où elle prêta serment de vengeance, en de longs hurlements. »

Maintenant la lueur jaune de la lune se mêle à la flamme de nos yeux. Derrière les noirs cyprès un profond hurlement nous répond, comme si tous les loups du monde faisaient écho à notre plainte. Tous les deux nous jetâmes à la lune un grand cri de désespoir et nous jurâmes de rester dans la montagne tant que durerait la proscription de notre race.

Les loups, les fils du loup remplissaient la terre de leur immense peine.

Quand j'ouvris les yeux, les premières lueurs de l'aurore apparaissaient sur la mer et chassaient la clarté jaunâtre de la lune. Mon cœur était froid et vide. Il me sembla que ce conte vivait en moi depuis de nombreuses années. C'est assez naturel, car les histoires de loup sont de longues histoires.



Egrek et Segrek

EXTRAIT DU LIVRE DE DEDE KORKOUT



Il était une fois un chef Oghouz qui avait nom Ouchoun le grand. Il avait deux fils. L'aîné s'appelait Egrek. C'était un jeune guerrier plein de vaillance et d'ardeur, mais aussi d'insolence et de témérité. S'il ne reculait devant rien, il n'hésitait pas davantage à aller s'asseoir au milieu de guerriers chevronnés, dans le palais du grand Khan des Oghouz, de Kazan lui-même. Un jour qu'il avait ainsi parlé un peu trop fort et manifesté sa présence sans retenue, un vieux guerrier nommé Tersouzamich le rabroua sévèrement :

— Eh ! jeune homme, fils d'Ouchoun, ignores-tu que tous ceux qui s'asseyent ici ont gagné leur place à la pointe de leur épée ? Quelles têtes as-tu coupées, quel sang as-tu versé pour paraître ainsi parmi nous ?

— Est-ce donc si nécessaire de couper des têtes et de verser le sang ?

— C'est la fierté, l'honneur des Oghouz.

Alors Egrek demanda à Kazan de l'autoriser à partir en campagne. Il annonça de fructueux pillages et réunit trois cents jeunes guerriers qu'excitaient ses promesses. Après cinq jours de festins et d'orgies la troupe se mit en marche vers le pays des infidèles.

Près de la forteresse d'Alindja, les jeunes Oghouz pénétrèrent dans la réserve de chasse du prince des infidèles. Des faisans, des lièvres, des cerfs qui peuplaient le parc, ils firent un grand massacre. Puis ils mangèrent et burent joyeusement tandis que leurs chevaux paissaient librement dans les pâturages voisins.

Mais des serviteurs du prince avaient vu arriver les jeunes Oghouz. Ils portèrent sur-le-champ la nouvelle à leur maître. Tekur le Noir, prince des infidèles, réunit six cents guerriers et tomba à l'improviste sur les jeunes gens qui festoyaient. Il en fit un affreux carnage. Egrek, fait prisonnier, fut jeté dans un cachot de la citadelle d'Alindja. À

travers les montagnes couvertes de forêts et les torrents furieux quelques rescapés seulement parvinrent au pays des Oghouz. Ouchoun et son épouse pleurèrent longuement à la nouvelle de la captivité de leur fils et la blanche fiancée d'Egrek prit des vêtements de deuil. Mais le grand Khan Kazan, dans sa sagesse, défendit que quiconque allât au secours des imprudents, qui avaient mérité leur sort.

Ouchoun avait un autre fils, encore au berceau, qui s'appelait Segrek. Il grandit rapidement et devint plein de force et de courage. Mais ses parents lui cachaient soigneusement qu'il avait un frère, de peur qu'il ne se lançât à sa recherche. Un jour cependant Segrek s'enivra en joyeuse compagnie. Dans la folie de l'ivresse il frappa un pauvre garçon orphelin qui faisait le service. Celui-ci éclata en sanglots :

— N'as-tu pas honte de frapper ainsi un pauvre orphelin, guerrier sans honneur ? Si tu as l'humeur batailleuse, va donc délivrer ton frère que les infidèles tiennent captif.

— Est-il donc vrai, dit Segrek, que j'aie un frère prisonnier des infidèles ? Quel est son nom ?

— Il s'appelle Egrek.

Alors Segrek, dégrisé, pressa son cheval et regagna la demeure paternelle. Ses parents s'effrayèrent lorsqu'ils l'entendirent annoncer qu'il partait à la recherche de son frère.

— On t'a trompé, mon fils, dit son vieux père. Celui qui est retenu captif par les infidèles n'est pas ton frère. Crois-en ton vieux père à la barbe blanche, crois-en ta vieille mère courbée par l'âge.

— Ne me détournez pas de ma route, répondit Segrek. Tant que je n'aurai pas atteint la forteresse où mon frère est tenu captif et, s'il est vivant, tant que je ne l'aurai pas délivré, s'il n'est plus, tant que je ne serai pas certain de sa mort et que je ne l'aurai pas vengé, il n'y a plus de place pour moi au pays des Oghouz.

Alors son père et sa mère pour le retenir décidèrent de le marier sur-le-champ. Ils donnèrent une grande fête et on lui amena sa fiancée dans la chambre nuptiale. Mais Segrek plaça son épée nue à ses côtés et n'approcha pas sa jeune épouse. Au matin il la quitta.

— Ô femme, attends-moi une année. Si dans un an je ne suis pas revenu, attends deux années. Si dans deux ans tu ne m'as pas vu revenir, attends encore une année de plus. Si dans trois ans je ne suis toujours pas de retour, alors sache que je serai mort. Celui sur qui tes yeux se poseront, celui que ton cœur aimera, tu pourras le prendre pour époux.

Et il alla à l'écurie seller son cheval noir, tandis que sa femme pleurait :

— Ô mon guerrier, s'écria-t-elle, sache bien que j'attendrai une

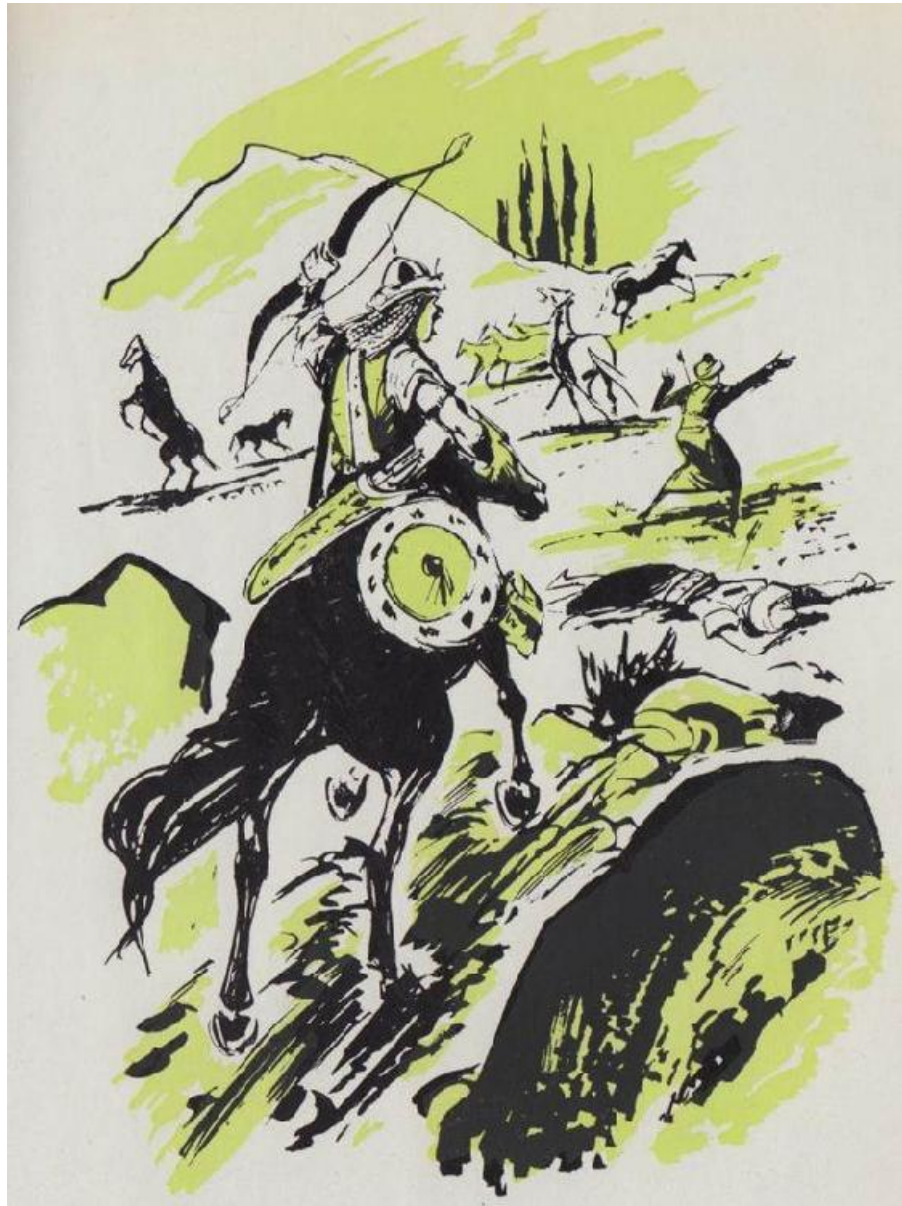
année, deux années, trois années. Si dans trois ans tu n'es pas de retour, j'attendrai quatre et cinq années, je planterai ma tente au carrefour des routes qui descendent de la montagne et j'interrogerai tous ceux qui passeront. À ceux qui m'apporteront de bonnes nouvelles je ferai don de riches vêtements, de présents splendides. À ceux qui m'apporteront des nouvelles de malheur, je ferai trancher la tête, et je vivrai dans le désespoir et la douleur.

Comme Segrek partait, son père et sa mère, essuyant mal leurs larmes, lui donnèrent enfin leur bénédiction :

— Que ta route soit libre, mon fils, que le sort te soit propice, puisque tu dois partir.

Et Segrek, baisant les mains de ses parents, pressa son cheval. Il chevaucha trois jours et trois nuits, traversa la montagne et franchit les torrents écumants. Il arriva enfin au pays des infidèles et passa devant le parc de chasse où son frère avait été capturé.

Il y avait là six gardes qui surveillaient les troupes de chevaux du prince des infidèles. Il les tua et dispersa le troupeau.



Puis le jeune guerrier, qui avait longtemps chevauché, fut saisi par la fatigue. Il attacha à son poignet les rênes de son cheval et s'endormit d'un sommeil profond.

Or un septième gardien, qui s'était caché, avait pu s'enfuir et donner l'alerte. Le prince des infidèles, apprenant que son troupeau de chevaux avait été dispersé, entra dans une grande colère et envoya sur-le-champ soixante hommes d'armes avec ordre de ramener mort ou vif le jeune guerrier Oghouz. Dans la nuit profonde les soixante infidèles prirent la route. Mais tandis que Segrek dormait encore son cheval sentit dans le vent l'ennemi qui approchait. Il s'agita et réveilla ainsi son maître. Segrek entendit dans le lointain une troupe de cavaliers qui s'avavançait. Il sauta sur sa monture, empoigna son sabre et fit face. La protection divine était sur lui et il fit un grand carnage des infidèles. Quelques-uns d'entre eux seulement s'échappèrent pour aller porter la nouvelle du massacre, tandis que Segrek, épuisé par la bataille, s'endormait de nouveau, le poignet lié aux rênes de son cheval. Mais cette fois le cheval se défit de ses liens et s'enfuit.

Le prince des infidèles, à la nouvelle du désastre, entra dans une grande colère :

— Partez à trois cents s'il le faut, mais ramenez cet homme mort ou vif, ordonna-t-il.

Mais ses hommes avaient peur :

— Il nous tuera tous, dirent-ils ; on ne peut le prendre que par ruse.

Alors le prince des infidèles fit tirer de sa prison Egrek le captif. Il lui fit donner des vêtements et un cheval :

— Il y a là-bas, dit-il, un bandit qui a tué nos bergers et dispersé nos troupeaux. Approche-toi de lui. Il t'accueillera sans défiance, toi qui es de sa race. Si tu le tues, je te rendrai ta liberté.

Egrek partit, accompagné de trois cents infidèles. Ils arrivèrent bientôt non loin de Segrek qui dormait.

— Est-ce là l'homme ? dit Egrek.

— Oui, dirent les infidèles.

— Approchons-nous et emparons-nous de lui.

— Approche toi-même. C'est toi qui en as reçu l'ordre.

— Vous voyez bien qu'il dort. Saisissez-le.

— Ce sommeil est trompeur. Si nous approchons il s'éveillera et nous tuera. Avance toi-même et essaie de lui lier les mains.

Tandis que les infidèles restaient cachés, Egrek avança seul. Il descendit de son cheval et vit le jeune guerrier, beau comme un astre, qui dormait profondément, sa massue ramenée sous lui. D'un geste vif il s'en empara et secoua le dormeur :

Le guerrier qui chevauche sur son cheval noir,
Qui passe de nuit les hautes montagnes et les cols escarpés,
Qui traverse les torrents à l'eau écumante,
Dort-il ainsi en pays ennemi ?
Que dors-tu donc ainsi ?
Lève ton beau visage, ouvre tes yeux, jeune guerrier,
Arrache ton âme au sommeil,
Dénoue tes bras entrelacés.
Qui donc es-tu, toi qui viens du pays des Oghouz ?
Sais-tu que les infidèles t'environnent de toutes parts ?

Alors Segrek se dressa :

C'est pour mon frère que j'ai quitté avant l'aube la tente de mon père.
C'est pour mon frère que j'ai chevauché mon cheval noir.
Est-il captif dans la forteresse, dis-le-moi
Et prends ensuite ma vie, si tu es traître à ton peuple.

Egrek à ces mots sentit son cœur battre :

Jeune guerrier, dis-moi, qui es-tu donc ?
Quel est ton nom, symbole de ta vaillance ?
Est-ce donc toi le frère que j'ai laissé au berceau ?

— Je suis Segrek, fils d'Ouchoun le grand, et Egrek est le nom de mon frère. Kazan est mon seigneur et le grand Khan Bayoundour est le souverain de toutes nos tribus.

Alors Egrek se jeta dans les bras de son frère :

Ô frère, puissè-je donner ma vie pour la tienne !
Es-tu déjà, mon frère, ce guerrier redoutable ?
Est-ce toi, mon frère, qui es venu ainsi pour me délivrer ?

Et les deux frères s'étreignirent longuement. De loin les infidèles crurent d'abord qu'ils luttaient l'un contre l'autre. Mais les deux frères, sautant sur leurs chevaux et saisissant leurs armes, se jetèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Puis ils regagnèrent le pays des Oghouz, chassant devant eux les troupeaux de chevaux du prince des infidèles.

Et il y eut au pays des Oghouz de grandes réjouissances pour le retour de Segrek et d'Egrek. Le vieux Dede Korkout vint et chanta leurs exploits sur son luth, tandis que les troupeaux de cavales paissaient l'herbe abondante aux bords des sources, à l'ombre des grands pins.



Le blasphème de Doumroul

EXTRAIT DU LIVRE DE DEDE KORKOUT



Il était une fois parmi les tribus Oghouz, un jeune guerrier nommé Doumroul, que l'orgueil avait conduit jusqu'aux bords de la folie. Près des pâturages où se dressait sa demeure il avait fait bâtir un pont sur une rivière asséchée. À tous ceux qui passaient le pont il faisait payer un péage de trente piastres. À ceux qui passaient à côté du pont, dans le lit à sec du cours d'eau, il extorquait quarante piastres après les avoir roués de coups. Enfin, il tuait sans pitié ceux qui ne pouvaient payer. Il agissait ainsi afin de rendre sa force et son courage célèbres du pays des Grecs jusqu'à Damas. « S'il est un guerrier plus ardent, plus brutal que moi, qu'il se montre et vienne me combattre », avait-il coutume de crier en fanfaronnant sur le pont.

Un jour des pasteurs dressèrent leurs tentes sur les bords de la rivière. Dans l'une agonisait un jeune et vaillant guerrier. Par l'ordre de Dieu le jeune homme mourut. Ses parents, ses frères le pleuraient quand Doumroul parut soudain :

— Eh ! vous autres, qu'est-ce donc que tout ce bruit près de mon pont ? Pourquoi pleurez-vous donc ainsi ?

— Mon prince, c'est un de nos fils, un jeune et brave guerrier, qui vient de mourir. C'est lui que nous pleurons.

— Et qui donc a tué votre fils ? demanda Doumroul le fol.

— Ô seigneur, c'est sur l'ordre du Dieu tout-puissant que l'ange Azrael a enlevé dans ses ailes l'âme de notre enfant.

— Et qu'est-ce donc que cet Azrael pour prendre ainsi l'âme d'un homme ? Par Dieu qu'on me le montre, que je combatte avec lui et que je lui arrache l'âme de votre fils. Qu'il n'ose plus jamais venir ainsi voler leurs âmes aux créatures humaines.

Et sur ces mots Doumroul regagna sa demeure. Mais ces paroles déplurent au Dieu tout-puissant. Il appela Azrael :

— Va, lui dit-il. Parais aux yeux de cet homme, mais qu'il ne puisse plus jamais te voir. Que ses mains te touchent mais qu'elles ne puissent plus rien saisir.

Doumroul festoyait avec ses compagnons quand Azrael parut subitement. Les gardes ne l'avaient pas vu, non plus que le portier. Doumroul le fol vit l'ange et ses yeux cessèrent de voir. Ses mains frôlèrent les ailes de l'ange et elles retombèrent sans force à ses côtés. Alors dans les ténèbres Doumroul exhala ces plaintes :

Qui donc es-tu, quel être étrange et majestueux,
Toi que les gardes n'ont pas entendu venir,
Toi que le portier n'a pas vu franchir ce seuil ?
Ils ne voient plus, ces yeux qui contemplaient les merveilles de la vie,
Elles sont mortes ces mains qui tenaient ferme mon épée.
Ma coupe d'or est tombée de mes mains,
Mon cœur a tremblé.

Alors il entendit la voix d'Azrael :

— Pauvre fol qui te vantais de combattre Azrael et de lui arracher l'âme d'un jeune guerrier ! Maintenant c'est pour prendre ton âme que je suis venu. Me la donnes-tu ou veux-tu donc combattre ?

— Es-tu donc l'ange Azrael, aux ailes vermeilles ? Est-ce donc toi qui as pris l'âme de ce jeune guerrier ? cria Doumroul.

— Je suis l'ange Azrael aux ailes de vermeil.

— Serviteurs, fermez les portes et gardez-les bien, cria le fol. Azrael, c'est dans un lieu plus vaste que je voulais te vaincre. Bien étroit est le champ de bataille où tu es tombé entre mes mains, mais ainsi tu ne pourras m'échapper.

Et ramassant ses dernières forces, Doumroul saisit son épée et en battit l'air frénétiquement, tandis que ses hommes d'armes accouraient. Mais Azrael se changea en colombe et s'envola par la fenêtre. Alors Doumroul éclata d'un rire strident :

— Écoutez, guerriers fidèles. Le puissant Azrael a fui devant moi. Je l'ai si bien effrayé que lui qui était entré par le large porche est sorti par un étroit soupirail. Puisqu'il s'est changé en colombe pour m'échapper, mon faucon le rattrapera bien.

Et le fol fit seller son cheval et sortit, son faucon au poing. Bientôt le faucon lui rapporta une colombe. Mais comme, tout fier, il regagnait sa demeure, l'ombre gigantesque d'Azrael passa dans un bruissement d'ailes. Le cheval prit peur et se cabra. Doumroul tomba à terre et sentit sur sa poitrine un fardeau oppressant qui l'empêchait de se relever. Alors il implora l'ange :

Aie pitié, Azrael !

Je ne savais pas qui tu es,
Je ne savais pas que tu es celui qui prend les âmes en secret.
Nous avons des collines ensoleillées,
Dans ces collines nous avons de belles vignes,
De ces vignes nous récoltons un raisin noir aux grappes abondantes,
De ces grappes foulées sort un vin fameux de couleur vermeille.
J'ai bu de ce vin et n'ai plus entendu la voix de la raison.
Je ne savais pas ce que je disais !
Aie pitié, Azrael !
Je n'ai pas encore épuisé la coupe de la jeunesse,
Je ne suis pas rassasié de la vie.
Azrael, laisse-moi le souffle de la vie.

— Qu'implores-tu donc ma pitié ? répondit Azrael. Que puis-je faire, moi qui ne suis comme toi qu'un esclave aux mains du Dieu tout-puissant ? C'est lui qui donne le souffle et qui le retire.

Alors Doumroul pria le Dieu tout-puissant :

Ô toi plus haut que les montagnes,
Toi que nul ne connaît,
Dieu souverain,
Toi que les ignorants cherchent dans le ciel
Et qui vis dans le cœur des croyants,
Ô Dieu qui reste mon père même dans ta colère,
Prends mon âme si tu veux la prendre...

Cette prière plut au Dieu tout-puissant, qui prit Doumroul en sa miséricorde. Il appela Azrael :

— Puisque cet homme a prié en toute humilité, qu'il garde la vie si toutefois il peut en trouver une à m'offrir à la place de la sienne.

— Ô Doumroul le fol, vint répéter Azrael, voici l'ordre de Dieu. Si tu trouves une âme à donner en échange de la tienne, celle-ci sera sauve.

— J'ai un vieux père et une vieille mère, dit Doumroul. L'un d'eux donnera sa vie pour la mienne.

Doumroul alla baiser les mains de son père :

— Ô mon cher et honoré père, ô mon père à la barbe blanche, voici ce qui m'advient. J'ai blasphémé et provoqué la colère de Dieu. Du haut du ciel il a envoyé l'ange Azrael aux ailes vermeilles qui me prendra mon âme si nul ne veut donner la sienne en échange. Ô mon père, donneras-tu ton âme ou pleureras-tu ton fils Doumroul et sa folie ?

Ô mon fils, j'ai tué neuf chameaux le jour de ta naissance.
Que la montagne où paissent mes troupeaux soit l'alpage d'Azrael.
Que mes sources fraîches étanchent sa soif,

Que mes coursiers royaux lui servent de monture,
Que mes caravanes de chameaux transportent ses fardeaux,
Que les blancs moutons de mes étables soient sacrifiés pour ses festins,
Qu'il prenne mon or, mon argent,
Mais sache que je ne donnerai pas mon âme,
Le souffle de ma vie.

Alors Doumroul alla trouver sa mère :

— Ô ma mère, Azrael, l'ange aux ailes de vermeil, est descendu du ciel, sur l'ordre de Dieu, pour punir mon blasphème. Il prendra mon âme s'il n'en trouve pas d'autre en échange. Mon père n'a pas voulu donner la sienne. Ô ma mère, donneras-tu ton âme ou te lamenteras-tu sur le triste destin de ton fils Doumroul le fol ? Donneras-tu ton âme ou déchireras-tu ton blanc visage de tes ongles acérés ? Donneras-tu ton âme ou arracheras-tu tes cheveux gris ?

Sa mère répondit :

Ô mon fils,
Toi que j'ai nourri de mon lait,
Toi que j'ai bercé de mes chants,
Si tu gémissais au fond d'une prison,
Si tu étais captif des païens à la langue menteuse,
Mon fils, j'aurais payé ta rançon de tous mes bijoux.
Mais les abîmes où tu m'entraînes je ne veux pas y descendre.
Mon âme, le souffle secret de la vie,
Je ne la donnerai pas.

Alors Doumroul pleura.

— Pauvre fol, lui dit Azrael, quelle pitié vas-tu encore implorer ? Ton père à la barbe blanche n'a pas voulu donner son âme. Ta mère aux cheveux gris n'a pas donné la sienne. Qui d'autre pourrait venir à ton secours ?

— Eh bien, dit Doumroul, tu prendras mon âme, ange cruel. Mais avant de mourir je veux revoir ma femme et mes deux petits enfants. Ensuite je serai à toi.

Et Doumroul regagna sa demeure.

— Ô ma chère épouse, mon père ni ma mère n'ont voulu donner leur âme pour la mienne. Ils pensent que le monde est beau, que la vie est douce encore. Maintenant :

Que mes hautes montagnes noires
Soient tes alpages,
Que mes sources fraîches
Étanchent ta soif,
Que mes chevaux ardents
Soient tes montures,

Que ma haute demeure au toit solide
Abrite ton repos,
Que mes grands chameaux au pas lent
Transportent tes charges,
Que les moutons blancs de mes étables
Servent à tes festins,
Et celui sur qui tes yeux se poseront,
Celui que ton cœur aimera,
Ne t'écarte pas de lui.
Donne un père à mes enfants.

Mais son épouse répondit en pleurant :

Que dis-tu là ?
Toi à qui j'ai donné mon cœur,
Ô mon beau guerrier,
Les montagnes noires où paissent tes troupeaux,
Qu'en ferai-je quand tu ne seras plus là ?
Qu'elles soient mon tombeau
Tes sources fraîches ;
Si j'en bois l'eau qu'elle me glace le sang ;
Les étoffes brodées de ton trésor,
Qu'elles me servent de linceul ;
Tes coursiers ardents
Si je les monte qu'ils me jettent à terre ;
Si j'aime un autre homme que toi
Qu'un serpent noir vienne me mordre le cœur.
L'âme de ton père et de ta mère
Est-elle donc si précieuse qu'ils ne l'aient pas donnée ?
Que le ciel et la terre en soient témoins,
Je donne ma vie pour ta vie.

Alors Azrael déploya ses ailes de mort, mais Doumroul pria le Seigneur :

Ô toi plus haut que les montagnes,
Toi que nul ne connaît,
Dieu souverain,
Toi que les ignorants cherchent dans le ciel
Et qui vis dans le cœur des croyants,
Ô Dieu qui restes mon père même dans ta colère,
Si tu veux prendre une âme, prends la nôtre à tous deux,
Car elles n'en font qu'une seule,
Ô Dieu magnanime !

Alors Dieu leva la main et fit signe à Azrael :

— Prends l'âme du père et de la mère de Doumroul, dit-il, et donne à ces deux amants cent quarante ans d'existence.

Puissions-nous vivre comme eux dans l'amour et dans la foi.

FIN

-
- 1 Le gardien. Nom d'une tribu turque.
 - 2 Le neigeux. Nom d'une autre tribu turque.
 - 3 Nom d'une autre tribu turque.
 - 4 Deux importantes tribus turques portent le nom d'« Ak koyounlou » (gens du mouton blanc) et « Kara koyounlou » (gens du mouton noir).
 - 5 Littéralement « Noiraud ».
 - 6 Le menteur.
 - 7 Fils de l'aveugle.
 - 8 Le col des pins.
 - 9 Groupe de tentes.
 - 10 Ondine.